

Konstantinos BOURAS

Le chant de la Mandragore

Traduction:Natacha FLOROU-BIRGALIAS

Revision du texte: Jacqueline CHRISTIEN
(Professeur à l'Université de Nanterre)

Le Chant de la Mandragore

Chapitre 1

«Nous écrivons pour voir ce que nous avons vécu. Pour s'approcher de l'Inconnu qui ensorcelle nos âmes et assombrit notre logique» c'était marqué sur le paquet de Gauloises qu'il jetterait avec indifférence à la poubelle en sortant de son cabinet.

Peu après, il part pour l'aéroport. Le vol «Royal Air Maroc» pour Casablanca-Marakech, d'habitude, n'a pas de retard. Il met le manuscrit dans une enveloppe au nom de l'éditeur. Il le postera dès qu'il sortira. Il écrit le même texte sur deux bouts de papier. Pour sa femme et pour Agis. Il les postera dès qu'il sortira. À cause des fêtes, ils les recevront après son retour.

«L'avion vole vers Casablanca. Six heures d'attente à l'aéroport et, ensuite, une demie heure de vol pour Marakech. Fut-ce une relation de pure clientélisme? Je ne sais pas si je retournerai. Akis».

Dièse - trois trois zéro - astéris - un deux trois quatre - dièse - tonalité. Trois secondes d'attente. Raté. Répétition. Annulation.

À l'autre bout du monde le téléphone sonna en code. Une fois. Silence. Et puis encore une fois. Aïssa accourrut. Ce n'était pas son frère Karim, mais ce fou de Grec qui était tombé amoureux de lui. Dommage! La communication fut interrompue.

À l'autre bout du monde, à Athènes, Akis raccrocha demi-ivre. C'était l'heure de son cours de français. À midi quelques amis de travail vinrent déjeuner chez lui. Ils burent beaucoup et il n'avait plus aucune envie d'aller à l'Institut Français. Il s'habilla pour sortir trouver un garçon pour passer la soirée ensemble. Puis il se ravisa et se mit d'une manière abstraite devant la machine à écrire et commença à taper violemment. Ensuite, il prépara son café et s'enfonça dans le fauteuil. Sur la vidéo passait un porno français de Caniteau. Le meilleur dans le domaine des films pornographiques homosexuels avec une intrigue. Enfin il pensa que c'était l'heure de la gymnastique. Le téléphone portable sonna.

C'était son médium personnel. Il fut son apparition ce dernier temps à l'improviste. Il arriva un jour à son cabinet et, en buvant son café assis sous les fenêtres en bois sculptés qu'Akis avait apportées de Marakech, il lui dit:

«-Sais-tu que quand tu restes assis ton corps prend la couleur de l'or tandis que la tête paraît grise?»

Puis, il demanda à voir les photos de Karim. Il ne put supporter que la première.

«-Me permets-tu de ne pas continuer? Une trop grande confusion. Vous avez vécu sept vies en même temps. Mère-fils, père-fille, frère-sœur, frère-frère...»

Alors Akis refit le voyage vers l'avant dernière nuit où il dormait à côté de Karim à l'hôtel trois étoiles de Marakech. Fin Juillet. Il s'était passé déjà trois mois. Il vit son rêve. Karim en guerrier maure du douzième siècle et Akis en princesse d'une beauté éclatante. Il lui avait fait beaucoup d'enfants. Et lui, un jour partit à la guerre pour ne plus revenir. Il ne revint pas. Il n'avait que quarante ans. La princesse vécut quarante ans de plus. Elle éleva ses enfants et ses petits-enfants et ses arrière petits-enfants. Mais aucun ne fut comme lui. Elle le maudissait chaque nuit qui couchait seule. Et elle lui jurait que si elle le rencontrait dans une autre vie, elle se vengerait de lui.

Et cette autre vie était advenue. Le matin Akis raconta à Karim, qui venait juste de se réveiller, son rêve. Il lui dit qu'il essaierait de l'abandonner très vite, dans cette vie même. Mais cette fois-ci il le poursuivrait.

Karim le fixa les yeux grand-ouverts comme un enfant. Il lui demanda d'en dire plus, mais Akis refusa. Ils eurent un moment de gêne où ils caressèrent leurs pubis rasés. L'un à côté de l'autre.

Ils les avaient rasés la veille, dans l'après-midi, à quatre heures, Karim dans sa maison au milieu des palmiers et Akis dans la salle de bain de l'hôtel. C'était le soir où il allait lui rendre visite pour faire la connaissance de sa mère et surtout de ses frères et sœurs. La veille, juste trois jours avant la fin, Akis la vit dans son rêve. Osseuse, les pieds nus, de grands yeux et la tête penchée. La femme qui accepta une seconde épouse pour son mari, l'humble créature qui enfanta un enfant brun qui ne ressemblait à personne de la famille. Cette femme qui l'aima tant et qu'il la remplit de honte avec ses simagrées et minauderies d'enfant. Karim était un enfant de quarante ans.

Ils allèrent ce soir-là lui rendre visite. Akis mit son costume coloniale blanc et la cravatte couleur paille. Il laissa son chapeau, car il savait que Karim serait embarrassé. Ils les accueillèrent discrètement chez eux au coucher du soleil avant qu'on allume les lampes de la rue. Ils les firent monter discrètement par les escaliers tournants en bois et ne les saluèrent que quand ils entrèrent dans la pièce. Les sœurs glissèrent en faisant flotter leurs jupes longues pour les servir, et un berbère plein de boutons, son petit frère, étudiant en biologie, se rapprocha d'eux timidement

et jalousement. Il souhaitait être à la place de son frère, à côté de ce beau blanc et jouir de sa bonne fortune.

Karim riait comme un enfant. Il leurs distribua les cadeaux d'Akis. Un sac en cuir pour la sœur, du tissu pour costume pour le frère et un tissu en soie pour la mère.

Tandis que les hommes mangiaient le couscous, les femmes tricotaient sur la terrasse. Le jour la température montait à 40° degrés. Mais le soir était plus frais. Ils discutèrent des études de son frère ainsi que des études de troisième cycle en Europe. Karim riait et les photographiait. Puis, il lui montra sa chambre. Un tapis, un coussin pour poser sa tête et la télé qu'il lui avait offerte en Avril.

«-Voilà pourquoi j'aime dormir par terre».

En ce quart-d'heure, après ces sept mois de voyage, Akis, inquiet, put observer Karim qui «partait», qui s'absentait, dormait par terre et non sous les draps à côté de lui. Il se levait au milieu de la nuit, lui parlait en grec et lui faisait désespérément l'amour jusqu'au moment où l'Arabe se plaignait disant qu'il voulait dormir et que le Grec était trop lourd, malgré les vingt-cinq kilos perdus en six mois! Maintenant il partait beaucoup plus souvent et pas pour jouer au football sur la plage d'El Jadidja, comme cet Avril-là, ni pour aller à son salon de coiffure ou pour faire des courses, et sans même lui mordre la joue tendrement comme il faisait auparavant. Seulement le premier jour, le vingt Juillet mille neuf cents quatre vingt-quinze, Karim tira Akis devant la glace et lui fit l'amour tandis qu'il écrivait en stylo noir «Karim» en arabe sur tout le corps du Grec.

«-Tu es meilleur que Fatima. Tu es meilleur qu'un homme, meilleur qu'une femme. J'ai fait l'amour avec Claud'Aussi. Mais toi, tu es toujours propre et resplendissant.

Et le Grec avalait avec frénésie cette jalousie, cette possession, cette passion. Parce que personne ne lui avait pas parlé ainsi jusqu'à présent. Pas même sa propre mère qui, actuellement téléphonait sans cesse à Athènes chez sa femme pour apprendre avec quels types son mari errait. Elle avorta deux fois avant la naissance d'Akis et deux fois après. Elle essaya douze heures à l'étouffer entre ses jambes. Mais le petit était costaud et sortit. Avec un œil meurtri et fermé, avec un creux sur le crâne, il decida tout de même de vivre et s'y obstine encore malgré ces trente-trois longues années.

Le voyant lui avait fait une prédiction sur cette Fatima que Karim appelait souvent dans ses orgasmes. Elle fut sa première maîtresse avant de l'abandonner

pour épouser un riche. Il a un bâtard d'elle. Un fils qui ne lui ressemble pas. Après il vint à la ville. Il ne couchâ jamais avec une autre femme et n'aimâ jamais aucun des Européens qui le sautèrent, jusqu'au moment où il connut Claude. Un vieux diabétique d'Avignon, hôtelier de profession et desséché, entouré de milliers de minets qui lui «rendent service». Il comprit la qualité cachée de Karim, pourtant c'était trop tard pour qu'il puisse l'aimer, mais Karim l'aima. Le Français dépensa une fortune pour l'Arabe, mais il ne réussit pas à le déchiffrer. Il ne comprenait pas pourquoi cet hôtelier expérimenté d'Avignon se laissait faire l'amour sans préservatif par une pute. Pourquoi Karim, comme les autres garçons de son pays qui couchaient avec ces sales blancs, était une pute!

Et le Français s'en allat brouillé quelques jours avant que le touriste marocain ne débarque à Avignon et cela pour deux étés consécutives. Le visa était prêt, un coup de fil de René, un ami d'enfance de Claude qui tenait une pension à Marakesh pour les Européens fatigués par le travail et la débauche, aurait suffi. Comme si le travail en tant que tel n'était pas la plus forte des drogues et la pire des débauches! Un coup de fil de René à une dame qu'il connaissait au Consulat français de Rabat aurait suffi, quelqu'un aurait mis le tambon sur le passeport de ce jeune homme sombre lequel voyageait déjà en esprit d'Avignon à Paris en TGV, quand Claude lui dit au téléphone qu'il n'allait pas lui envoyer l'argent pour son billet d'avion parce qu'il s'était trouvé un Espagnol et qu'il n'y avait plus de place chez lui ou dans sa vie pour Karim.

À ce moment-là, celui-ci sortit dans la rue hors de lui-même. Il coucha avec des vieux édentés, avec des siphylitiques, des hépatiques, des prostituées pourvu qu'ils soient blancs et qu'ils aient la moindre possibilité de le prendre dans leur pays. Car le Français lui avait offert un salon de coiffure et les instruments et il avait payé pour qu'il apprenne cet art et afin de pouvoir ainsi l'abandonner sans remords. Et maintenant il ne pouvait plus retourner dans ce salon de coiffure, ne pouvait plus mettre aux clients ce tablier bleu sur lequel était écrit «Karim», ni non plus allumer le néon qui disait «Boutique Claude», car Karim était fier et il n'aimait pas les dettes.

«Je t'avais si peu compris, Karim!», pensa Akis prêt à pleurer, mais il ne le fit pas. «Maintenant, c'est trop tard pour me repentir. Ferme ta gueule et continue à écrire ton histoire depuis le debut. Comme tu l'as vécue.»

Chapitre 2

C'est le second garçon qui cette semaine se trouve embarrassé, assis dans le fauteuil de style néoclassique d'Akis, vêtu, et qu'il prie de partir sans qu'ils se touchent. La première fois il rit et crie entre les murs vides:

«-Karim, si je pouvais t'avoir ici, je te battrais à mort».

Et cet avant-dernier soir de Juillet, il l'avait battu. L'après-midi ils étaient à l'aéroport pour le départ. À midi, ils déjeunèrent dans un restaurant comme-il-faut. Akis but et parla de plusieurs choses qui lui torturaient l'esprit tout au long de ces sept mois. De l'hépatite-B qu'il attrapa bénigne. Son ami Agis, le médecin, lui avait dit de quitter Karim, parce c'est certainement lui qui lui avait transmis la maladie. Il le connaissait depuis dix-sept ans et savait à quel point il avait peur des maladies. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu rien. Et tout à coup, en Mars dernier, sans avoir aucun symptôme de la maladie, il decida de faire des analyses sanguines grâce

auxquelles le virus fut dépisté, mais heureusement la contamination était récente et l'organisme avait parfaitement bien réagi, cependant il n'était pas encore complètement guéri. C'était juste trois mois après la première nuit à l'hôtel «Atlas Asni» de Marakesh. 27 Décembre 1994.

Akis avait marché toute la journée dans cette ville magique et inconnue, Marakesh. Agis l'avait abandonné pour accompagner un minet, le fils d'un mécanicien qui appartenait au groupe avec lequel ils faisaient le tour du Maroc. L'avant-dernier jour.

Il sortit et marcha dans les souks et personne ne le déranga sérieusement, à part une prostituée en djellaba jaune et quelques garçons qui lui proposèrent de faire le guide en gardant une distance de trois mètres à cause de la police! Il arriva à se débarasser d'eux et avança décontracté dans la ville qui lui paraissait familière et connue comme s'il avait vécu là depuis sept siècles. Encore une ville connue dès le premier coup d'œil. Et il ne voulut rien lire sur les théories métaphysiques, ni rationaliser quoi que ce soit. En passant devant un café arabe un vieillard drogué sortit et l'appela «père». Il le considéra comme une réaction de politesse et de respect envers lui et continua. Plus bas, dans une de ces boutiques de pierres semi-précieuses que l'on trouve dans les souks, une construction en briques couverte de pergolas en paille qui, à chaque pluie battante, se démolissaient, le commerçant l'invita chez lui pour prendre un thé et lui faire connaître son fils, un garçon intelligent de quinze ans, et lui dit-il cela parce que dans sa vie antérieure il devait être berbère car il marchanda comme un vrai berbère la pierre d'azourite qui ressemblait à l'œil du Créateur Suprême dans les églises orthodoxes.

Plus bas, un jeune homme mince et grand au visage ravagé le suivit. Il était habillé en noir et vendait des drogues. Il lui répondit qu'il n'en avait pas besoin car il arrivait à l'extase tout seul. Et l'autre s'éloigna en le regardant avec indifférence.

Il avait traversé toute la ville, il avait mal aux pieds, la nuit tombait et une couleur orange mourante indiquait l'occident dans un pays étranger mais tellement familier.

À son retour à l'hôtel il trouva Agis qui dormait exténué par son effort à faire le tour de tous les hammams de la ville avec son minet et retourner à temps à l'hôtel pour le diner.

Akis prit une douche et mit sa tenue de sport noire apportée d'Athènes. Ce serait la première fois qu'il sortait en tenue de sport dans un pays étranger, la nuit dans une ville magique, et cette nuit lui marquerait l'âme pour toujours.

La nuit dernière à Athènes, il avait rêvé d'une grande maison blanche sans meubles, avec des chambres-armoires, les murs étaient transparents et la lumière pénétrait sans entrave de tous les côtés. Les chambres étaient étroites et les couloir ressemblaient à un labyrinthe. Dehors une ville industrielle sombre pleine des cheminées et un champs tout vert où pataugeaient tranquillement des moutons. Agis quittait cette maison avec un cartable plein de livres scolaires et allait mourir ailleurs et il la lui laissait. «Bizarre», pensa dans son sommeil Akis, «je n'ai jamais eu autant de place pour ranger mes livres. Cette maison sera à moi. Mais celui-ci part pour mourir. Il se libère».

Neuf mois après il avait acheté de manière extraordinaire sa propre maison, qu'il avait peinte en blanc et il avait plusieurs chambres pour ranger ses livres et une chambre pour Karim avec un balcon qui donne sur la cour par où on pouvait voir un bout du coucher du soleil, mais Karim n'était jamais venu vivre dans sa chambre.

Ce premier soir, il mit sa tenue de sport noire, il se parfuma, se coiffa soigneusement au séchoir et accompagné d'Agis toujours distrait, Akis sortit comme perdu dans une ville dans laquelle il avait marché toute la journée. Il avait vu l'extraordinaire place Zamaa-el-Fna avec les jongleurs (ceux qui font sortir des serpents du panier au son de la musique) et les diseurs d'avenir, les chiromantes. Au premier kiosque il acheta une grande bouteille en plastique de Coca-Cola. Il l'agitait comme une massue, quand un jeune boucher sauvage, très grand et noir, l'approcha et lui parla en français incorrect. Pas besoin de parler beaucoup parce que ses dents riaient expressément tandis que ses yeux ne riaient pas. Il lui offrit la bouteille comme une avance. Il avait appris les manières des indigènes dans les magasins de Fez. Avec quelques dollars les garçons, et même les hommes mariés avec beaucoup d'enfants, étaient disposés à offrir aux blancs leurs culs et le reste. Ils passèrent à côté d'un grand parc, Akis laissa Agis libre d'errer tandis que lui fit un tour accompagné de son nouvel ami derrière les arbres. Le jeu était truqué et prit fin sans gloire. Un double préservatif et le contenu de son portefeuille qui passèrent aux mains du voleur tremblant. Il n'eut point peur et retourna vers son ami le médecin. Ayant l'expérience, il n'avait perdu que très peu d'argent, le reste était dans les semelles de ses chaussures, tandis que la plus grande part se trouvait dans la chambre d'hôtel, dans sa valise avec fermeture à chiffre. Alors, il n'avait peur de rien, parce qu'il savait le prix des choses; au moins c'est ce qu'il croyait. Ce soir-là il allait jouer dans un jeu sans règles et jusqu'à la mort. Et son âme était prête et ouverte à cela. Car il vint au Maroc pour mourir.

Le Maroc. Un fantasme dès l'âge de huit ans. Depuis vingt-cinq ans. Un quart de siècle. Et puis, un autre fantasme. Magicien dans une tribu des cannibales, et lui-même végétarien. Les victimes étaient au courant de sa manie sexuelle avant de se pencher vers son couteau opiniâtrement. Il avait des enfants avec toutes les femmes du village et il initiait sexuellement tous les adolescents avant qu'ils deviennent des hommes.

Il s'arrêta dans une boutique en plein air à Zamaa-el-Fna. Il marchandisa sauvagement un tambour du siècle dernier, décoré au fer rouge. Agis acheta un pouf rouge un peu kitch (...). Ses mains voyagèrent toutes seules sur le tambour et le son lui était familier depuis des années. Il ne lui restait que quelques pièces de monnaie qu'il les donna à une vieille mendicante et il resta sans argent, ce fameux avocat qui savait exiger et toucher des rémunérations exorbitantes, qui était la terreur et le délice des tribunaux, parce qu'il découvrait toujours une jurisprudence, une «lacune» qui lui permettait de gagner l'affaire et de faire augmenter la fortune de ses clients.

Agis compta son argent. Il ne suffisait même pas pour un simple dîner de poissons sur les tables de la place. Il n'avait pas peur des gastro entérites bien que leur guide les eut effrayés pour les ligoter toute la journée et les accompagner vers certains magasins «comme des musées», comme il disait, pour qu'ils dépensent et que lui touche son pourcentage. Ils étaient partis de l'hôtel avant le dîner sans savoir pourquoi et maintenant c'était presque minuit. Ils n'avaient pas d'argent pour manger ni même pour prendre un taxi et retourner à l'hôtel poser leurs achats.

Et tandis qu'Agis délirait, Akis, qui ne voyait même pas le bout de son nez, traversa, hypnotisé, les fumées des restaurants en plein air et se dirigea à l'autre bout de la place où il se heurta à un large sourire blanc qui lui fit l'effet d'un soleil.

Quand il entendit les rires de Karim au téléphone, il y a quelques jours, il lui dit: «Puisque tu peux encore rire, après tout ce que nous avons dit et fait, tu souris pour toujours, Karim. Parce que la vie est longue et drôle. Et chaque fois que tu ris, le soleil sort pour moi, même au milieu de la nuit, comme ce premier soir, à Zamaa-el-Fna».

«-Tu es Espagnol?», lui demanda-t-il.

«-Non, Grec. Younan», répondit Karim.

«-On dit que les Grecs sont les plus «sexy»

-Pareils pour les Marocains.»

Ils commencèrent à marcher sur la route qu'ils avaient pris pour venir. Ils oublièrent Agis et un jeune Arabe bien habillé qui de loin paraissait efféminé et qui auparavant accompagnait Karim.

Ils dirent des choses banales, mille-fois dites, les mêmes qu'on dit en pareilles circonstances, mais ils savaient que maintenant ils étaient au moins quatre. Les deux autres allaient les retrouver à l'hôtel où ils arrivèrent en taxi que Karim payait -ils ramassèrent même Agis qui se promenait plongé dans ses pensées en faisant des gestes pour mieux rythmer la controverse avec lui-même. Heureusement qu'Agis accepta d'attendre une heure à la réception de l'hôtel et que les responsables de la sécurité ne firent pas attention à leur entrée et crurent qu'ils étaient entrés séparément se dirigeant vers la discothèque du fond. Chose qui ne se répètera pas le deuxième soir.

Ils firent l'amour comme deux monocéros blessés, comme un cheval blanc qui monte un noir, comme deux bêtes sauvages qui essaient de prouver qu'ils existent, qu'ils respirent encore et qu'ils peuvent encore planter des fleurs au désert.

Dans les fauteuils, en face, s'étaient assis aimablement, le papi d'Akis et le père de Karim et ils pariaient sur les âmes de leurs descendants pas nés.

Quand son papi mourrut, Akis avait couché avec son cousin qui avait douze ans. Lui. Il avait huit ans et il n'avait pas touché d'autre corps que le sien ou celui de sa mère, de son père et de son grand-père. Un peu avant de mourir du cancer ce pauvre vieux l'invita dans la chambre nuptiale, chassa la vieille et l'embrassa sur le front. Il avait participé à l'expédition d'Asie Mineure et il s'était revenu avec une fille turque. Mais sa femme la chassa sans rien entendre. Depuis ils se haïssaient infiniment et faisaient couler leur haine sur le lit, une fois par semaine, chaque Samedi soir, après le bain hebdomadaire.

Ce soir-là papi fut content, parce que son petit-fils s'en est tiré la tête haute et le père de Karim grattait avec sa chaussure blanche invisible le tapis, embarrassé.

Cette lutte de coqs allait durer sept mois et à la fin ils sortiraient tous les deux vaincus et au également outragés.

Chapitre 3

«On nous a séparés, Karim, on nous a séparés». Il sortit en pleurant de la salle de cinéma où se jouait un film pornographique pour les marginaux. Un Arabe, un Juif et un nègre devaient affronter la police, les racistes et les gardes du corps du Maire.

«On nous a séparés Karim, on nous a séparés. Les autres mais surtout nous-mêmes.»

Il était si imprudent qu'une voiture le heurta. Mais son instinct restait intact. Il mit les mains sur le capot et il sauta par dessus. Quelques passants admirèrent sa pirouette. Et lui continua à marcher et à pleurer.

«Je dois faire de la gym ce soir. Une heure avant le coucher. Je dois aussi donner un coup d'œil à la procédure de demain. Je dois me montrer fort. Karim ne veut pas de moi quand je pleure.» Deux Kurdes qui passaient le virent pleurer et firent des remarques.

Ce premier soir, à un moment donné, Agis vint à la chambre. Il exigea de faire lui aussi l'amour avec Karim. Cela lui fut mollement accordé et plus rien ne se fit. À ce moment Akis détesta son ami. Ce moment empoisonnerait plusieurs fois la vie de Karim.

-«Tu es jaloux de tout le monde», lui dit-il.

Et Akis: «-Oui, et même de moi-même».

Agis exigea qu'on chasse le Marocain de la chambre.

Alors, Akis entendit sa voix dire:

«-Impossible! C'est le prince. Il n'a pas d'identité.»

Karim le regardait comme une bête sauvage, effrayé. «Ce regard, je ne l'oublierai pas», pensa Akis. «Il va me fuir jusqu'à ce que je meure. Et c'est quelque chose au-delà de toute pitié».

Il le tint dans ses bras pendant toute la nuit et le berça comme le fils qu'il n'aurait jamais et lui chuchota à l'oreille des poèmes et des chansons des îles grecques. Et ce soir là il l'adopta. Et il l'aima plus que sa propre vie.

Le matin, quand Agis alla prendre son petit-déjeuner, ils firent l'amour. Et Karim hurla comme un corsaire qui découvre un trésor. Si seulement ils avaient arrêté là!... Il n'aurait pas pu. Il lui fit cadeau d'une Eau de toilette. Et ils se donnèrent rendez-vous à cinq heures, à Zamaa-el-Fna, devant la Poste.

La journée passa dans l'indifférence à la suite du groupe aux souks. Ils trouvèrent un guide et le payèrent bien afin d'acheter divers souvenirs. Akis se disputa avec un couple de Grecs âgés d'un autre groupe qui refusaient de payer leur guide. Alors, un vieillard qui suivait la scène, se précipita et cria:

«-Ce Younan est un type bien. Islam. Islam.»

L'après-midi fut longue jusqu'à son rendez-vous. Il soigna longtemps ses cheveux. Ses longs cheveux. Karim lui avait dit qu'il était coiffeur, qu'il avait son propre salon de coiffure, qu'il était *le patron*... Onze mois après il serait le valet du Maire d'une petite ville marocaine. Et il l'aimerait beaucoup plus que jamais.

Chapitre 4

Ce soir Andréas est venu pour regarder des pornos. Akis avait besoin de lui car il y a cinq mois qu'il s'est séparé de Karim.

Vendredi dernier, il y a une semaine, Karim l'a appelé et lui a raconté une fable comme quoi il gardait les enfants d'un Maire d'une commune provinciale et plantait des palmiers dans le jardin. Il voulut jouer avec ses remords. Il voulut un père à la place de Claude, prêt à tout moment à mettre la main dans la poche, prêt à tout moment à l'aimer. Mais Akis n'était pas une vieille nénéte naïve d'Avignon, ex-hôtelier diabétique. Ce soir a bien bu et veut s'amuser. Il fait Andréas appeler Karim. Il lui dit qu'il s'appelle Marco Antonioni, qu'il réside à l' Hôtel Safi, chambre trois cents vingt-cinq et qu'il l'attend par l'entrée de la piscine.

«-Tu sais, comme avec Guizeppe qui m'a donné ton numéro de téléphone.»

Le gynécologue italien de Rome, vers qui s' enfuit Karim quand Akis l'abandonna, puisqu'il ressemblait à ce Grec fou, sauf qu'il était complètement passif, qu'il n'était pas comme un taureau au lit et payait comme on ne paye pas d'habitude une putain. Il n'avait pas compris le génie de Karim ni son talent. Karim le conduisit chez René pour le présenter, pour qu'ils trouvent un abri moins dangereux pour couvrir «leur amour» quand Guizeppe reviendrait à Marakech. Seulement Giuzeppe ne revint pas, parce que Errico lui raconta l'histoire de Karim et d'Akis et qu'il prit la route sans retour pour toujours, car il n'était pas amoureux de Karim et car il avait peur du Grec fou. Karim aussi avait peur de lui et il avait raison.

«-Merci beaucoup Karim. J'ai mis mon ami Andréas à te faire cette farce, non parce que je ne t'aime pas, mais parce que je t'aime pour ce que tu es. Une pute. La *Koutoubia* de Marakech, telle que te connaissent toutes les tribus d'Israël.

Un soir qu'ils s'taient éivrés avec de l'ouzo qu'Akis avait apporté de Grèce, Karim lui avoua:

«-Tous les vieux du monde m'appellent «la Koutoubia» de Marakech.»

La Koutoubia était une tour phallique près de Zamma-el-Fna.

Karim raccrocha choqué parce qu'il ne pouvait pas cacher à ce Grec son infâmie. Choqué parce que cet homme l'aimait malgré tout cela, comme il aimait ses fautes, ses pêchés.

«-Oublie-moi Akis. Je ne peux pas continuer. Tu poses sans cesse des questions pour apprendre la vérité. Je subis un interrogatoire, tu me colles au mur, je ne peux pas te fuir. Pour moi la vérité n'est pas nécessaire. La magie me suffit.

-Je ne te laisserai pas. Je te poursuivrai tout au long de ma vie. Parce que tu es l'autre moitié de moi-même. Parce que je ne peux pas vivre sans toi. Parce que je te veux exactement comme tu es. Mais toi, tu te hais.

-Si je te renvoyais l'argent que tu m'as offert, tu me laisserais tranquille?

-Non. Je t'ai offert mon âme. Et pas question que je la reprenne. Je suis têtue et je ne suis pas habitué à perdre».

Il raccrocha après lui avoir dit «Bonne nuit».

«De ce grand amour, nous sortons brisés tous les deux», pensa-t-il et il reprit sa route. Comme aussi Karim à Marakesh.

Peu après il rencontra un jeune mec de vingt-neuf ans, une belle pute qui ne s'était pas encore acceptée, il s'appelait Sakis. Il le choisit, car ce soir -comme d'ailleurs Karim- le jeune homme voulait «tromper» l'homme de sa vie, qui l'appellerait jusque très tard à l'hôpital où il travaillait et à qui demain il allait raconter des mensonges, comme quoi il était sorti avec une amie, Marie. Ces mensonges qui sont comme des coups de couteau pour un homme qui possède ou qui croit posséder un autre être.

Il le traita avec beaucoup de tendresse mais de vulgarité aussi. Et la petite pute laissa paraître toute son infâmie et rêva de partouses avec des soldats et des scouts et des body-builders. Et tout cela à la flamme d'une bougie qui laissait voir les yeux humides d'Andréas.

À l'autre bout du monde, Karim racola un blanc qui ressemblait à Akis, ils allèrent dans un hôtel bon marché, il lui fit l'amour en double préservatif et lui vola son portefeuille, après l'avoir menacé d'appeler la police pour qu'ils arrêtent un chien de blanc qui avait exploité un innocent Arabe!

Akis passa la nuit à appeler Karim qui ne répondait pas. Et il l'aimait de plus en plus, il l'aimait à mort.

Ensuite, il but du cognac en fumant des cigares et decida d'utiliser son insomnie en racontant l'histoire à partir du point où il l'avait laissée.

Le second jour de leur rencontre. Vingt-huit décembre mille neuf cents quatre-vingt-quatorze. Il arriva avec une heure de retard à la Poste à Zamma-el-Fna et Karim était là et l'attendait et n'osa pas se plaindre. Agis fit une blague sur la coiffure d'Akis qui l'avait mis en retard à son rendez-vous. Puis, ils lui donnèrent de l'argent pour leur acheter un souvenir et un pouf au prix des Marocains, le dixième du leur. Il leur dit d'attendre au coin.

Agis dit: «-Si il revient avec tout l'argent que nous lui avons donné, c'est le meilleur enfant du monde.»

Akis savait au fond de lui qu'il reviendrait même si c'était la pire ordure du monde, une Sarah Bernard de la prostitution, comme il voulut l'appeler plus tard. Et il revint les mains remplies de choses achetées à moitié prix. Et ils louèrent une calèche et traversèrent triomphalement cette ville magique et Akis chanta et Karim lui mit des billets sur la poitrine, comme on fait aux «primadones» dans ces bars. Et Akis fut heureux, et même encore maintenant, après tout ce qui s'est passé, parce qu'il rencontra, aima et fut aimé par la plus grande pute du monde.

La calèche les laissa devant la villa de René, dans le quartier européen. Une villa petite-bourgeoise, décorée avec mauvais goût, qui accueillait les vices des Européens sans risque de la police ou du juge d'instruction. Il y avait aussi un gardien de nuit musulman respectable qui les accueillit chaleureusement quand il vit Karim. C'est là que résideront plus tard les deux amants. Mais pas ce soir. René un type d'une soixantaine d'années, alcoolique, chauve et diabétique comme il l'avoua à Akis, leur donna beaucoup de cartes de visite pour la Grèce et leur dit «bonne nuit» théâtralement avec plein de gestes efféminés.

Agis, qui était particulièrement intelligent et observateur, dit à Akis en grec que la mère maquerelle était dérangée par la visite, sans en découvrir les raisons.

Ils retournèrent en taxi à l'hôtel. Karim se disputa avec le chauffeur pour la somme exagérée qu'il osa leur demander. Mais quand ils essayèrent d'entrer dans l'hôtel, comme ils l'avaient fait la nuit précédente, la sécurité les arrêta.

Agis fut content, parce qu'il ne perdrait pas son sommeil ce soir-là. Il leur recommanda d'aller dans un hôtel et de louer une chambre comme des clients ordinaires. Mais Akis avait peur.

«-De quoi est-ce que tu as peur?», lui dit Agis. «Ce pays est un énorme bordel. Tu as peur des gens. C'est tout».

Ils allèrent dîner dans une taverne près de chez René qui refusa de les loger pour ce soir-là.

«-Allez dans un hôtel».

Akis savait qu'il le haïssait, mais ne voulait pas savoir pourquoi.

Ils marchèrent dans de petites rues obscures. Et ils firent l'amour sous un palmier. Ensuite, ils vinrent prendre un pot à la terrasse d'un café «La Renaissance».

Karim lui montra sa carte d'identité. Il lui avait dit qu'il avait vingt-huit ans. La pièce d'identité disait trente-deux. En réalité, il avait quarante ans. Et il lui demanda qu'il le prenne avec lui pour travailler auprès de lui.

«-J'ai horreur de cette ville. Je ne suis pas Marocain. Ce sont tous des voleurs et des putes».

Puis, ils essayèrent d'entrer dans un discothèque, mais le concierge ne les laissa pas entrer, parce qu'ils n'étaient pas correctement habillés et parce que la veste d'Akis était pleine de terre et de feuilles d'arbre.

Akis acheta des loukoums et les offrit à Karim après avoir mangé un.

Il l'accompagna jusqu'à l'hôtel, mais Akis ne lui demanda pas d'essayer encore une fois d'entrer. Il était fatigué et savait qu'ils avaient toute une vie devant eux. Il lui remit les restes de cent dollars qui avaient servis à payer le diner et les boissons.

«-Pour le taxi que tu as payé hier», lui dit-il.

Et Karim était content.

«-Bonne nuit».

Chapitre 5

Le jour suivant Akis se réveilla avec un herpès aux lèvres. Il payait la farce faite à Karim. Il mit en marche le téléphone avec le système de rappel automatique du dernier numéro et travailla pendant deux heures une affaire sur son ordinateur. À un certain moment il entendit la voix de Karim. Il couru vers le téléphone.

Il lui demanda pardon.

Karim l'interrogea:

«-Qui était ce type? Un de tes amis? Non, que cela m'intéresse...

-Sans doute ça t'intéresse comme ça m'intéresse moi aussi. Tu es jaloux et je suis jaloux... Écoute-moi. La vie est drôle. Amuse-toi. Va avec toutes les tribus d'Israël. Dans de bons hôtels. Et fais-toi payer cher. L'art érotique comme tous les autres est payant dans ce monde. Je t'aime comme tu es et je t'ai accepté. Aucun autre ne t'aimera comme ça.

-Alors, pourquoi fais-tu tout cela?

-Parce que tu ne me dis pas «je t'aime».

-Mais il y a d'autres personnes présentes. Des clients. Dans le salon de coiffure.

-D'accord. Je te téléphonerai demain.

-À une heure et demie. Parce qu'après je prendrai l'autobus pour rentrer chez mon patron, le maire.

-Tu me dis la vérité à propos de ce travail?

-Oui. Mais ne viens pas le jour du Nouvel An, parce que j'aurai du travail.

-Je viendrai.

-Je ne serai pas à Marrakech.

-Ça ne fait rien. J'aurai de l'argent plein les poches et j'irai avec tous les minets de Zamaa el Fna.

-Tu rentreras pauvre du Maroc.

-Ne t'en soucie pas. J'ai ce qu'il faut.

-Je le verrai quand je viendrai en Grèce le vingt-cinq Mars. Il suffit de me procurer un visa.

-C'est facile maintenant, parce que la salope de consul, qui ne te le délivrait pas, a perdu sa place.

-Depuis quand? Demanda-t-il triomphalement.

- Depuis trois mois.

-Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

-Parce que tu ne me parlais pas au téléphone et que je me suis senti humilié quand j'ai employé le nom de Daniel pour que tu me répondes.

-Maintenant tout cela est fini.

-Je le sais. J'ai tout fait pour cela. Pour que tu quittes le bordel de René. Pour ta santé.

-Merci. Nous en reparlerons demain. À une heure et demie.»

Akis téléphona de treize à quinze heures -heure locale-. Et Karim n'apparut pas. Et cela lui gacha la soirée. Et il se mit à faire de la gymnastique avec des tenseurs. Vers minuit Agis passa et lui recommanda une pommade pour l'herpès:

«-Karim ne t'a jamais aimé. Tu n'étais pour lui qu'un client ordinaire. Tu dois le comprendre. N'y va pas à Noël. Ton instinct est sauvage et tu ne le contrôles qu'avec une volonté de fer. Si tu y vas, ne bois pas. Tu le tueras et tu finiras dans une prison marocaine pour le reste de ta vie.

-Je deviendrai le chef de la prison et je les mènerai à la révolte».

La prison, un ancien fantasme d'Akis. Est-ce que son bureau, où il passait des heures perdu dans les dossiers au milieu des instruments de gymnastique, semant de temps en temps des anémones et des cyclamens dans des pots de fleurs, n'était pas une prison?

Le jour se leva le trouvant toujours à son ordinateur.

Lundi, vingt-sept novembre. Onzième mois de leur connaissance. Il avait l'impression que ce soir-là il allait lui téléphoner.

Il envoya un fax à l'hôtel de Marrakech pour faire une réservation du vingt-huit décembre jusqu'au dix janvier et donna plusieurs coups de fil à des clients.

Depuis qu'il avait fait la connaissance de Karim, il était devenu un professionnel impitoyable. Désormais, il s'intéressait à l'argent. Même ses amis-clients cessaient d'être amis. Il les regardait gentiment, mais avait les mêmes exigences envers eux que s'il s'agissait de n'importe quels clients.

On lui téléphona pour lui livrer une table à manger et six chaises de style des îles qu'il avait commandées au magasin le plus cher. Il n'avait pas d'argent liquide. Au premier coup de téléphone qu'il fit à Salonique il régla que le lendemain, on dépose à son compte le reste de ce qu'on lui devait.

Il sortit au centre d'Athènes afin d'acheter des herbes pour ses tisanes d'hiver: de l'eucalyptus, du romarin, du géranium...

La lumière tombait crue sur les viandes pendues au marché et sur les visages sanglants de jeunes bouchers. Un mec en moustache noire minaudait avec un blond aux cheveux en queue-de-cheval et aux yeux bleus. Il rentra chez lui mort de fatigue et s'endormit en allumant deux bougies aux chandeliers, -l'une noire, l'autre mauve.

Il se réveilla lorsque qu'il faisait nuit. Il s'enfonça dans le fauteuil du bureau pour étudier une procédure.

Et il attendait le miracle. Vingt-neuf décembre de mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Départ en bus du groupe de Marrakech pour Casablanca. Demain, ils allaient voler vers Athènes. Les nuages se levaient couleur d'orange au-dessus de la Kutubiyya (Koutoubia) de Marrakech et les yeux d'Akis étaient embués de larmes. Une dame, la femme du président d'une chaîne de magasins, qui faisait l'excursion afin de marier ses deux filles boutonneuses et disgracieuses, laissa tomber des sous-entendus sur son activité nocturne. Elle l'avait vu à la petite taverne où il avait dîné avec Karim. Il dédaigna de lui répondre. Il se contenta de photographier les nuages -rouges, comme s'ils prenaient la couleur de la honte arabe de ce premier jour, loin de l'homme de sa vie. D'autres jours allaient suivre et il devait s'habituer à l'idée de cette absence, et en même temps présence constante à l'esprit, au cœur et dans ses rêves, c'est à dire aux parties les plus profondes du labyrinthe de son âme, où siège le Minotaure.

Chapitre 6

Le médium lui avait dit qu'il allait téléphoner hier. Il passa une nuit blanche à pédaler sur le vélo de gymnastique et à regarder des films porno homos en vidéo. Au petit matin, le sommeil le gagna pour deux heures après qu'il eut allumé deux bougies, une noire et une jaune. C'est la femme de ménage qui le réveilla. Elle s'effraya de son allure.

Le jour du nouvel an précédent le trouva chez Agis, dans son appartement du dernier étage, regardant avec d'autres tantes les feux d'artifice sur le Lycabette en poussant tous ensemble des cris pour l'arrivée du Nouvel An. Il les quitta abattu, sans manger de la bûche ni boire du champagne.

C'était la première fois en dix ans qu'il ne leur fit pas de strip-tease et qu'il ne dansa pas nu au milieu des flammes des bougies.

Assis sur un banc de pierre de l'Académie à côté d'un olivier malingre il fondit en larmes. C'est ainsi que l'année mille neuf cent quatre-vingt-quinze le trouva. Et il allait pleurer, rire, souffrir, triompher tout au long de cette année.

René s'étonna quand il lui dit au téléphone le soir du nouvel an, d'avertir Karim pour qu'il l'attende à l'aéroport, car, dans cinq jours, il serait là.

À Casablanca, il devait attendre trois heures et demie afin de prendre le vol pour Marrakech. Il était jeune, beau, riche et seul et rayonnait d'amour. Les policiers de l'aéroport lui faisaient des signes malicieux en lui demandant de contrôler son passeport toutes les cinq minutes.

Il fut sauvé par un grand avocat Sevillan âgé et asthmatique:

«-Qu'est ce que vous lisez, jeune homme?

-Un ouvrage scientifique.

-En quelle langue?

-En grec.

-Vous êtes avocat?

-Comment l'avez-vous compris?

-Vous êtes de droite ou de gauche?

-Je ne m'en occupe pas.

-Donc vous êtes de droite.

-....

-Votre femme sait que vous êtes ici?

-Comment savez-vous que je suis marié?

-Je ne suis pas n'importe qui. Vous allez le constater. Je lis les pensées et je prévois l'avenir. Notre rencontre n'est pas accidentelle. A mon âge vous serez aussi riche que moi.

-Vous venez souvent à Marrakech?

-Deux ou trois fois par an. Via Genève où j'ai quelques affaires bancaires. Il va de soi que ma femme ignore l'existence du second billet. J'habite à l'hôtel Sheraton de Marrakech où avec un petit pour-boire je peux faire entrer dans ma chambre des minets. Mais ce qui me gêne, c'est la présence permanente des policiers.»

À ce moment-là deux policiers -les mêmes- vinrent à nouveau pour examiner leurs passeports. Une dame à côté avait tendu l'oreille, même si le français que parlait Alberto était incompréhensible même pour lui. Il se retourna et lui fit une remarque:

«-Vous, vous venez ici pour la première fois?

-C'est la seconde en deux semaines. Je suis tombé amoureux.

-C'est très dangereux, l'avertit Alberto.

-Je le sais.

-Je vous admire. Moi, je ne me rappelle plus ce que c'est que de tomber amoureux.»

Pendant le vol il lui proposa:

«-Si votre ami ne vous attend pas, venez loger chez moi au Sheraton.

-Il m'attendra.»

L'Espagnol sourit de la certitude de son jeune collègue.

Au contrôle des passeports ils examinèrent longtemps le passeport d'Akis. L'Espagnol dit qu'ils étaient avocats et qu'ils voyageaient pour des raisons professionnelles. Alors ils mirent le tampon du visa et les laissèrent passer comme ça.

Karim n'était pas là:

«-Vous viendrez avec moi?

-Non, je l'attendrai.»

Alberto changea de l'argent et attendit. À ce moment-là Akis se rappela. Il n'avait pas bien calculé la différence d'heure et Karim devrait être là avant trois quarts d'heure.

Alberto attendait patiemment. Un petit taxi s'arrêta devant eux et Karim en sortit, très grand, en blouson noir brillant comme le soleil. C'est ainsi qu'il parut aux yeux d'Akis.

Alors Alberto sortit son vaporisateur d'eau de toilette. Il vaporisa Akis et lui dit:

«-Et n'oubliez pas. En amour tout doit être parfait.»

Et il se retira sans saluer Karim. Ils se connaissaient?

Akis ne baisa pas Karim à l'arabe comme l'autre semblait s'y attendre, mais il lui tendit la main.

Ils passèrent tout l'après-midi dans la chambre. René sonna la clochette pour le dîner en lançant quelques moqueries sous leur fenêtre pour les obliger à sortir:

«-Allons-y. Je comprends au ton de sa voix qu'il est mécontent», dit Karim.

Après le dîner qui leur parut long et bavard avec toutes ces tantes françaises qui chuchotaient, ils rentrèrent immédiatement dans leur chambre.

René but pendant toute la nuit la liqueur «parfait d'amour» qu'Akis lui avait rapportée de Grèce et au petit matin il eut une crise de diabète.

Les deux amants s'endormirent un peu au petit lever du jour.

Le matin Agis téléphona parce qu'il était inquiet.

Akis lui répondit en français qu'il avait trouvé le paradis perdu pour que René l'entende et crève de jalousie.

Seulement son paradis allait parfois prendre l'allure horrible du plus obscur des enfers.

Cependant, il était prêt à aller jusqu'au bout, à vider de fond en comble le flacon.

Même maintenant. Après tant de haine et de violence, après que l'un eut vu de près la Gorgo de l'autre et qu'ils en eurent eu peur. Même maintenant, il est prêt à se mettre de nouveau devant lui, à le caresser, à l'exciter ou à le violer. Vingt-huit décembre. Un mois après. Ce soir, il attend son coup de fil.

La femme de ménage lui a dit que quelqu'un a téléphoné sans parler. Elle fit aussi quelques gestes malicieux et des allusions auxquelles le jeune avocat ne donna pas suite.

Chapitre 7

Un jour froid se leva dans la chambre louée dans le bordel de René. Akis regarda: Karim dormait, un sourire de bonheur aux lèvres. Des mois après, quand il allait se demander si cet homme était tombé amoureux de lui, il allait se rappeler ces moments avec une tendresse infinie. Il le réveilla avec mille baisers et lui fit l'amour malgré ses protestations. Caprices ou difficulté objective. La putain expérimentée qu'il était, était-elle active avec les autres hommes et avec lui, se laissait-elle aller à jouir des délices de l'amour sous toutes ses formes? Jamais, il ne saura la réponse, car les putains savent feindre et disent beaucoup de mensonges. En plus, le client a toujours raison. Le vieux Gabi, l'ex-amant de René, insistait sur le fait que Karim était plutôt passif. C'est lui qui lui avait dit, quand Akis lui posa la question, que c'était la première fois dans sa vie qu'il l'avait fait comme ça et que Daniel était bien vieux pour de telles performances. Tandis que le jeune Grec faisait des exploits que seuls les Grecs savaient faire, en conclut cet expert de Karim fouillant dans son passé, où il ne trouva aucun autre Grec dans la liste de ses amants:

«-Les grecs sont fous et sexuels», communiqua-t-il en déduction à Akis.

Il allait constater leur grande férocité à tous les deux quelques mois après. Mais, ce matin-là Akis l'aimait plus que sa vie. C'était le seul homme avec qui il se risquait à faire l'amour sans préservatif. Et quand Karim lui faisait un massage

¹ Le bateau de Jason (héros de la mythologie grecque).

marocain avec la plante du pied en pesant de tout son poids sur la colonne vertébrale du Grec, celui-là pensait :

«S'il est temps de mourir, que je meure maintenant».

Il lui apprit à dire «je t'aime» en grec et comment on nomme les organes sexuels, parce que Karim était aussi timide avec lui qu' un petit garçon. Encore un truc de son art ou retrouvait-il sa pureté à la lumière du grand amour du Grec? Encore une question à laquelle personne ne pouvait répondre. En effet, quand à un certain moment Akis dit à René que Karim était timide, la maquereille française parut étonnée et lui demanda :

«-A quelle heure?»

Poser cette question, était une erreur de sa part, parce qu' à un certain moment, il réussit à détruire la magie d'un grand amour en recherchant, comme partisan et adepte de la parole juste de Kant, à apprendre la vérité.

Ce matin-là il lui fit cadeau de son dictionnaire, grec-français et français-grec et il découvrit que Karim ne savait presque pas lire ni écrire en français -encore plus- en arabe.

Ils allèrent au Jardin Majorelle, se promenèrent dans ses allées étroites, s'assirent sur les bancs vides de touristes. Et il le prit en photo sous une pergola d' une intense couleur azur. La couleur de l'amour. Karim marchait comme un cavalier qui charge, tenant ouvert dans la main gauche son petit dictionnaire. Cette photo qu'on développa et imprima en diverses dimensions constituerait plus tard un coup de poignard au cœur d' Akis et il décida de ne pas l'accrocher au mur de son nouveau cabinet, mais de la foutre au fond d'une armoire fermée à clé, pour que la femme de ménage ne la voie pas. Et même un jour, six carreaux du mur de la cuisine tombèrent; ni ceux-ci, ni les verres en cristal qui se trouvaient à ce moment-là sur la table, ne se cassèrent. L'ouverture avait juste la dimension du cadre qui portait la photo de leur grand amour. Mais, il accrocha autre chose, parce que ce cadre lui faisait peur. Le visage de Karim était sauvage et en même temps enfantin, décidé et accablé, mûr et précoce, noir et jaune, selon la façon dont le soleil éclairait son visage à travers les feuilles, formant un masque. Karim avait le même cadre dans son salon de coiffure. Il n'était pas ravi de l'idée des photos. Mais ils en prirent des milliers. Souvenir et fortune des restes appauvris d'un grand amour qui les éleva et les mena jusqu'aux étoiles. Ils passèrent toute la journée au jardin. Et pendant le repas ils étaient silencieux et distraits. À un instant, Akis pressa un citron à l' aide de sa fourchette dans l'eau gazeuse marocaine, Oulmez, nom qu'il ne pouvait pas

prononcer et Karim se moquait de lui parce qu'il le prononçait Oulmfez, comme la ville impériale, Fez.

Très vite, les autres tantes sympathisèrent avec eux et Akis commença à danser des danses orientales à côté de la cheminée, tandis que les minets marocains qui «travaillaient» à la maison de René battaient des tambours de diverses dimensions pour lui. Il se sentait comme s'il était né là-bas et tout lui paraissait familier. Quelquefois, il avait l'impression qu'il allait répondre en arabe à quelqu'un qui lui adressait la parole. C'était un paradis. S'il avait tout arrêté à la fin de cette semaine, s'il n' était jamais retourné, il aurait gardé le souvenir d'un bonheur sans nuages. Cependant, quand est-ce qu'on doit s'arrêter? Est-ce que la douleur et la trahison et la séparation sont ce qui donne à la volupté sa véritable dimension? Et que gagnent les gens qui se cuirassent dans le domaine sentimental pour ne pas souffrir?

«Ils aboutissent à avoir peur de la vieillesse et à craindre leur ombre» pensa Akis.

Ce jour-là, tout au long de la matinée, il détestait effroyablement Karim. Il envoya de nouveau un fax et téléphona pour confirmer la réservation à l'hôtel. Et, quand, après huit heures d' activité professionnelle intense, il décida de se reposer en allumant une bougie jaune au chandelier en cristal, il eut l'illusion qu'il y était déjà, c'était le vingt-huit décembre -un mois moins un jour, encore -il avait loué une vieille Buick avec un conducteur viril qui avait collé les photos de ses dix-sept enfants au pare-brise; Akis fumait un cigare ayant son costume colonial blanc et son chapeau blanc en paille, qu'il portait en avril dernier à Rabat; il s'arrêta, habillé ainsi, devant le salon de coiffure de Karim dans une ruelle étroite du quartier. Les gamins sortaient pour flâner dans la ruelle, la mère de Karim et ses sœurs se tenaient à la fenêtre grillagée et son frère au visage plein de boutons qui lui disait des choses ignobles dernièrement au téléphone. Karim lui avait interdit de parler quand son frère répondait... Et Karim sortirait avec son air fâché et sauvage et, feignant l'indifférent, cracherait entre ses dents:

-Qu'est-ce que c'est?'

Ce Grec réussissait toujours à le surprendre. Et il n'était pas con comme les autres blancs qui venaient au Maroc pour baiser.

Car, Akis avait fait un voyage que son âme lui dictait dès l'âge de huit ans - vingt-cinq ans déjà- et, depuis longtemps des rêves prophétiques le bouleversaient

et il voulait mourir dans ce pays mythique comme s'il y avait vécu et disparu sept fois déjà. Le lieu où allait mourir son ancien moi et où un autre personnage allait renaître, plus familier et plus féroce que le précédent, sans l'agoraphobie du garçon qui avait grandi dans une petite ville provinciale du Péloponnèse, en s'adonnant à des jeux amoureux avec les garçons dans des maisons semi-démolies, sur des collines, sous des oliviers avec des coins de murs en pierre que les troncs gris du figuier décoraient.

Chaque fois qu'il envoyait à Karim à l'autre bout du monde pour se venger de lui le portrait du Grec-ou plutôt de l'Américain- rupin qui va au Maroc claquer ses dollars avec des minets, il était fou de rage et de jalousie. Lui répondait avec des images télépathiques de dévotion et d'amour, parce que, étant arabe, il ne pouvait supporter l'«infidélité» corporelle de son amant, et il ne pouvait pas non plus supporter l'idée qu'il claque son argent pour le plaisir avec d'autres garçons marocains.

Cet après-midi-là au moment où Akis, à moitié endormi, pensait à cela, Karim se trouvait dans un petit jardin de la ville de province du Maroc où il travaillait chez le maire et regardait la photo nue qu' Akis avait prise à Nauplie et qu'il lui avait envoyée, poussé par la haine et une volupté désespérée, la première semaine de leur séparation définitive, quand Daniel avait couru à Marrakech afin de reconquérir l'amour de son ex-amant, auquel la jeune, belle et riche «grecque» avait tourné la tête. Cette photo, Agis l'avait prise et Akis resplendissait de beauté comme une statue grecque car sa vanité l'obligeait à rester gravé dans la mémoire de son amant d' une manière parfaite, à la manière du poète, qui préfère la séparation à la détérioration et aux amours routiniers.

Or, Akis était parti, malgré les va-et-vient de son âme... Et il écrivait chaque jour comme s' il tenait un journal intime la chronique d'une absence, la chronique d'un grand amour.

À ce moment-là, son amie Aleka l' appela qui était au courant de son histoire et la suivait avec une grande compréhension, car elle avait vécu une histoire semblable en Algérie. Et au moment où il lui racontait son illusion, un signal de fax se fait entendre, le fax qui se trouvait dans la chambre à côté. Le bureau. Quelqu'un lui envoyait une page blanche sur la ligne déjà occupée. Karim communiquait avec lui par la puissance de son esprit; les diverses herbes qu'il avalait continuellement lui facilitaient peut-être la tâche, et il essayait de le ménager! Quand Aleka eut

¹ En français dans le texte grec.

conscience de ce qui se passait, elle s'affola. Seul Akis riait au fond de lui, car il savait... une fois de plus, il eut la preuve qu'il avait profondément compris l'âme de ce garçon qui coucha avec plein de monde, mais qui ne fut pleinement aimé que de sa mère et d'Akis. Et il serait prêt à abandonner sa mère pour lui et le suivre. Maintenant il le savait. Il n'avait pas à être jaloux des autres amants de la pute marocaine, parce qu'ils n'étaient que de simples clients, et comme Aleka disait «chacun reçoit et donne tout ce qu'il peut»; les autres lui avaient donné uniquement de l'argent en retour d'une bite noire, trop utilisée et vieillie.

Il passa le soir tranquille en travaillant très tard. Son ami, Dimitris -le médium- lui téléphona pour vérifier l'exactitude de la «communication» de l'après-midi et lui répéta encore une fois que le Grec et le Marocain ont contracté un mariage secret béni des étoiles. Mais Akis ne voulait plus entendre la suite. Le souvenir et la perfection de cette illusion, de ce poème qu'il chanterait dans son âme le reste des après-midi de sa vie lui suffisaient; il devait les préserver de tout atterissage anormal dans la réalité. Peut-être ne devait-il pas y retourner? Qu'est-ce qu'il ferait s'il le voyait se vendre à des vieux sur la place, alors qu'il devait, comme il l'assurait, travailler dans une petite ville provinciale marocaine, retiré du monde?

Sur cette incertitude, le sommeil le gagna profondément, après avoir fait une heure de vélo d'appartement en regardant un film policier à la télévision et avoir bu deux gouttes de cognac Napoléon.

Chapitre 8.

Le dîner chez René constituait un rituel. Son valet, Abdou, entre les services, restait avec eux et jouait avec le chat. Ceux qui ne désiraient pas manger étaient sur le canapé devant la cheminée. Les minets, qui étaient au régime ou qui étaient fatigués et qui avaient passé une nuit blanche, battaient du bout des doigts sur les tambours. Karim parlait à peine et se tenait loin d'Akis. Il se comportait comme s'il appartenait au personnel de la maison. Il aidait aussi Abdou au service, chose qui gênait Akis, puisqu'il le considérait plutôt comme un amant qu'une pute et il n'aimait pas que son bien-aimé fasse le domestique. Il lui faisait souvent cette remarque, mais lui répondait fermement qu'il aidait par politesse et non par obligation, parce qu'il considérait René comme son père. Un jour, il les trouva enfermés dans la cuisine et René se justifia en disant que Karim lui faisait sa piqûre d'insuline. Tout était encore, au moins superficiellement, calme, parce que ce Grec mal élevé n'avait pas encore manifesté toute sa jalousie et sa férocité pour les disperser, transformer tous ces échanges mutuels en vent.

«Et mon petit Karim, fait actuellement le valet de ce gros maire, dans cette ville provinciale. Peut-être est-ce dans ses obligations de lui faire l'amour ou de supporter en lui ce gros pénis mou».

Cette pensée lui déchirait les tripes, parce qu'il était encore amoureux de ce garçon basané qui possédait à la perfection l'art de l'amour et avalait gloutonnement des herbes râpées enveloppées dans des sachets de papier journal.

-C'est pour mon estomac, lui disait-il.

Et il lui demandait s'il l'emmènerait chez le docteur quand il tomberait malade lorsqu'il viendrait en Grèce ou s'il ne le voulait que comme un objet pour faire l'amour.

Dès lors, Akis commença à l'aimer. Et Karim aussi. Chacun d'eux était un bébé sans défense dans les bras de l'autre. Seuls, tendres et sans défense, enfermés dans la chambre misérable d'un bordel, étrangers au monde, étrangers aussi envers eux-mêmes, semblables aux autres et différents, sociables et agoraphobes, prostituées et saints, dans un pays qui était un immense bordel, dans

un monde cruel et inhumain où survivait celui qui pouvait égorger, sans remords, et nettoyer le sang de l'épée sur la chemise de nuit en soie de son amante, de sa putain ou de son esclave.

Et Karim se sentait souvent comme l'esclave d' Akis. Il le priait en larmes de ne pas révéler aux Français le rôle passif qu'il tenait avec lui au lit. Et quand il montait enveloppé dans la robe de chambre rouge qu' Akis lui avait offerte, dans la salle de bains commune de l'étage supérieur, il évitait le vieux Gabi qui guettait dans l'escalier pour le tripoter.

Un jour pendant le repas, René proposa discrètement à Akis d'aider Karim à passer son permis de conduire, autrement-dit de lui donner de l'argent. Il lui proposa aussi, vue son intention d'aller et venir plusieurs fois au Maroc dans l'avenir et de demeurer, sans doute, chez lui, et vu le nombre des vols commis à cet endroit, d'ouvrir un compte convertible en dollars à la Banque Commerciale du Maroc. Ils iraient le lendemain matin avec Karim.

Le soir au dîner René avait trop bu et attaqua agressivement Karim, plein de jalousie:

-Taisez-vous! Ne parlez pas! Il vaut mieux.¹

Il lui recommanda le silence et la discrétion puisqu' il savait bien que le Grec n'était pas un idiot et qu'il se plaisait à fourrer son nez partout.

Ensuite, il dit à Akis de chercher à trouver un amant en Grèce, parce que les Arabes sont une race maudite.

«-C'est le soleil.»

Il soupçonnait que ce jeune et riche avocat allait chasser, à cause de son hystérie, la meilleure putain de son commerce et diffamerait l'entreprise à ses meilleurs clients; ou il voulait simplement le protéger de la catastrophe qu'il pressentait?

Un client de l'étage supérieur se plaignit d'avoir froid pendant la nuit et son minet -une pédale affreusement efféminée, édentée et bredouilleuse- grelottait à côté de la cheminée enveloppée dans un blouson.

Akis dit en imitant Marilyn Monroe:

«-Je dors complètement nu, une goutte de parfum en dessous de l'oreille. Car je dors à côté du soleil.»

Ensuite il but à fond et dansa d' une manière plus provocante que d'habitude.

¹ En français dans le texte

Karim le regardait avec dédain et s'en alla très vite pour s'enfermer dans la chambre.

Lorsqu' Akis y entra, il lui fit la gueule et ne voulait pas qu' il le touche. Il pensait peut-être à sa mère qu'il aimait beaucoup et à ce qu'elle dirait du fait que son fils allait dormir en dehors de la maison pour une semaine. Et c'est seulement quand l'avocat grec se mit à pleurer, qu'il le prit dans ses bras, lui caressa les joues et le berça pendant toute la nuit. Le matin ils iraient à la banque. Cette pute marocaine expérimentée jouait avec le désir de ce «colonialiste» blanc. Peut-être, lui manqua-t-il. Il tomba amoureux de lui, -peut-être-. Il l'aima sans doute, mais la putain n'oublie jamais son métier. Ce soir il pleut à Athènes et Akis éprouve une profonde douleur qui lui déchire le cœur. Il sait que le verre cassé ne se recolle pas, et, plus cher il est, plus il se casse en mille morceaux. Et il est assez égoïste pour songer à les ramasser. En écrivant, c'est comme s'il enfonçait la pointe enflammée de l'épée dans un abcès et la tournait jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable, jusqu'à ce que les larmes sèchent aux yeux et que le cri s'enfonce au fond de la gorge. A l'avenir il sera prêt à accepter la magie quand et où elle apparaîtra dans sa vie -s'il retombe jamais dans la même tension sans avoir des exigences absurdes pour apprendre la vérité. Parce que comme disait Karim:

«-Pourquoi tu me demandes? Pourquoi tu m' espionnes? Pourquoi tu paies Abdou pour te renseigner sur mon passé? Pourquoi tu fais se griser René pour lui délier la langue et l'interroger? Pauvre blanc, tu as besoin de la magie, C'est-elle qui te manque et non pas la vérité.

Or le blanc était avocat, expert dans le droit pénal et comme la putain, lui aussi ne pouvait oublier son métier, même plongé dans un amour fou.

Maintenant c'est le riche avocat renommé qui écrit, le défenseur des tueurs et des tricheurs, ce connaisseur parfait de la psychologie humaine et des mécanismes de répression, l'homme qui transgressait librement à travers les lacunes que laissaient les lois, il écrit maintenant pour affermir cette simple vérité.

Il vit son amant, cette pute simple et pas particulièrement sveltes, comme un criminel monstrueux, parmi ceux que souvent il défendait et faisait acquitter. Et c'était la première fois qu'il était divisé en deux.

Sa logique occupait le siège du procureur et condamnait cette prostituée impudique à des travaux forcés perpétuels, tandis qu' au fond de son âme et de son corps, un autre Akis, le vrai, l'acquittait à l'unanimité -comme si son corps était le

corps des jurys, parmi toutes les tribus de la terre, toutes les religions, les professions et les classes sociales.

Son alter ego maudissait l'autre, maudissait sa profession qui lui procurait le nécessaire pour vivre. S'il le pouvait il déchirerait avec joie cette logique qui dynamitait son amour.

«Si j'avais ici le livre de Kant *La parole Juste* je le déchirerais en petits morceaux et je les brûlerais un par un à la flamme de la bougie».

Ensuite, il s'endormit exténué, d'un sommeil profond, sans rêves, en entendant la pluie.

Il se réveilla trempé de sueur en pleine nuit et il lui paraissait qu' on était un mois après, à Ouarzazat, dans le désert, où les chameliers se battaient afin de lui louer un chameau, une cabane et leur corps.

Il fallait travailler même aujourd'hui pour couvrir les frais du voyage que son âme attendait avec tant d'impatience. Et en même temps il en avait peur et souhaitait avoir des affaires urgentes pour ne pouvoir y aller.

Chapitre 9

Et le jour où ils allèrent à la banque arriva. Karim lui dit:

«-Cela coûte cher.»

quand Akis lui demanda de devenir pour une fois de plus le cavalier blanc du cheval noir.

«-Mais nous l'avons déjà fait jusqu'à présent plusieurs fois sans récompense. Et le premier soir tu l'as permis aussi à Agis.

-Oui, mais sans pénétration.»

Il négociait comme un berbère au marché, en vendant sa propre chair, parce qu'elle était la seule chose qu'il pouvait vendre, ce corps fatigué de quarante ans qui était dans la fin de son acmé mais qui brillait encore sous les gouttes de la sueur du matin. Il négociait comme Akis avec ses clients. Et le jeune avocat l'aima plus pour cela, s'identifia avec lui et le détesta. Comme il se détestait lui-même et son métier, qui alourdissait son âme comme une balle de plomb et de temps à autre l'obscurité proliférait en lui-même et il voulait plonger dans le désespoir et mourir.

L'important est qu' Akis entra dans le jeu du rusé Karim, en sachant qu'il était difficile, sinon impossible, d'échapper à cet échange meurtrier, à la prison de ce marchandage d' amour, de cet amour si bien payé.

Karim lui apporta le petit-déjeuner au lit. Du thé au citron et une biscotte. À cause du régime. Parce qu'il lui avait demandé de perdre quelques kilos. René recommanda à Akis de ne pas changer, parce que les gros plaisent aux Arabes. Mais Akis ne s'intéressait pas aux Arabes. Il s'intéressait seulement à Karim. Et, puisqu'il lui demandait de suivre un régime, il perdrait vingt-cinq kilos en sept mois. Plus tard, quand il ferait le bilan de l'argent que Karim lui "avait bouffé", il dirait plaisamment à Agis, fou de rage et de jalousie, qu'il lui coûta moins cher qu' un centre d'amaigrissement en Suisse. Avant d'en sortir, ils firent l'amour et Akis était ivre comme s'il avait senti toutes les fleurs de la vallée des Fleurs, même s'il n'en avait touché qu'une seule: il baisa une rose du désert aux plus intimes points de ses feuilles et celle-ci s'ouvrit pour recevoir la fraîcheur ineffable du baiser de ce Grec fou et de son cœur qui vibrait d'amour.

À la banque Karim exigea un compte commun, mais le directeur lui dit qu'un indigène ne pouvait pas avoir un compte étranger, sauf s'il travaillait à l'étranger.

«- Mais j' irai travailler à l'étranger. Et ce monsieur est mon patron.»

Akis se retourna et le regarda comme s'il le regardait pour la première fois.

Enfin, le compte fut ouvert seulement au nom d'Akis et Karim enragé commença à faire tant de vacarme que le directeur s'enferma fâché dans son bureau.

Ils sortirent furieux de la banque.

«-Pourquoi réagis-tu comme un enfant gâté? C'est dangereux autant pour moi que pour toi.

-Je déteste les Marocains. Je ne suis pas Marocain. Ils sont tous voleurs, putes et *jalouses*. Tous veulent du bakchich. Si tu avais donné du bakchich au directeur, il aurait ouvert le compte.

-Je ne le savais pas. Si je l'avais su, je l'aurais fait. Tout ce que j'ai, c'est aussi à toi, s'entendit dire Akis.

La dispute conjugale fut interrompue par deux agents de police, l'un au masque cholérique jaune plein de haine et l'autre grand et idiot. Ils leur demandèrent leurs cartes d'identité et leurs passeports et dirent de les suivre au commissariat.

«Sont-ils envoyés par le directeur de la banque?», fut la première pensée d' Akis. Ensuite, il leur dit discrètement qu'il était avocat et qu'ils auront beaucoup d'ennuis avec lui, parce qu'il connaît ses droits.

Alors, le cholérique lui rappela la loi marocaine qui interdit aux hommes blancs de marcher dans la rue à côté de Marocains, sauf s'ils gardent une distance de trois mètres minimum. Tandis que leur distance était minime sinon inexistante, car Karim lui tenait le bras!

-Ne vous inquiétez pas, monsieur. Attendez ici jusqu'à ce que votre ami revienne du commissariat.

Le cœur d' Akis allait se briser. Il regarda Karim. Il gardait son sang-froid. Comme si cela lui arrivait pour la mille et unième fois. À ce moment-là il se rappela que la même chose était arrivée aussi la première nuit quand ils marchandèrent le prix avec les chauffeurs de taxi pour passer leur première nuit de noce à l'hôtel et qu'un des chauffeurs furieux contre Karim -car il brouillait les pistes du «tapin»- appela la police.

En trois minutes Karim était de retour gardant le même visage inexpressif. Le grand policier lui dit servilement «merci» et le cholérique recommanda à Akis d'être plus attentif à l'avenir. Ils le saluèrent avec respect -lui, non pas Karim qu'ils paraissaient connaître-, et ils s'en allèrent.

Ils rentrèrent tard chez eux sans parler. Quand la porte de la chambre de chez René se ferma derrière eux, Akis se lança dans ses bras et le serra avec une immense tendresse. Il s'était rendu compte, dans ces trois minutes, combien il l'aimait.

-Ne fais pas comme ça. Et ne dis rien à René. Dix dirhams étaient suffisants. C'est ce qu'ils gagnent en un jour.

«Trois cents drachmes», pensa Akis.

Il se rappellerait plus tard de cette scène, quand Karim l'aurait trahi, aurait refusé de venir en Grèce et aurait préféré la maison de Daniel à Avignon, lequel cependant n'avait aucune raison sérieuse de l'inviter, mais voulait simplement priver le Grec et Karim de leur amour fou. Et ce naïf Karim, cet ingenu Karim, tomba dans le piège. Car il le considérait comme son père. Et l'autre revint immédiatement au mois de juin, juste après le départ du Grec, juste après le long mois de leur bonheur, loua une Mercedes pour l'éblouir, accompagné d'un ami espagnol, d'un soi-disant amant pour le rendre jaloux, parce que Karim ne pouvait accepter que cette matrone française l'abandonne pour un sale espagnol, un de ceux qui supplient Karim à Zamaa-el-Fna et font la queue pour baiser en payant autant qu'il leur demande. Et Daniel revint, l'invita chez une amie dans une villa avec piscine dans la plus aristocratique banlieue de Marrakech au milieu des palmiers et lui offrit un cocktail de ceux qui plaisaient au petit Arabe. Parce que Karim était avec lui comme un petit Arabe. Et il lui promit qu'il lui donnerait l'argent du billet pour la Grèce et tout ce qu'il voulait. À condition qu'il vienne avec lui, lui et l'Espagnol et qu'ils logent tous ensemble chez le Grec. Et ce naïf Karim accepta sans apercevoir le complot. Ses propres trucs s'inscrivaient dans des mécanismes de survie vécus et hérités depuis des siècles. Or, les riches blancs connaissaient d'autres façons de bluffer. Ils s'amusaient en détruisant la vie des indigènes inoffensifs. Et Daniel joua avec lui, par ennui, par vanité offensée car il avait payé très cher pour cet amour ou par simple jalousie. Quand Karim allait saisir cela, il serait déjà serviteur chez le maire, rêverait de la Grèce perdue et de ses plages turquoises et sablonneuses et bien qu' Akis lui ait juré qu'il l'attendrait toujours, il savait au fond de son âme que ce jeune Grec égoïste ne reviendrait plus.

Et il jugea bon de lui dire au téléphone pour le flatter:

«-Maintenant tu es le premier.»

Parce qu' Akis à sa quatrième et dernière visite au Maroc au mois de juillet, ayant bu un litre de pastis, battit Karim, l'insulta et l'enferma en dehors de la chambre de l'hôtel et provoqua un grand scandale. La police vint et le jour suivant il ne se souvenait de rien. À propos du brin de causette que Karim et le réceptionniste lui avaient laissé entendre, il hurlait:

«-Je le tuerai ce salaud de Français, qui vint t'acheter comme un esclave avec son argent. Et qui joue le rôle de ton père et que tu crois. Et qui s'est jeté sur ton cœur et n'en sort pas. Ça ne me plaît pas d'arriver en seconde place. Va donc

sur la place, ma pute marocaine, pour faire le tapin avec des vieux. Car les blancs n'ont rien de sacré pour eux. Et demande-leur de l'or. Parce que l'art de l'amour se paye. Et si tu peux, pique leur porte-monnaie. Et si tu peux encore, pique leur valise avec leurs caleçons sale. -Fout le camp!»

Et il le jeta hors de la chambre. Karim alla sur la place, but un ou deux jus d'orange assis sur les bancs en plein air, lui acheta un sandwich aux boulettes, de ceux qu'il aimait, et le trouva endormi comme un poussin, ayant déverrouillé la porte. Ils firent l'amour pendant toute la nuit et le Grec délirait qu'il allait lui appartenir pour toujours et que personne ne pénétrerait plus son corps:

«-Tu es le dernier homme de ma vie.»

Karim était un homme primitif et naïf et croyait à la profondeur de l'âme de cet avocat blanc ivre qui l'aimait.

Mais quand à la fin d'août, il manquait un maudit papier pour le visa et que Karim exigea que Daniel vienne avec lui, il entendit stupéfait, le Grec fou de jalousie crier:

«-Jamais. Reste là où tu es pour toujours Karim. Parce que si tu viens ici et que tu dors avec quelqu'un d' autre, je t' égorgerai. Maintenant je raccroche.

-D'accord. Tu m'appelleras plusieurs fois encore. Et tu me prieras de venir.»

Et il allait sans doute appeler plusieurs fois encore. Mais non pour le prier. Aveuglé par le désir de vengeance que son egoïsme offensé et son amour trahi lui dictaient.

Il les a tous confondus. René, Daniel, le gynécologue italien, Henri et son ami Marocain -le peintre Halid-, Giuseppe qui était la dernière conquête de Karim. Pendant que Akis essayait, en Grèce, de lui procurer le visa tant désiré, Karim avait racolé à Zamaa-el-Fna un Espagnol et un Italien, Giuseppe. Il entra dans l'hôtel Safi par son entrée usuelle -en tant que professionnel- par la piscine, fit le tapin à tous les deux et, le jour suivant, il mena Giuseppe chez René pour le présenter et pouvoir ainsi rester plus confortablement sans craindre la police quand l'Italien reviendrait à Marrakech. Mais ils tombèrent sur Henri qui était un ami d'Akis. Ils s'étaient connus chez René et il avait son numéro de téléphone portable. Henri connaissait par un coup de chance Giuseppe aussi. Karim essaya de colmater les brèches en faisant semblant d'être séparé d'Akis, mais le priant malgré cela, de ne rien dire de Giuseppe au Grec. Mais -sans se tromper- Henri, qui comprit le putain de type qu'était Karim qu'il connaissait depuis longtemps, du temps qu'il était avec Daniel, de plus il voulait démasquer son ami Halid qui ne se contentait pas de la mensualité

que le gynécologue italien lui envoyait pour qu'il nourrisse sa femme et ses enfants et pour qu'il «reste tranquille et fidèle à son mari étranger» -comme toutes les putes marocaines le disaient à tous leurs maris étrangers, même s'ils en avaient plus d'un-, mais qui demandait maintenant une somme énorme pour ouvrir une boutique aux souks. René prenait sa défense. Étant commerçant, avant de devenir maquerelle, ce rusé Français pensait qu'il pouvait emmener tous les clients à la boutique de Halid et recevoir ainsi la ristourne. Des choses donc si communes que même les gamins de la rue les connaissaient et les pratiquaient. Henri n'avait aucune envie de donner toute cette somme d'argent. Il téléphona à Akis et le pria de lui dire tout ce qu'il savait à propos de Halid. L'avocat Grec ne savait rien de Halid à part quelques allusions que Karim laissait tomber lorsqu'il se grisait et le fait que Karim se mit en colère quand Akis demanda à Halid de lui dessiner le portrait de son amant marocain à partir d'une photo Polaroid qu'il avait prise. Karim se fâcha et lui dit qu'il ne voulait pas un portrait de «celui-là». Il lui recommanda de ne rien acheter chez lui, ni les foulards peints en soie qu'il vendait à un prix d'or, ni autre chose. Et quand Akis voulait taquiner Karim il lui disait:

«-Quand je me séparerai de toi, je m'accoquinerai avec Halid.

-Si tu me quittes, ne reviens plus au Maroc parce que je t'égorgerai. Je t'ai offert le cul que je n'ai jamais offert à personne d'autre, pour que tu ne me quittes pas. Mais il lui baisa les pieds un soir d'avril quand le Grec se mit en colère devant ses trucs idiots, alors qu'il lui disait qu'il n'allait plus jamais le baiser s'il ne le payait pas très cher. Il le menaça de sortir dans la rue et de trouver un garçon plus jeune, plus beau et plus obéissant. À ce moment-là l'Arabe se donna à lui docilement et lui dit:

-Mais n'oublie pas, tu ne dois pas me laisser comme le Français dont je ne veux même pas dire le nom.

Akis ne savait presque rien, sinon peu, à propos de Halid, mais son expérience d'avocat et son immersion récente dans le psychisme des Arabes l'aidait à approcher assez bien cet intelligent et talentueux garçon qui parlait bien des langues, qui correspondait avec tout le monde, qui avait vécu en Suisse, chez le banquier Jean-Claude, et qui buvait beaucoup en provoquant la protestation de René:

-Les Arabes quand ils se mettent à boire, ils boivent trop.

Un garçon plein d'humour et de volonté de vivre, mince, avec un petit ventre -à cause de l'alcool- et des yeux noirs couleur de charbon toujours souriants et non ténébreux et obscurs comme ceux de Karim.

L'avocat Grec utilisa toute son expérience pour arracher à Henri toute la vérité sur Karim, bien que lui ne lui dise que des choses vagues sur Halid et des mensonges, qui puissent détourner tous les gens de la maison de René de Karim qui l'avait trahi. Il dit par exemple que Karim était porteur du virus de l'hépatite B et qu'il contaminait tous ses amants puisqu'il faisait l'amour sans préservatif. Henri lui dit tout ce que le vieux Gabi lui avait raconté, l'ex-ami de René, soi-disant que Karim était complètement passif au lit; Akis lui dit que Karim l'avait poussé à partir, en avril, de chez René, et que René avait perdu un client généreux, sous le prétexte avancé par Karim:

-C'est une maison pleine de prostituées et de maladies. Elle n'est pas pour moi et toi. Et René donne une ristourne aux minets qui lui amènent des blancs.

Une ristourne que Karim allait recevoir pour Giuseppe, si ce Grec furibond et blessé n'était pas intervenu, s'il n'avait pas téléphoné aux quatre coins du monde, et si tout le monde ne s'était retourné contre Karim en l'exilant pour toujours de ce paradis perdu de la prostitution marocaine, le seul refuge dans tout le Maroc en sécurité à l'abri de la police, puisque René leur graissait suffisamment la patte et propageait être l'ex-amant du frère décédé d'une personne très haut placée et avait l'audace nécessaire pour ne pas hésiter à jouer ouvertement le rôle de la maquerelle dans un pays où la prostitution était interdite par la loi!

Karim, plongé dans la solitude chez le maire de province où il faisait le domestique, allait penser à tout cela et constater qu'il avait trop dévalorisé son amant Grec et que celui-ci n'était pas aussi con qu'il l'avait cru. Et il allait l'estimer et l'aimer et le désirer beaucoup plus maintenant qu'il n'y avait plus le moindre espoir de son retour.

Mais on n'est pas encore arrivé là. On se trouve à un midi de janvier, quand Karim et Agis sont rentrés de la banque. Le gong sonne le premier coup de déjeuner.

Chapitre 10

Trois décembre mille neuf cent quatre-vingt-quinze. Au bureau d'Akis l'ordinateur portable en marche entre deux bougies allumées et trois bagues en or. La première, fine avec une pierre rouge -la pierre de l'amour- Karim lui en fit cadeau, après l'avoir achetée avec l'argent du Grec l'avant-dernier jour de janvier, la deuxième plus lourde et un peu kitsch -des bagues marocaines qui sont facilement assorties avec des sandales- est pareille à celle que Karim porte au doigt jusqu'à maintenant et ils les échangèrent un peu avant la terrible cuite de juillet. Et la troisième, une pièce lourde de dix-huit carats gravée selon l'art minoen, achetée à Nauplie les jours où Karim tirait Giuseppe à Marrakech. Akis commanda deux bagues similaires, l'une, la sienne, plus grande parce qu'il avait le doigt plus gros que celui de Karim. Il eut juste le temps - le matin juste après la nuit terrible où Karim exigea de venir en Grèce avec Daniel et où Akis le rejeta- d'arrêter l'artisan un peu avant de graver le nom de Karim et le sien.

Ce soir il attend Costas, cet ange blond, le «remplaçant» de Karim. Mais il ne l'a pas encore appelé. Il y a plus de trois semaines qu'il n'a pas donné de signe de vie, et il l'attend patiemment car il sait qu'il est de retour. Il reviendra même s'il a du retard. Plein de désintéressement. Et il sera présent corps et âme. Et il lui apportera la sérénité en lui faisant en amateur le massage professionnel qu'il fait aux autres comme physiothérapeute. Et il va partir après sept heures d'amour en lui disant qu'il ne trouve pas le plaisir en faisant l'amour avec lui.

«-Imagine-toi que cela te plait!», réponds Akis.

«-Au revoir, mon vieux.»

Il le nomme vieux même s'ils n'ont que dix ans de différence. Costas a vingt-trois ans.

Au lieu de celui-ci, c'est Mohamed l'alexandrin qui lui téléphona. Cet enfant pur et naïf qui l'aida à comprendre l'âme arabe et lui offrit un bon orgasme pendant que lui composait sur son téléphone portable le numéro de Karim pour qu'il lui fasse entendre les mots d'amour que l'expert avocat grec disait à l'amant égyptien afin que son amant marocain soit jaloux. Mais à la place de Karim, c'est son frère qui avait répondu au téléphone, ce type plein de boutons qu'il s'appelle aussi Mohamed et qui crut que le Grec se masturbait pour lui faire plaisir. Ce pauvre qui n'avait pas l'esprit d'aller plus loin, bourré de désir pour ce mec blanc instruit, aux cheveux blonds, aux fines lunettes en or sophistiquées et aux yeux bleus, traduit l'orgasme d'Akis comme une confession d'amour faite à lui-même. Karim apprit de son frère cet événement et l'Hydre de Lerne de la jalousie qui poussait en lui, sortit d'autres têtes. Il avait peur qu'Akis baise son frère et que toute la famille apprenne que le viril et «talentueux» Karim, «Koutoubia», le phallus de Marrakech, était baisé par ce fou de Grec. Cependant l'égyptien accomplit l'office qu'une déesse saine ou maligne prescrit pour lui et ne revint plus après une seconde copulation charnelle tiède. Akis pour le remercier et parce qu'il lui parla beaucoup de l'Alexandrie mythique et de ses amours enfantins avec la pureté d'un homme qui vit sans penser, lui fit cadeau de la somme nécessaire à un examen sanguin pour faire le dépistage du sida et des hépatites, dont les résultats furent négatifs. Heureusement. Parce qu'Akis avait bu et se fantasma un moment parfait où il le faisait avec Karim. Et le préservatif entre Akis et Karim n'avait pas de place. Personne ne fait l'amour avec l'autre moitié de lui-même, avec son propre corps, avec un préservatif, comme personne ne porte de gant stérilisé chirurgical pour se masturber.

Et Karim était son autre moitié. Le médium insistait et le Grec, expert en amour, qui couchait avec des garçons dès l'âge de huit ans et avait derrière lui vingt-cinq ans de vie amoureuse -un quart de siècle!- et avait un échantillon statistique apte à tirer des conclusions, savait qu'avec Karim il n'avait pas seulement une simple relation de clientélisme. Et cette pute marocaine le savait et en tirait profit effrontément comme on tire profit du sein de sa mère.

«-S'il faut que tu comptes, ne m'en donne pas. Ni mon père, ni ma mère, ni mon frère ne comptent l'argent qu'ils me donnent.

-Mais je suis très jeune pour payer l'amour.

-Tu ne comprends rien.»

Et vraiment il ne comprenait absolument rien. Et maintenant qu'il commence à comprendre l'âme marocaine, combien elle est pure et rusée, en même temps désintéressée et intéressée, maintenant que le verre s'est fêlé irrédialement, il se sent arraché d'un grand amour, exilé de lui-même, dans un pays qui ne lui dit plus rien. Quand il va à la banque à Syntagma, il regarde la place mille fois vue comme un touriste.

L'Alexandrin l'aida à comprendre que l'Arabe ordinaire est prêt à se dévouer corps et âme au blanc qui l'«aimera», c'est à dire qui couvrira ses besoins vitaux -la nourriture, l'argent, le divertissement et un bon «lit». Un attachement qu'aucun européen n'avait offert à Karim. Et, l'ironie est qu'il brisa l'attachement d'un homme dont il tomba follement amoureux, tandis que l'attachement que Mohamed lui offrit généreusement -celui des deux, de l'Égyptien qui avait une mauvaise haleine et du Marocain plein de boutons- lui était indifférent, simplement parce qu'il ne tomba pas amoureux d'eux.

À l'avenir il saura, s'il laisse jamais son cœur et son âme voler aussi loin, s'il se laisse aimer encore une fois un Arabe.

«Mais, est-ce qu'on apprend quelque chose des fautes des autres? Je n'en sais rien».

La seconde bague précieuse de style minoen, il ne la lui donna pas. Il la garde bien cachée et peut-être ne la lui donnera-t-il jamais. Ni à quelqu'un d'autre. Quand il est seul et désespéré, il porte une à chaque doigt et croise les mains d'un geste mélodramatique de désespoir.

«La faute en est aux pièces d'opéra que j'ai vues» C'est son hobby!

Encore une nuit blanche. Et le téléphone ne sonne pas. Les minets ordinaires ne viennent jamais une troisième fois. Ils fuient après la seconde. Et presque tous ne se contentent pas de la première. Comme s'ils veulent exorciser le monstre sexuel pour pouvoir s'en aller. Après Karim, Akis est envahi par une compulsion amoureuse bien dissimulée au fond de sa nature -ses amis l'appellent, pour le taquiner, la ménade- et il laisse ses partenaires sexuels foudroyés, sinon corporellement épuisés.

Comme si un nègre insatiable endormi au fond de lui-même s'était réveillé. Soudain, une théorie resplendit dans sa tête. Un grand blond européen aux yeux

bleus a une «âme» de nègre et un nègre viril aux yeux à la couleur de charbons ardents a l' «âme» d'un grand blond blanc aux yeux bleus, à la voix chantante et aux gestes délicats. Chacun cherche son autre moitié pour qu'ils vivent ensemble comme une entité, un tout -le temps qu'ils le supporteront- pareil à un homme -un hétérosexuel, parce qu'en ce qui concerne l'homosexuel, c'est une histoire plus complexe- qui cherche une belle femme pour qu'ils s'accouplent. L'homme homosexuel semble traîner au fond de lui le souvenir de vies antérieures où il était parfois un homme, parfois une femme et ces âmes luttent à l'intérieur de son corps et se manifestent d'une manière imprévisible. Un homosexuel efféminé qui a une soudaine érection et éprouve les désirs d'un vrai mâle provoque le jeune mec actif qui saisit en lui la volonté de lui faire jouer le rôle passif, de l'égorger, de l'anéantir, parce que dans l'alchimie du flux et de l'échange de la matière et de l'énergie, l'amalgame est explosif et que quelqu'un doit céder la place. C'est ainsi qu'akis explique l'excès de violence qui accompagna presque chacune de ses copulations avec Karim. Ils confondirent les sexes et les personnes. Et une nuit d'avril où Karim dévora deux poulets cuits et deux «pénis» grecs et frais, il dit:

«-Demain quand nous irons à Casablanca, nous couperons la chose.»

Et ses yeux brillaient bizarrement. Et le Grec se leva dans la nuit. Il se vêtit. Il mit le costume blanc en lin qui lui donnait l'air d'un colonial de la période de l'entre-deux-guerres, il mit aussi son chapeau de paille et continua, ainsi vêtu, son sommeil dans le fauteuil en cuir de cet hôtel bon marché «de la gare», en entendant les trains qui allaient et venaient, les cafards qui pataugeaient tranquillement dans les miettes de la table et les voisins qui se baisaient. Son «bien aimé» avait des réactions d'un minet populacier, ce soir, et il paraissait autre que le garçon tendre dont il tomba amoureux et qu'il réussit heureusement à photographier plusieurs fois avec cette expression innocente aux yeux, quand il le regardait avec ses yeux d'enfant plein de désir, comme s'il était son premier amour d'enfance, sans soupçonner la violence et le mal qui allaient suivre.

-J'ai couché pour la première fois avec une femme-prostituée, à l'âge de treize ans et avec un homme-prostituée à trente-trois ans, disait-il à Aleka, aujourd'hui quand elle passa l'après-midi chez lui pour boire un café, discuter et faire leur mutuelle confession-psychanalyse:

«-Tu es injuste.

-Je le suis parce que la première prostituée m'aida à aimer les femmes et la seconde les hommes.»

«Mais reprenons les choses dès le début».

Nous sommes deux jours avant le départ de janvier et avant que le gong de René sonne pour le repas. Dans un moment on entendra sa voix roucoulante, théâtralement efféminée, appeler les amants indisciplinés qui arrivent toujours les derniers à table en faisant tout le temps poireauter les autres:

«-La maison bien que «pauvre», a ses règles. Et, moi, je suis votre mère.»

Ce pauvre René, malgré ce qu'il a vu, continuait à aimer les gens, mais sans les supporter. C'est pourquoi il buvait:

«-Je ne suis jamais allé au théâtre, mais un ami de la maison -il ne prononçait jamais le mot client et ne voulait jamais qu'on lui donne de l'argent en présence des autres et le retournait d'un geste de protestation bien étudié, même s'il trichait sur le compte de tout le monde-. Un ami de la maison -il s'arrêtait souvent et se pétrifiait comme s'il voulait penser- me disait que j'avais une allure de théâtre typique. Je crois qu'il était critique de théâtre et allait à la poste pour envoyer par fax en Italie des critiques de représentations qu'il n'avait pas vues puisqu'il restait des mois et des mois au Maroc sans même baiser, presque jamais. Un homme curieux et extrêmement gros. Il s'écroulait dans le canapé comme une orientale voilée. Je l'appelais «la sultane du théâtre italien» et il pouvait vendre son âme pour une saucisse de plus. Les minets qui couchaient avec lui disaient qu'il était coprophile et urolagne.»

«René est saoul une fois de plus et expose le linge sale de chacun», pensa Akis. «Celui qui tombe sous sa langue, est définitivement englué. Néanmoins, c'est un homme bon et il ne doit pas avoir d'ennemis. Sinon, malgré son ingéniosité, il ne pourrait pas garder une entreprise si délicate».

Karim l'avait assuré qu'il n'y avait aucune autre maison comme celle-là, du moins aussi fameuse, au point que tous les chauffeurs de taxi du Maroc la connaissaient. Seule la publicité à l'aéroport au dessous du «*bienvenue*» ne lui manquait.

Bien évidemment, de temps en temps, il y avait un minet qui tombait en désaccord avec son client sur le paiement ou un porte-monnaie qui était perdu, mais ce n'était que des affaires qui se réglaient au sein du microcosme de la villa et le fautif était exclu pour toujours par le portier -comme actuellement était exilé Karim.

René sympathisa avec Akis et essaya de l'avertir plusieurs fois. Malheureusement pas de façon efficace.

Chapitre 11

Au dîner, que le gong annonce déjà depuis deux chapitres, vinrent deux figures typiquement théâtrales. Jean-Claude, banquier à Genève et son ami Guy, barman à Aix-En-Provence. Le second avait un visage enfantin candide et taquinait René sur son entreprise et son métier de maquerelle, chose que la petite-bourgeoise française d'Avignon ne pouvait accepter et il le foudroyait d'un ton traînant en criant:

*-Mauvai ai ai ai aise!*¹

Jean-Claude avait deux masques, celui d'une des plus efféminées tatas danseuse de ballet et celui du banquier sérieux et odieux à la tête chauve. La première portant une perruque dansait en chantant d'une voix féminine telle qu'Akis n'en avait jamais entendue auparavant. Un show d'un mauvais goût sans précédent. D'un instant à l'autre, il glissait brusquement dans son second rôle du banquier et son visage et sa voix se pétrifiaient.

«Voilà, une personne intéressante à examiner», pensa Akis. «Il se peut que tu payes un peu plus que dans un hôtel ordinaire, mais ça vaut la peine parce que tu fais des connaissances».

Malheureusement, en plein avril, Karim le retirerait brusquement de ce lieu et le traînerait dans tous les hôtels du Maroc, de peur que le Grec n'apprenne des choses sur le drôle de zèbre qu'il était et ne l'abandonne.

Pendant que le show se déroulait, que tout le monde mangeait, et que Jean-Claude dansait avec une serviette sur la tête, René s'exclamait:

*«-Il est plus que quelque chose! Il est vraiment plus que quelque chose!»*²

Une phrase de celles qu'il répétait souvent. A cet instant-là, entrèrent Henri et Halid. Jean-Claude fut pétrifié en voyant son ex-amant dans les bras d'un autre. Il s'assit soudain vieilli à la table. Les nouveaux venus saluèrent les personnes présentes et s'assirent à côté de la cheminée.

Quand Jean-Claude se sentit mieux il demanda:

«-Comment s'appelle le berbère aux beaux yeux noirs?»

Halid ne répondit pas et René les déconcerta tous les deux avant qu'ils ne mettent en péril sa boutique:

¹ En français dans le texte.

² *Idem.*

«-Jean-Claude, dès aujourd'hui fini l'apéritif! Et toi, Halid, tu bois beaucoup. Les Arabes tardent à commencer, mais dès qu'ils commencent, ils ne s'arrêtent plus. Dès aujourd'hui que de l'eau.» Il se leva et servit lui-même à tous les deux de l'Oulmes. Halid fit une grimace de dégoût.

Il exprimait ce qu'il sentait. Il avait peur du scandale.

Jean-Claude demanda à Akis de danser et ils dansèrent longtemps comme deux tantouses. Il demanda aussi à Karim de danser, mais lui ne voulut pas et Akis fut content parce qu'il ne voulait pas que cette «tata» blessée et décidée ne se paie son amant. Même s'il n'y avait pas pensé jusqu'à ce moment-là, l'air neutre et professionnel de Karim lui donnait l'impression qu'il pourrait bien se faire acheter avec une grosse somme. Et dès lors il tomba définitivement dans le piège de cette putain marocaine maline.

Akis fit lever Karim tant bien que mal du repas pour aller louer une calèche et visiter la Palmeraie, le quartier avec les dix mille palmiers. Les autres les saluèrent pleins d'insinuations malicieuses un peu offensantes.

Karim marchandait longtemps le prix, ayant laissé le blanc à côté. Il revint suivi d'un vieux cocher aveugle, si vieux et si aveugle qu'Akis eut peur. Mais il s'avéra très discret. Et sourd aussi. Ainsi Akis pouvait-il plonger son regard dans les yeux de Karim et lui dire des mots d'amour en grec et en arabe, le peu qu'il connaissait.

-Mais nous sommes venus ici pour contempler le paysage!

-Tes yeux, tes lèvres, ton nez, ta bouche sont pour moi le plus ensoleillé et le plus exotique des paysages!

Et Karim riait heureux. Et Akis chantait, et Karim lui mettait des billets sur le buste et l'aspergeait du parfum de superbes flacons comme ils le font tous aux mariages, en passant par les quartiers, les banlieues et très près de sa maison où se trouvait aussi son salon de coiffure.

«-Quand tu reviendras, je t'inviterai chez moi pour connaître les miens et manger du couscous. Le plus savoureux couscous que tu as jamais mangé.

-Mais je n'aime pas le couscous.

-Parce que tu n'as pas mangé le couscous de la maison.

-Et qu'est-ce que tu diras à ta famille?

-Si je leur dis que tu dois m'emmener en Grèce pour travailler, ils n'auront pas de problème.»

Le Marocain se dépêchait de remplacer Daniel. Le rôle du protecteur blanc était vacant.

Il lui montra un terrain où il jouait au football avec les gamins les lundi ou les mardi quand il n'avait pas beaucoup de travail au salon de coiffure.

Dans ce salon de coiffure, comme il s'avéra a posteriori, il n'y avait presque jamais de travail, parce que le quartier était neuf, les clients ne le connaissaient pas, et Karim, même s'il était un bon coiffeur, ne s'intéressait pas à ce travail mais à la prostitution.

Ils arrivèrent aux palmiers et le vieil homme non seulement accepta de les photographier mais cette photo était une des meilleures qu'ils firent -et une des rares où ils étaient tous les deux ensemble. Akis était encore fort. Aux photos de juillet -les dernières- il brillera comme un dieu de l'Olympe.

Les enfants vinrent pour mendier. Et Akis leur donna par erreur de la monnaie grecque. Et cet enfant de Karim couru derrière eux:

«-Les billets grecs, je les veux pour moi quand je viendrai en Grèce.»

Ils passèrent aussi à l'hôtel «la Palmeraie» où Karim et Daniel venaient prendre leur café. Daniel restait deux-trois heures au hammam aux mains des masseurs. Karim avait assez de temps libre pour faire quelques visites aux chambres.

Ils remontèrent sur la calèche pour rentrer, même si le soleil ne s'était pas encore couché à l'Occident. Akis lui demanda pourquoi il était content et s'il ne craignait pas que la police ou quelqu'un d'autre, un ex-amant ou un client de Karim, n'arrivent à nouveau, et gachent tout. Et la pute ne protesta pas quand ils s'enfermèrent encore une fois dans cette chambre étouffante, parce qu'ils étaient encore en lune de miel et il jouissait de cet amant grec hyper-actif.

Il n'y avait personne à la villa, même pas le portier. Ils ouvrirent avec la clé que René avait donnée à Karim. En passant devant la porte fermée de la chambre à coucher de la maquerelle ils entendirent les deux amies, Jean-Claude et René boire du champagne «Moët» et discuter. Karim monta pour prendre une douche. La porte de leur chambre était juste en face au rez-de-chaussée et Akis entendit stupéfait Jean-Claude proposer à René:

«-Si tu arrives à persuader ce berbère robuste de baiser avec moi ce soir, quand le Grec sera endormi, ou, mieux, de nous prendre tous les deux ensemble, tu auras ce que tu demanderas.»

René, ivre, accepta la proposition sans difficulté.

«Ce Suisse mal élevé croit qu'on peut tout acheter», pensa-t-il.

Et il s'avérait qu'il avait raison.

Karim descendit propre et rasé, les cheveux et la moustache bien coiffés, ces cheveux qu'Akis aimait mêler.

Ils firent l'amour pendant tout l'après-midi et Karim était pleinement heureux et obéissant comme une femme de harem.

«Si je ne revenais plus jamais», pensait maintenant Akis, «j'aurais le souvenir d'un grand bonheur, presque insoutenable».

Mais la maladie devait accomplir son cycle pour guérir.

«Sera-t-elle guérie un jour?», pensa-t-il. «Je n'en sais rien».

Ils dormirent comme des enfants heureux, isolés dans une oasis au milieu d'un monde barbare. Très vite ils allaient se réveiller jetés au milieu d'un bazar tumultueux où tous chercheraient à déchirer leurs vêtements et les acheter. Le soir René avait invité au dîner toutes les pédales de Marrakech.

Chapitre 12

Avant d'aller se coucher, Akis fit sa gymnastique du soir en regardant sur la vidéo le film pornographique de Cantinau concernant le Maroc, «Chaleurs». Puis il se coucha sans boire et sans téléphoner au hasard en disant des vilains mots aux hommes qui lui répondaient. Aux femmes, jamais, parce qu'il aimait les femmes. Il décida de ne pas y aller le jour du Nouvel An et de rester dans cette maison-bureau qu'il avait achetée bon marché trois mois plus tôt. Il venait juste de terminer son ameublement avec beaucoup de soins. Il fut éveillé par le bruit du robinet qui coulait

désespérément. Comme il allait mettre à la hâte ses bonnes lunettes en or, un verre lui échappa, heureusement sans se casser. Il tenta de mettre dans le magnétophone la cassette avec Oum Kalsoum et celui-ci l'abîma.

«Il semblerait que mon mage marocain a lu ma décision de ne pas y aller et décide de me couper l'herbe sous le pied. Que je ne lutte plus. J'irai comme le cheval à la cravache. Au matin, j'appellerai un plombier. Lundi, je donnerai mes lunettes pour une remise en état. Le magnétophone, je le débloquerai seul».

Et il rendormit tranquille cette fois-ci.

«Car il est vain d'essayer d'échapper à soi-même».

Et surtout quand son soi-même -son autre moitié- se déteste.

Le lendemain il sortit pour régler quelques affaires à Syntagma en traversant le Jardin National. Il regarda le kiosque isolé du jardin où logeaient les toilettes publiques. Il y avait quelques années qu'il n'était passé en ce lieu «minable». La dernière fois, il y a plus ou moins trois ans, il s'en tira plutôt mal que bien, parce qu'une tata hystérique qui travaille comme huissier à l'entrée du Théâtre National, à la rue Agiou Constantinou, et qui fréquentait le lieu, avait pris un balai et chassait certaines de ses concurrentes qui passaient jour et nuit là-bas et qui lui enlevaient les minets. Une autre fois en passant dehors il entendit crier «au secours». Il paraît que les gardiens du Jardin et la police ne firent rien pour sauvegarder ce lieu sacré auquel recouraient, à part les gens prévenus, des touristes naïfs. Dernièrement, son ami Agis lui avait dit que ce lieu était devenu un antre de voleurs. Tout cela ne put l'empêcher de visiter ce «temple». Au contraire. Passionnément, il courait après toutes sortes d'expériences où le danger pourrait lui faire monter le taux d'adrénaline si utile à son lourd travail intellectuel. Mais les urinoirs pour hommes continuaient à être aussi vides et sales qu'auparavant. En sortant il tomba sur un de ces fameux voleurs.

«-Tu veux que «nous la trouvions ensemble»? Merde, pourquoi me pousses-tu comme ça? Vous venez ici, vous baissez vos pantalons devant tout le monde même les enfants et vous vous baisez, mais il n'y a pas de police. C'est pourquoi vous faites tout cela».

Akis commença à marcher après l'avoir dépassé en le poussant -vive le centre de gymnastique où il va une heure par jour!- et il prit le téléphone portable:

«-Va-t-en, sinon j'appellerai la police.

-Je m'en fous. Et d'ailleurs je suis policier.

-Oui, mais moi, je suis avocat. Tu verras, tu tomberas sur un os.

-Je ne pars pas si tu ne me donnes pas d'argent pour un paquet de Marlboro.

-Je n'ai pas de monnaie.

-Allons au kiosque pour que tu fasses de la monnaie.»

À ce moment-là, ils virent une famille avec une petite fille qui jouait avec les cygnes. Akis courut et s'assit sur le même banc que la mère.

Le voleur continua son délire.

«-Combien de ruses connais-tu! Tu es incroyable! Mais quand vous baissez vos pantalons dans les toilettes, il faudrait que quelqu'un vous les pique et que vous sortiez nus avec la cravate.»

«Il est surréaliste, en plus», pensa Akis et il s'en alla pour que l'enfant n'entende pas tout ce qui se passe en ce monde dès cet âge tendre et parce que la mère le regardait gênée. Mais il se mit en colère. Et bien qu'il fût prêt à lui donner un billet de cinq cents drachmes pour les cigarettes, il jura de le punir. Il pressa le pas et le fit haleter derrière lui une grande partie de l'avenue Vassilissis Sofias jusqu'à l'hôpital Evanguélismos, où il rencontra un taxi, et il y entra en lui faisant un geste moqueur.

«Pauvres diables», pensa-t-il.

En rentrant à son cabinet, il s'assit devant l'ordinateur et continua à écrire l'histoire là où il s'était arrêté.

Ce soir-là, Karim aidait au service, avait l'air absent, lui interdit de l'appeler et s'assit loin de lui. Il lui avait demandé d'aller manger dehors ce soir-là, mais quand il alla demander la permission à René, celui-ci lui dit que celui qu'il ne voulait pas rencontrer ne viendrait pas. «Un de ses ex-amants?», pensa Akis. «Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de quelqu'un dont il craignait qu'il puisse lui faire du mal, parce que en ce cas-là ce démon d'Arabe me persuaderait d'aller manger quelque part dehors. Même si René exerçait son véto, puisqu'il voulait que la tata grecque participe à coup sûr à son dîner. De toute évidence, mon amour exotique commence à avoir du suspens». À l'avenir, il aurait tant de suspens qu'il lui couperait le souffle.

Il y avait des moules que Karim détestait et ne goûta point. Akis ne les aimait pas non plus, mais, entraîné par la compagnie multicolore et joyeuse, il en mangea pas mal avec beaucoup de citron pour ne pas être dégoutté.

En face d'Akis, s'assit un Italien dans la cinquantaine, Maouro, ex-danseur de cabaret et maintenant gros commerçant à Marrakech qui accosta le jeune Grec tout de suite et sans prétextes.

«-Je suis venu ici, il y a dix ans. Ils m'avaient foutu dehors d'un cabaret et je suis venu presqu'en habit de travail. Quelques pantalons rouges et jaunes en strass. Je me suis montré comme ça à Zamaa el Fna et les premiers qui me tripotèrent étaient deux policiers. Je les ai pris tous les deux. Ensuite, j'ai trouvé un bon mec et j'ai commencé une relation avec lui. Puis, nous avons ouvert ensemble un magasin de vêtements européens aux souks. Maintenant, j'ai une boutique de vêtements italiens. Je me suis séparé d'Abdel...»

«Encore un Abdel, encore un valet», pensa Akis.

«Je me suis séparé d'Abdel, mais nous sommes restés des amis. Maintenant, le soir, je mets un billet de peu de valeur dans ma poche, ma carte de crédit dans la semelle de ma chaussure et je sors. Le Maroc est un pays magique. S'il adhère à la C.E.E., je m'en irai. J'irai au Mexique ou bien je ne sais où. Certes, j'ai divers problèmes. Même pour faire un dépôt à la banque, on doit graisser la patte au directeur. Mais, ici, on n'a pas d'angoisse. On dit «Inch Allah» avec les indigènes et tout va bien.

Et comme Akis ne répondait pas à son flirt, il lui dit grossièrement:

«-Pour qui te prends-tu? L'Impératrice de Byzance? tu n'as pas de cul toi? D'où chies-tu?»

Karim était neutre mais ses yeux riaient parce qu'Akis n'avait pas cédé au gros commerçant riche. Il était abominablement jaloux des gros chauffeurs de taxi comme des muletiers âgés, de tous. Parfois Akis pensait que Karim le considérait comme une putain. «Il mesure tout le monde à son aune», pensait-il. Et une fois qu'ils marchaient pendant la nuit avenue Mohamed V, il le fit marcher devant pour voir s'il se balançait et ensuite il lui fit des remarques, telles que:

«-Ne marche pas jusqu'au bout, c'est là-bas que vont les putes pour qu'une voiture s'arrête et les prenne».

Karim, pute ingénieuse ou gamin naïf du désert? Ou tous les deux à la fois? Karim pourrait convaincre tout jury qu'il est innocent même s'il avait commis le plus grand délit du monde. Vierge et pute, petit bourgeois avec des vices de patricien romain, timide et audacieux, sentimental et cynique...

Le médium, Dimitris, l'ami d'Akis, affirme qu'il constitue la seconde moitié de son âme et que c'est écrit dans le ciel.

«Est-ce que moi aussi je ne suis pas ainsi? Voilà l'occasion pour une autocritique».

Ce soir-là de janvier dernier, au dîner, une vieille tantouse folle aux cheveux teints couleur carotte s'assit à côté de lui. À un certain moment, il lui parla en grec! Il était officier Italien pendant la guerre gréco-italienne et portait beau pour son âge. Il ne connaissait que quatre mots en grec: «καλημέρα», «καλησπέρα», et «από πίσω». Et quand il te disait les deux derniers, il riait théâtralement, plus théâtralement encore que René qui tournait entièrement la tête, en arrondissant complètement la bouche pour achever un sourire. Ce vieux porno-fou lui raconta des histoires possibles et impossibles sur le Pirée après l'Occupation, des minets qui abandonnaient les gonzesses pour le suivre dans les parcs, de sa déduction que «tous les Grecs contemporains, comme les Grecs anciens, sont homosexuels». Et il parlait et parlait sans arrêt.

Peu à peu, Akis devint le centre d'intérêt de tout le monde. Tony, un coiffeur de Marseille, disait chaque cinq minutes:

«-Un jeune et beau Grec au Maroc. Si on me le disait, je considérerais cela comme une de ces extravagances que les tatas françaises souvent profèrent».

Mais Akis était réel, et amoureux d'un «sale nègre, une tronche sauvage» comme il l'appelait tendrement, et ce soir, à ce dîner, il s'oublia, il oublia même son amour et goûta quelque chose de l' Alexandrie perdue et légendaire de Kavafi et de Darel. Il but beaucoup et ne remarqua pas que Karim et Alain furent absents pendant une heure entière du dîner. Il l'avait même oublié et ne s'en est rappelé que maintenant en réécrivant. Quand ils rentrèrent, d'abord Alain triomphant et puis Karim qui faisait semblant d'apporter le dessert -des tranches d'orange saupoudrées de cannelle- Akis lut aux convives un des poèmes inédits de Kavafi en traduction française à propos du garçon dont la beauté brille, bien qu'il se livre à la prostitution; lui-aussi mérite de prendre place dans le monde Supérieur de l'Art. Karim le frodroya et se retira fâché pour ne plus réapparaître ce soir-là. Akis s'assit jusqu'à ce que tous soient partis. Il but, dansa et récita d'autres poèmes en français. Il lut aussi une partie entière du «Quartette Alexandrin» de Darel.

Même l'officier de la guerre gréco-italienne, impressionné, lui demanda:

«-D'accord pour Kavafi, mais Darel aussi était une de nous?»

Quand il retourna à la chambre, Karim avait le visage couvert avec le drap et pleurait:

«-Qu'est-ce que t'as?»

-Pourquoi parles-tu avec eux? Pourquoi danses-tu? Pourquoi t'amuses-tu avec eux? Ce sont des putes. Ils sortent dans la rue et font le tapin. Ils changent chaque jour d'amant. Et ils sont remplis de maladies.

-Les hommes sont innocents. Tous les hommes. Je le crois. Et après tout, c'est toi que tu m'as amené dans cette maison. Ce n'est pas moi. Viens. Ne me gâche pas une de plus belles soirées de ma vie.

-Je ne te comprends pas Akis. Je t'aime, mais je ne te comprends pas. Tu es très compliqué.»

Cette phrase allait se répéter inversement quelques mois après. Comme beaucoup de phrases que l'un disait à l'autre, l'autre les répèterait dans une circonstance correspondante où les rôles seraient inversés. C'était vraiment comme s'il luttait contre l'autre moitié de lui-même. Et de ces luttes personne ne sort vainqueur.

Karim ne voulait pas qu'il le touche et Akis était assez fatigué pour ne pas insister. Ils dormirent comme deux bons frères. Et l'Arabe ronronnait, content comme un chat.

Chapitre 13

Le matin il se réveilla en entendant un bruit dans la cours sous sa fenêtre. Le magnétophone de René jouait la bande enregistrée qu'il avait amenée de Grèce avec des chansons de Manos Hatzidakis. En cet instant, il entendit la voix de Melina Merkouri qui dit:

«C'était un malentendu sans jamais s'expliquer...». Il ouvrit la fenêtre et se glaça. Alain était assis sur une chaise, il portait autour du cou un tablier de barbier bleu où était marqué en grosses lettres jaunes majuscules «KARIM» et Karim, derrière lui faisait des blagues en lui coupant les cheveux. Les tatas et les minets apparurent sortis aux fenêtres de l'étage supérieur et jouirent du spectacle en laissant tomber quelques sous-entendus.

Il ferma la fenêtre et se coucha. Le cœur brisé par la jalousie. Ce vilain Arabe vilain avait réussi à l'impliquer dans son jeu. Aujourd'hui il allait le payer et il voulait le faire cracher le plus qu'il pourrait. S'il était possible de lui prendre aussi sa chemise, il le ferait. Et ce fut ainsi.

D'une voix parfaitement paisible et onctueuse, il cria:

«-Karim, apporte mon petit-déjeuner. Un thé au citron sans sucre.

-Maintenant, je ne peux pas. Je travaille. Tout à l'heure.»

Silence.

«- Je peux attendre», dit Alain.

Peu après, Karim lui apporta le thé. Ils se regardèrent au fond des yeux. Et la haine apparut pour la première fois dans leurs yeux à tous deux.

«-Es-tu sensible?», lui demanda ironiquement Karim.

«-Es-tu pudique? À quelle heure du matin ou du soir?», lui rétorqua Akis.

La première dispute conjugale.

«-Si tu ne finis pas vite avec cette folle, je viendrais prendre ton rasoir et je le raserai à fond pour qu'il ne puisse pas aller à sa banque les trois prochains mois!»

Karim sourit stupéfait. Il savait que ce fou de Grec pourrait le faire.

«-S'il te plaît, laisse-moi travailler. Il m'a bien payé.

-Pour faire quoi?

-Pour lui couper les cheveux dans sa chambre, mais moi, j'ai pris l'argent et je lui coupe les cheveux dans la cour après lui avoir raconté que la lumière n'est pas suffisante dans sa chambre.»

Akis sourit d'un air mécontent sans avoir été persuadé. Mais ils les laissa finir.

Par la suite, il mit sa robe-de-chambre rouge en soie et sortit triomphalement au moment où Melina chantait «L'amour, un couteau à double tranchant» en disant:

«-Maintenant, Karim me coupe les cheveux gratuitement.» Tous applaudirent. Karim sourit derrière ses moustaches. Et ce bonhomme, Alain, aussi. Maintenant que tout est fini, Akis l'a invité en Grèce chez lui.

Peu après, le gong de René sonna le déjeuner, mais Karim n'avait pas encore fini la coupe d'Akis. C'était la meilleure coupe qu'il ait jamais eue, car elle lui fut faite avec beaucoup d'amour.

«-C'est ainsi que j'écrirai ce roman, Karim, avec plein d'amour pour que je garde notre aventure dans mon esprit dans tous ses détails, car mon cœur ne t'oubliera jamais».

Avant qu'ils aillent déjeuner, ils entrèrent dans la chambre et Karim lui apporta la bague fine en or avec la pierre rouge.

«-C'est la pierre de l'amour. Je ne t'oublierai jamais.

-Maintenant, nous sommes mariés.

-Nous sommes mariés depuis longtemps. Du ving-sept Décembre de mille neuf cents quatre-vingt-quatorze. Du premier soir où nous couchâmes ensemble.»

Ils firent l'amour sans rien dire. Et Karim appela Akis Fatima et Akis s'entendit répondre lui-même d'une voix étouffée sous l'oreiller:

«-Je suis Fatima.

-Tu es meilleur que Fatima. Tu es plus qu'un homme, plus qu'une femme.

-Je suis ton père, ton frère, ta mère, ton amant, ta femme et ton mari, je suis ton enfant et tu es mon père...»

René interrompit ce délire en frappant impoliment sur la fenêtre.

«-Tout le monde vous attend.

-Qu'ils commencent sans nous», cria Akis.

Karim le regarda au fond des yeux et lui dit:

«-Si jamais tu m'abandonnes, je te tuerai. Je t'ai donné mon corps pour que tu lui fasses tout ce que tu veux pour ne pas te perdre.»

Ensuite, il ouvrit les sacs pour voir les achats tandis qu'Akis dormait. Une superbe djellaba, diverses petites bouteilles comme celles avec lesquelles on arose de parfum les nouveaux mariés et deux extraordinaires fenêtres sculptées en bois, qu'Agis, qui l'attendrait à l'aéroport, lui jalouerait et voudrait les garder. Et Akis, heureux, ne projeterai pas d'objection.

«-As-tu trouvé l'argent?», demanda Akis.

«-Non.», répondit instinctivement Karim.

Et tandis qu'Akis fermait les yeux pour se détendre après avoir fait l'amour, il sentit quelques billets tomber du plafond sur son visage. Il ouvrit les yeux et vit le visage de Karim tout près du sien. Ses yeux brillèrent et sa voix dit:

«-Avec toi mon trésor, pas besoin d'argent.»

«Pourquoi n'étais-je pas parti ce midi-là hors de sa vie pour toujours? Pourquoi n'étais-je pas resté avec ce parfait souvenir? Pourquoi fallait-il que tout soit évaporé?» Et les autres qui, ce jour là, suivaient comme des voyeurs l'apogée de leur grand amour, neuf mois après allaient tomber sur eux pour les dévorer et voler les dernières bribes de leurs habits en tissus de soie, comme un fétiche, un médicament pour toute sorte de maladie.

«-Garde la monnaie. Et demain je te donnerai de l'argent pour ton permis de conduire.»

Au déjeuner, ils se photographièrent avec les autres. Ils dansèrent ensembles et ce coiffeur de Marseille les prit en photo. Quand ils dansèrent, Alain se mit au milieu, mais personne ne fit attention à lui. Le soir, il les accompagnerait, ivre, jusqu'à leur chambre et voudrait participer à leur fête d'adieu. C'était son vice. De pénétrer au milieu des couples et pas nécessairement de les séparer. Mais ce soir-là il était de trop. Akis lui fit comprendre cela très explicitement. Il ferma la porte tout bonnement et sortit en chantant tous les couplets de «Don't cry for me Argentina» avant d'aller faire le tour des bars de Marrakech pour baiser. Il retourna ivre mort

accompagné d'un garçon. Au petit matin. Akis ne dormait pas. Il croyait que s'il dormirait, il mourrait de bonheur.»

Le matin il dit à Karim qui venait juste de se réveiller:

«-Je ne pars pas.

-Attention au Maroc! C'est dangereux pour toi», fut la réponse sibyllique.

Ces derniers jours il avait fermé son salon de coiffure et il hâte d'y retourner.

«Ou un autre client l'attendait-il? Qui sait? Je ne le saurai jamais.»

À l'aéroport il lui dit un mensonge: que le policier voulait un grand bakchich pour ne pas déballer ses extraordinaires fenêtres. Il lui donna l'argent pour qu'il le lui donne. Peu après il comprit qu'il l'avait mis dans sa propre poche et n'avait rien donné au policier. Il ne fit pas attention. Il fut assez amoureux pour se désintéresser de tels détails. Il s'en occuperait quand son désir ne trouverait plus de reconnaissance, quand il ne pourrait plus avaler que ce grand amour put mourir et alors il demanderait de lui rendre l'argent, ne pouvant plus demander qu'on lui rende son cœur et son esprit qui s'étaient perdus dans un souk du Maroc.

«-Écris-moi!

-Je t'écrirai, de toute façon. Chaque Lundi à trois heures, heure locale, je serai chez René et j'attendrai ton coup de fil.

-Et moi, je t'écrirai de milliers de lettres pour que tu en remplisses cinq valises. Et des photos.

-Les photos, tu les apportes quand tu reviens. Et ne tarde pas trop.»

Ce matin Karim lui proposa de le photographier nu «pour qu'il l'amène avec lui en Grèce» et lui demanda de laisser au Maroc les plus précieuses pièces de son corps. Mais ensuite sa pudeur revint et il ne se laissa pas photographier et Akis ne laissa -pour l'instant- aucune pièce de son corps au Maroc.

«Comment en sommes-nous arrivés là Karim, comment?». Et il se coucha pour dormir en pleurant lamentablement dans son lit froid extra double à Kolonaki où il logeait. Il continua à pleuvoir à verse. Et plus les jours avancèrent et plus les pages s'emplirent, plus la présence de l'autre devint moins fréquente dans ses rêves. Un matin il se réveillerait et il aurait à réapprendre à marcher, à parler, à bouger et à travailler dans un monde dénudé de mythes, même du mythe de l'amour, avec les routes pleines d'ordures et de pollution, et les bâtiments gris et les hommes puttassiers. Et il n'y aura aucun coin sur la terre sans blessure. Aucun moyen de transport, aucune agence de voyage pour une semaine ou deux au paradis. C'était dans ce monde qu'il s'était déjà réveillé. Et il se revint pour ne pas s'affoler, pour

pouvoir continuer à acquitter les coupables, du souvenir ou de l'illusion d'un grand amour.

«Bonne nuit, Karim. Bonne nuit. Où que tu sois, maintenant, et dans n'importe quels bras, que tu sois heureux et que tu souris toujours comme le soleil. Quand tu souris, le soleil sort, en plein hiver, pour moi. Bonne nuit, mon ciel».

Chapitre 14

Il se réveilla sans avoir envie de faire quoi que ce soit. Un procès, programmé pour la semaine prochaine, fut renvoyé au neuf janvier et cela mettait en l'air le voyage au Maroc, repoussé déjà plusieurs fois.

Il voulait qu'un prince jordanien tombe amoureux de lui et qu'il le «couvre d'or» dans le sens propre. Après l'échec de son amour avec le Marocain, sa vanité blessée exigeait, afin de le remplacer, que quelqu'un lui fasse cadeau de l'or et des diamants, d'un poids égal au sien.

«C'est le moment de prendre quelques kilos. Et non plus de crever de faim comme je le fais maintenant depuis une année».

À midi, un ex-client et ami actuel vint lui rendre une visite amicale. Il tenait une agence douanière. Mais ce n'était qu'une vitrine. En réalité, il s'agissait d'un lieu discret où on menait des paris aux courses. Des personnes importantes et leurs épouses fréquentaient cet endroit. Et pas seulement pour faire des paris.

C'était le premier client qui l'impressionnait, parce qu'il était extrêmement intelligent et regardait les gens d'un regard perçant, comme s'il avait vu, de près, toute la saleté et la méchanceté de l'être humain.

L'avocat ouvrit son cœur à son client et ce dernier le récompensa de belle manière et avec tout le respect nécessaire.

«-Mon père, Monsieur l'avocat, était chef de la police et il m'a déshérité, parce que je n'ai pas fait d'études. Cependant, c'était un saint homme. Il n'avait fait de mal à personne. Il a aidé beaucoup de monde pendant l'Occupation.

-Il ne l'était pas et tu le sais. C'était un voyou, comme toi. Et toi, tu voulais le considérer comme le père Noël. C'est pourquoi il n'avait pas d'estime pour toi. Il aurait été au moins heureux, si tu étais devenu un gros professeur d'université aux grosses lunettes.»

Ils se turent pour longtemps. L'avocat regardant l'écran éteint de l'ordinateur, comme s'il lisait et le client «lisant» l'avocat.

«-Pourquoi m'as-tu invité ici, aujourd'hui?

-Pour te montrer des photos de Karim.

-Tu as surestimé l'histoire, pauvre avocat. Tu lui as donné plus de valeur qu'il n'a. C'est une poule. Et un idiot puisqu'il n'a pas compris combien tu l'as aimé! Il n'osera pas donner suite, si toi, tu n'en donnes pas.

-Qu'est-ce que tu bois?

-De la bière.

-Rien de plus fort?

-Je n'en ai pas besoin pour voir tes photos.»

L'avocat déposa sur la petite table sculptée en bois devant lui -œuvre d'un prisonnier des prisons de Chalkis, qui représentait deux paons à gauche et droite d'une fontaine... Il déposa, sur le cristal fumé, deux albums rouges et un noir -celui avec les lettres. Et il sortit sur le balcon, parce qu'il ne voulait pas voir son expression.

Cinq minutes passèrent sans un bruit. Il revint. Le regard de l'homme qui avait connu, de très près, la vie du trottoir et les manifestations «de la pire espèce»de l'âme humaine -et du corps- brillait en feuilletant, lentement, ces photos.

«-C'est un homme. Combien lui as-tu donné?

-Deux millions de drachmes.

-Et tu es arrivé à t'arranger avec cet homme-là? Je veux dire...tu l'as baisé?»

L'avocat fit signe que «oui».

«-Il pleurait dans mes bras, comme un bébé.

-Et bien figure toi que c'était peu ce qu'il t'a demandé. Tu l'as roulé. Avocat, ce que tu peux être mufle! Cet homme t'a aimé. Et cela n'est pas fini. Chaque photo est une vie. Est-ce que je ne peux pas en voir d'autres?

-Certainement.

-Qu'est-ce que tu feras, s'il vient ici?

-Je lui achèterai un studio, près d'ici.

-Si cet homme sort à Kolonaki vêtu d'un costume blanc en lin, les types feront la queue et quelques futés s'enrichiront en donnant tout simplement des tickets de priorité.»

Cette perspective n'enthousiasmait pas du tout Akis. Il resta seul et feuilleta les lettres qu'il lui avait envoyées. Il s'enfonça dans le canapé et continua l'histoire, à partir d'où il l'avait laissée.

Le premier lundi de janvier, après son retour du Maroc, il téléphona chez René, mais ni Karim ni Alain n'étaient là et la voix de René avait un ton sarcastique.

«Cette folle s' est grisée. Karim est dans la chambre d'Alain et René se moque de moi». Il raccrocha, vexé. Quand, en avril, il demanda des explications à Karim, celui-ci lui dit que, ce lundi-là, il était allé passer le permis de conduire.

«Ces Arabes! Ils trouvent une excuse pour tout. J'en ai assez des Marocains. J'irai en Jordanie».

Quand il trouva la première lettre, à la poste restante, avec un timbre marocain et ces grandes lettres enfantines incorrectes, il ne se retint pas et l'ouvrit sur place. Il y avait une carte avec deux chevaux. Derrière, c'était écrit:

«Voici deux chevaux. L'un, c'est moi et l'autre, c'est toi. Choisis lequel, de ces deux, tu veux être. Le grand ou le petit?»

Et Akis lui répondit par la première des dizaines de lettres-torrents qu'il lui envoya, pendant ces six mois -jusqu'à juillet:

«Je serai, en même temps, le grand et le petit». Et l'Arabe rit de cet averse Grec, qui savait jouer comme un enfant. Et il allait, chaque soir, chez son ami d'enfance et voisin, l'électricien, pour qu'il lui lise ces lettres bien écrites sur du papier cher, qui parlaient de tant de choses et qui le faisaient rêver d'une autre vie en Grèce.

«Une vie, qu'il n'allait, peut-être, jamais connaître», pensait maintenant Akis avec de la rancune.

Parfois, Karim chargeait l'électricien d'écrire pour lui:

«Mon cher, Akis, je t'entends toujours chanter dans mon cœur et je t'attends avec patience. Viens, quand tu veux. Dans deux mois ou dans vingt ans. Je t'attends. Et je te baise partout. Karim».

Les coups de téléphone chaque lundi, à trois heures, devinrent une institution. Et quand René ferma l'entreprise pour quarante jours -temps du Ramadan, pour ne pas provoquer les musulmans fanatiques- Akis lui écrivit une lettre par jour expédiée en recommandé.

Parfois, pendant la nuit, sonnait le téléphone, qu'il avait mis à côté du lit, de peur de ne pas l'entendre avant que le répondeur automatique ne se mette en marche. Il entendait alors la voix haletante de Karim, qui lui faisait l'amour par téléphone, qui lui demandait de l'argent, parce que la boutique de coiffeur ne marchait pas bien et qui le suppliait de le prendre avec lui en Grèce.

«Ce soir, pour une fois de plus, il n'a pas eu de chance avec un client et il a recours à moi», pensait Akis. Mais, il n'était pas encore assez amoureux ou assez dominé par le démon de sa jalousie pour qu'une telle pensée lui poignarde le cœur. Ou il n'avait pas encore payé assez cher la fidélité amoureuse supposée de l'Arabe pour avoir de telles exigences.

Karim lui demanda de l'argent pour installer le téléphone. Il le lui envoya, parce qu'il ne pouvait pas vivre sans entendre sa voix.

Plus tard, ce téléphone accélérerait la démystification et la destruction de son amour. Car son amour lui appartenait. Exclusivement. Il avait besoin de lui. Et il l'avait créé. Karim tenait, simplement, son rôle. Comme un bon professionnel. Tant qu'il pouvait supporter.

À un moment donné, René rouvrit l'entreprise et Karim était toujours là au rendez-vous du lundi et René devenait de plus en plus servile, parce qu'il complotait avec Karim pour dépouiller ce Grec présomptueux et arrogant, qui était fou de son amant arabe, comme s'il avait découvert un diamant noir et avait peur qu'on le lui vole.

Maintenant, Karim, parmi les mots d'amour prononcés au téléphone, lui demandait, aussi, diverses sommes, qu'il lui envoyait par chèques de son compte à la Banque Commerciale du Maroc, en lettres recommandées bien fermées, intelligemment enveloppées pour que l'employée de la poste (à laquelle il donnait la lettre ouverte qu'elle fermait) ne les voie pas, puisque cette façon de faire sortir de l'argent était interdite par la législation grecque.

Et quand Akis annonça par téléphone à Karim qu'il allait rester pendant tout le mois d'avril, Karim lui dit qu'il pouvait fermer sa boutique, mais il lui demanda de lui envoyer une somme énorme et lui écrivit une lettre:

«Mon cher, Akis, tu es toujours dans ma pensée, mais, malheureusement, mon corps a besoin de toi. La boutique ne marche pas bien. Je peux rester avec toi pendant un mois. Pas, tout le temps, chez René. Seulement treize jours, là-bas. Parce qu'ensuite il y a beaucoup d'hommes de toute l'Europe et de Marocains qui envahissent le lieu. Dernièrement, la police y est entrée, et arrête tout le monde sous le prétexte d'un trouble. Les pratiques sexuelles, dont nous usons ensemble, sont, exclusivement, un privilège pour toi. Et je voudrais que personne n'apprenne rien. Je te baise partout. Karim».

Un soir, il lui téléphona, tard, pour lui demander s'il était d'accord pour ne pas rester chez René tout le mois.

Akis n'avait aucune raison de ne pas être d'accord. Il prépara les valises dès mars. Il en avait même acheté une neuve, parce que sa grande valise n'avait pas de place pour autant d'affaires. Chaque jour, il lui achetait un cadeau: une robe-de-chambre, une montre, un peigne, un walkman, des sous-vêtements discrets pour le

hammam, des cassettes avec des chansons grecques ou des chansons d'Oum Kalsoum, etc.

Il commanda les plus beaux vêtements. Il avait perdu dix kilos, son ami, Anatole, et son frère l'aidèrent à choisir un costume blanc en lin de style safari, des chaussures écrues en cuir et un chapeau blanc en paille. À ce moment-là, il acheta les lunettes en or aux verres fins spéciaux pour que la lumière ne se reflète pas dessus et pour qu'elles aient la couleur de la peau.

Le dernier soir avant le vol, il était épuisé par les préparatifs. Karim lui téléphona pour lui demander s'il venait, mais Akis n'eut pas le temps de lui répondre. Le répondeur automatique se mit en marche et lui dit de patienter. Karim entendit la voix ensommeillée d'Akis en même temps que la voix au répondeur et il crut qu'il dormait avec Agis et fit une terrible scène de jalousie, au milieu de cette nuit sauvage, ce qui fit plaisir au Grec.

La lune de miel n'était pas encore commencée et les querelles du couple deviendraient chose quotidienne, alternant avec le grand amour et l'exploration de ce pays exotique le Maroc, gravé si profondément dans la mémoire d'Akis, comme s'il avait déjà vécu dix vies là-bas.

En trente jours, ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre, mais, en même temps, qu'il était impossible de mener une vie commune sous le même toit sans se déchirer.

«Mais cela constitue le sujet des chapitres suivants», pensa Akis et il s'enfonça épuisé dans le canapé.

Il se réveilla tard dans l'après-midi. Il alla au vidéo-club et loua le «Thé au Sahara» et le «Au-delà de l'Afrique», qu'il regarda en faisant de la bicyclette de gymnastique. Le Maroc s'était de nouveau emparé de son cœur et il n'avait aucune envie d'aller en Jordanie.

«Après-demain, c'est la pleine lune qui m'influence toujours. Vendredi, il va m'appeler ou je l'appellerai. Tout dépendra de ce coup de fil».

Mais il savait très bien qu'ils ne pouvaient pas recommencer dès le début, même si l'Arabe voulait effacer, à l'aide d'une éponge mouillée, le tableau noir, que leur amour venimeux avait sali par des insultes, expression de haine incontrôlée et de volupté inaccomplie.

Chapitre 15

La veille de pleine lune. La nuit d'autodestruction. Un jeune prostitué en jean collant et chapeau rouge lui fit de l'auto-stop. Il avait quelque chose de l'audace de Karim et il était soldat dans le corps d'armée d'élite.

Il l'amena dans un hôtel misérable, au bout de la rue Athinas. À travers les grilles cassées des fenêtres, Akis voyait, quand il était étudiant en Droit, l'Acropole sous le nuage formé par les gaz pollués de l'atmosphère, et cela lui rappelait toujours le crâne, qu'ils avaient au cours de Médecine légale. Il allait là-bas une fois par semaine -de dix-huit jusqu'à vingt-cinq ans- accompagné de deux messieurs. L'un était un banquier dans la quarantaine, marié, père de deux enfants. Il lui parlait, souvent, de l'aîné, qui aimait étudier comme Akis, était timide et lui ressemblait:

-Le cadet c'est autre chose. Bien qu'il n'ait que huit ans, il est dragueur. Il court après les femmes.

Il jouait avec ses remords et Dimitris -il s'appelait ainsi-, satisfait des services qu'Akis lui offrait, le payait cher sans que l'autre exige ou compte jamais l'argent qu'il recevait.

Il y avait aussi un autre -qui s'appelait aussi Dimitris- dans la soixantaine, père de deux enfants, aussi. Son fils avait l'âge d'Akis et était étudiant en Éducation physique. La fille terminait le lycée et Akis, pistonné par son père, lui donnait des cours de rédaction grassement bien payés et mangeait toujours à la taverne familiale gratuitement, lui et sa compagnie. Chaque vendredi où il allait avec «papa», car il le considérait ainsi, au même misérable hôtel, où il allait avec l'autre Dimitris aussi, le papa lui baisait affectueusement le front tout au long d'un acte sexuel indifférent au double préservatif, et il lui mettait régulièrement dans la poche, un billet de cinq mille drachmes. Avec cette somme, Akis acheta l'anthologie des auteurs grecs anciens classiques aux éditions Loeb, dont il fut obligé de vendre une partie à un brocanteur, à l'époque de son service militaire, quand ses parents ne lui donnaient plus d'argent, comme, d'ailleurs, ils l'avaient fait plusieurs fois auparavant, quand il était étudiant.

Aujourd' hui, dans ce même hôtel, mais dans une situation inverse, il suivait ce mec prostitué qui se déshabillait avec en arrière-plan, l'Acropole. Il avait un corps parfait, beaucoup de talents et était surtout passif.

«Encore un jeune homosexuel qui, pour se libérer de ses remords et pouvoir se contenter de l'amour, assume le rôle de prostitué. Ensuite, il peut se justifier, se dire qu'il le fait pour l'argent, pour augmenter l'argent de poche que ses pauvres parents lui envoient. Et il dira, sans doute, aux autres soldats qu'il est allé avec un avocat riche de Kolonaki qu'il l'a baisé et que l'avocat y a trouvé un tel plaisir qu'il lui a fait cadeau d'une montre en or ou d'un bracelet».

Les mêmes choses d'ailleurs que Karim allait raconter à sa famille, quand Akis téléphonerait et crierait que Karim était une pute à celle ou celui qui répondait au téléphone.

C'était alors qu'Henri lui avait téléphoné d'Italie et il lui avait dit qu'en août, quand il s'occupait du visa, Karim était avec Giuseppe et jouait l'amoureux, exactement comme il avait fait avec Akis et en plus il l'avait amené chez René, pour qu'ils passent une ou deux semaines de lune de miel, là et non à l'hôtel Safi, où Karim passait par l'entrée de la piscine et risquait d'être mouchardé par un valet de

chambre pas satisfait de bakchich simplement jaloux du grand Arabe à moustache, au rire fascinant et aux clients fortunés, qui attendaient patiemment dans leurs chambres qu'il leur rend visite.

Le soldat fit de son mieux et agit comme un fou au lit. Il l'embrassa plusieurs fois sur la bouche avec une tendresse infinie et lui disait les mêmes mots d'amour, que ceux qu'il entendait de Karim. À la fin, il reçut avec hésitation la somme fixée à l'avance et dit plein d'émotion à l'avocat expérimenté:

-Fais attention à toi.

C'était la phrase, la plus touchante, qu'Akis pourrait entendre d'une prostituée à cette phase de sa vie, où il essayait de se libérer d'un grand amour en le tuant.

Et au fur et à mesure qu'il continuait à écrire, il arrivait à la déduction que «même les prostituées du désert ont droit de tomber amoureuses».

Ce jour d'avril, il arriva à l'aéroport de Marrakech, sa valise pleine de préservatifs, parce que les examens hématologiques avaient montré que, dès janvier il était contaminé par une hépatite B marocaine assez légère dont il venait juste de guérir, mais le test restait encore positif.

-N'y va pas, lui conseilla son ami Agis en tant que médecin. Karim est dangereux pour ta santé. Toi, hypocondriaque comme tu l'es, comment acceptes-tu de faire l'amour sans préservatif et baiser, des heures et des heures la bouche d'un sale nègre? Qui est-ce, enfin, ce monsieur?

Mais Akis ne pouvait qu'aller. Premièrement, parce que son désir avait battu en brèche sa logique et quand il rêvait de ce corps sombre qui, tombé à plat ventre, attendait l'invasion du Grec, il mourait de volupté. Et quand il se rappelait le massage marocain que Karim lui faisait avec les plantes des pieds en pesant de tout son poids insoutenable sur le corps, épuisé par la vie sédentaire et les abus, de l'homme blanc, il avait plusieurs fois pensé:

-Si je dois mourir jeune, que je meure maintenant, en cet état paradisiaque.

Et il y alla. «L'amour et l'argent font marcher le monde». Son corps débordait d'amour et sa valise de dollars. Et Karim l'attendait à l'aéroport car il le savait, il était sûr de tous les deux. Quand, pendant leur communication téléphonique, le Grec lui disait:

-Je suis amoureux de toi.

L'Arabe répondait:

-Je suis satisfait avec toi. De l'argent... des cadeaux...

Facile suite logique! «Si tu veux rester avec moi, continue à donner. Quand tu arrêteras, je te quitterai».

Dans une pareille crise de désirs et d'intérêts contradictoires, Akis s'entendit lui-même dire au téléphone:

-Je viendrai. Un grec millionnaire avec une valise pleine de cadeaux et une autre pleine d'argent.

Dès ce moment-là, cette pute expérimentée jouerait avec lui et lui imposerait un rôle ainsi que le mythe de ce rôle. Et lui, il se laisserait plonger dans celui-ci, comme tu te laisses plonger dans le sable tiède du désert avec l'hallucination d'une oasis, après avoir tellement marché, que tu ne voulais plus que plonger dans le linceul chaud pour toujours. Et où les hannetons dorés marchent sur ton visage alors que toi, tu vois ce monde toujours désert, pareil pour toujours: une surface ondulée de dunes.

«Au désert, cependant, je ne suis pas encore allé. Est-ce que je ne devrais pas remettre le voyage au jour du Nouvel An?»

Akis et ses cyclothymies. Ce serait un bon sujet de thèse.

Karim l'attendait à l'aéroport: prestance virile, moustache bien soignée, voix profondément masculine, la voix la plus virile qui ait fait jouir érotiquement l'oreille d'Akis. Et Akis l'embrassa sur les deux joues, comme les Arabes font, et à ce moment-là, il se rendit compte que cette scène allait se répéter plusieurs fois. Mais l'Arabe allait aussi se rendre compte de cela et en le considérant comme sûr, il allait le sous-estimer. Et il allait le perdre. Pour toujours.

Quand il entra dans la cour de René en costume blanc en lin de style safari, avec ses chaussures blanches, son chapeau blanc en paille et ses lunettes en or, René accompagné d'Abdou et de Rantizah, qui avaient apprécié sa générosité, en janvier dernier, l'accueillirent avec des exclamations d'admiration. Et Abdou, qui avait l'œil perçant, remarqua qu'il avait maigri et René, qui était toujours ivre, ne résista pas et prononça une de ses phrases rancunières:

«-Le poète grec nous snobe.»

Quand ils lui avaient demandé quel était son travail, il avait répondu "poète".

Karim l'aida à se déshabiller, lui enleva les chaussures et lui baisa les pieds en disant:

«-Ne m'abandonne jamais.»

Il monta et prit une douche.

Il rentra et trouva Karim assis sur le plancher, ses yeux noirs brillant de colère. Akis fit semblant de ne pas comprendre et se coucha en le regardant. Silence.

«-Viens te coucher.

-Comment peut-on ouvrir les valises?

-Elles ont une combinaison. Je te montrerai après. Viens maintenant. Pour discuter.»

L'interrogatoire commençait. Karim prit son air froid et s'assit à côté de lui.

Il fut obligé de tout lui dire sur Claude: qu'il était resté avec lui trois années, qu'il passa un été à Avignon avec lui, qu'ils vivaient dans la villa d'une de ses amies à Marrakech pleine de palmiers et non dans ce bordel misérable, qu'il lui donnait beaucoup d'argent, qu'il lui en envoyait chaque mois, lui avait acheté l'équipement de la boutique et que alors qu'il se préparait à aller, pour une seconde fois, en été, à Avignon et s'était procuré un visa avec l'aide de René qui connaissait une dame au consulat français de Casablanca, Claude lui dit qu'il avait une relation avec un Espagnol et de ne pas y aller. C'est comme ça qu'ils se séparèrent. L'été précédent. Et Karim fit le trottoir pour assumer le rôle du «papa» mort. Et six mois après, il tomba sur Akis. Vingt-sept décembre de mille neuf cent quatre-vingt-quatorze.

«-Quel âge a Claude?

-Soixante ans. Camarade de classe de René. Même corps et même voix.

«C'est à dire chauve, mince, gros ventre, diabétique et alcoolique aux joues rouges et plus efféminé qu'une travestie dans une cage aux folles. Je ne peux pas remplacer cet homme".»

Il était amoureux et comme tous les amoureux, il aurait voulu être le premier dans les bras de son amant et -surtout- il voulait être le premier dans son âme. Au fur et à mesure que les jours de cette lune de miel passaient, il allait comprendre que Karim aimait encore Claude. Il demanda à Akis de laisser pousser une moustache, qui ressemblait à celle de Claude. Il l'appela Claude une fois qu'ils faisaient l'amour. Il lui demanda de perdre encore quelques kilos pour qu'il lui ressemble. Et quand il partirait pour la Grèce, de lui envoyer chaque mois la même somme que celle que Claude lui envoyait. En plus, il ne supportait même pas qu'Akis prononce le nom «Claude» et il lui demande d'apprendre l'arabe ou qu'il lui apprenne le grec, pour qu'ils ne parlent pas la langue, que le Français sans cœur lui avait appris. Et comme Akis, fou de jalousie et de colère en parlait à tout le monde, à lui ou à la mère de René -qu'il a rencontré une semaine après-, Karim lui dit:

«-Pourquoi tu me rappelles son nom, quand j'ai presque réussi à l'oublier?»

Et ses yeux s'emplissaient d'une obscurité qui faisait peur au Grec.

Ce premier après-midi-là de la lune de miel, Akis prit les préservatifs qu'il avait cachés entre les chemises et les laissa d'une prétendue indifférence sur la table de nuit à côté de la crème lubrifiante qu'il avait apportée pour ne pas faire souffrir son amant.

«-Qu'est-ce que c'est ça? dit Karim en colère.

-Des préservatifs.

-Pourquoi? Pourquoi maintenant? Autrefois, nous n'en avons pas besoin.»

Akis ne lui rien dit. Il regardait l'homme qui lui avait transmis une maladie dangereuse lui poser des questions et il ne savait pas quoi répondre. Et quand ce dernier lui annonça:

«-Avec toi, jamais je ne ferai l'amour avec un préservatif, mon trésor.»

La pute expérimentée qui ne se fiait à personne, lui avouait son amour chaque jour, s'enfonçait dans cet amour, risquait, sans aucun plan prémédité, jouait, comme on joue à la roulette russe. Et avec lui s'enfonçait aussi dans l'autodestruction cet avocat grec.

Ils firent le meilleur amour de leur vie. Karim souffrait et lui demandait pitié ou un peu de crème. Akis lui refusait ardemment et devenait plus violent. Presque inhumain.

Un jeu cruel de pouvoir commençait. Le cœur de Karim se trouvait au marché d'esclaves devant deux acheteurs possibles: Claude et Akis. Claude n'était pas parti. Cela, l'avocat le savait. Il avait fait semblant de partir, comme fait un client qui se respecte pour faire baisser le prix.

Les épées étaient sorties du fourreau. Le duel fut commencé. Et de ce duel, tous les trois allaient sortir vaincus. Les rivaux en amour ainsi que la putain du désert.

Chapitre 16

Il avait grandi dans un village du désert, où il vécut jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Son amour enfantin était Fatima, une brune à la grosse croupe, qu'il sodomisait dans les décombres d'une maison. Il lui mordait, implacablement, les seins en la regardant profondément dans les yeux. Et elle ne poussait pas de cris. À un moment donné, ils l'ont mariée avec un riche. Pour se venger d'elle, il la viola derrière les mêmes décombres. Et le premier garçon auquel elle donna naissance, était son fils. De ce moment-là, il ne voulut plus voir ni elle ni aucune autre femme. Et quand des femmes passaient à côté d'eux sur la rue, il crachait et criait tout bas, pour qu'Akis puisse entendre:

«-Putains!»

Ce soir-là, au dîner, ils se mirent à table avec René, Abdou, le chat de René et le vieux Gabbi...

«-Une grande *comédienne!*»

...c'est comme ça que René le présenta à Jean-Louis, un employé de banque de Montpellier, méticuleux, à peu près à la cinquantaine, auquel plaisaient les minets efféminés complètement passifs et indispensablement avec des visages glabres.

À côté de Gabbi, un gars marocain idiot de style sportif qui, quand il parlait - heureusement, pas souvent- il parlait toujours de sa sœur qui travaillait comme femme de chambre à l'Atlas-Asni.

«-Là, où Karim et moi nous avons passé notre première nuit», dit Akis.

«-Vous a-t-on laissé entrer ensemble à Atlas-Asni?», demanda Jean-Louis.
«Formidable!»

«-Mais pas la seconde nuit. La police secrète nous attendait à l'entrée, comme si elle était avertie de notre arrivée», dit Akis en portant un regard pénétrant sur René qui l'évita.

Akis soupçonnait toujours que René, juste après le départ de Karim et du beau Grec de chez lui, avait téléphoné à la réception de l'Atlas-Asni.

Ce soir-là, au dîner, il y avait aussi un coiffeur français chauve qui malheureusement séjourna plusieurs jours et tous les deux mots disait:

«-Putain!»¹

Quand Akis exprima son mécontentement au maître de maison, celui-ci s'empressa de lui expliquer que c'est un particularisme de la France du Sud qui n'a rien à voir avec le mot homophone, qui signifie "prostituée".

«D'ailleurs, on ne parle pas de corde dans la maison du pendu», pensa Akis. La mère de René qui arriva d'Avignon le lendemain en bus et en ferry utilisait aussi la même expression! Mince comme un poussin, petite-bourgeoise qui tintait, sans cesse, comme son fils. On avait l'impression qu'elle mourrait la dernière, après les avoir enterrés tous.

Ce soir-là, arriva en retard au dîner André, un commerçant d'œuvres d'art français, viril et immense, comme un Viking, de ceux qu'ils illustrent les contes pour enfants, aux cheveux jaune-blanc, avec la barbe et la moustache. Il ressemblait à un chrysanthème. Et quand la petite pute brune de Casablanca qui était éblouie par sa Mercedes et qui l'accompagnait pour trois cents dirhams par jour –à peu près neuf mille drachmes- quand cette prostituée qui circulait souvent ces seins nus, en exhibant deux seins durs comme des citrons, proposa à Akis de coucher avec eux, Akis n'aurait pas refusé, si Karim ne l'avait fourdroyé de ce regard qui n'acceptait aucune objection.

Ce soir-là, Henri allait venir de Rome, celui qui avait une relation avec le peintre Halid, mais, à cause d'une grève à l'aéroport de Rome, il allait venir après minuit.

«-Il y avait aussi une grève à l'aéroport grec, mais pas à l'heure de mon vol», dit Akis avec une fierté enfantine.

«-Toi, c'est Dieu qui t'aide», dit René, d'une remarque qui n'acceptait pas d'objection.

Gabbi chahutait Karim qui s'asseyait à côté de lui et Akis fut hors de lui. Le maître de maison rappela son ex-amant à l'ordre et dit à Karim -pour changer de sujet de conversation- de l'attendre après le dîner pour l'aider à transporter les bagages d'Henri.

Akis pensa: «Cette lune de miel commence plutôt mal».

Abdou lui demanda de danser, pendant que le Marocain taperait sur le tambour, comme ils l'avaient fait en janvier.

«-Je n'ai pas envie quand la cheminée est éteinte», dit Akis. «En plus, j'ai perdu des kilos et je suis épuisé. Une autre fois», dit-il.

Et l'attentif Abdou n'insista pas.

René alla à l'aéroport pour attendre Henri et Akis alla prendre une douche.

Il mit son peignoir et rentra dans la chambre. Karim n'était pas là. Il l'appela mais il ne vint pas. Il jeta un livre contre la fenêtre. La fenêtre fut cassée. Mais Karim ne vint pas.

Il mit ses pantoufles et alla dans la salle à manger. Karim et Abdou pelotaient la petite pute. Tous les autres étaient partis.

«-Karim s'il te plaît, tu peux venir m'aider?»

La prostituée dit quelque chose d'ignoble en arabe et sourit. Abdou n'osa pas.

«-Je ne peux pas maintenant. Un peu plus tard». Dit Karim.

Il rentra dans la chambre et prit le mors aux dents.

Un peu plus tard, Karim vint apparemment mal disposé et malheureux.

Silence. Puis, éclata l'orage.

«-Quand je t'appelle, tu viens.

-C'est toi qui doit venir t'asseoir avec moi.

-Pourquoi as-tu supporté que Gabbi te tripote?

-C'était une plaisanterie. c'était son habitude, quand j'habitais avec Claude à Avignon et qu'il nous rendait visite.

-Cela, en Grèce, nous le considérons comme un fricotage incontestable et pas comme une simple plaisanterie. Et puis, je ne veux ni que tu aides au service, ni que tu portes les valises d'Henri. Tu n'es pas l'esclave de René. Tu es mon amant et je suis fier de toi.

-Mais tous vous partez et moi je reste ici...»

(Silence).

«-Tu ne m'aimes pas.

-Moi, je ne t'aime pas? Je t'attendais depuis trois mois. Je suis venu à l'aéroport. J'ai mis au mur les cartes des îles grecques que tu m'as envoyées et je me couche le midi et le soir en rêvant à la vie que nous mènerons en Grèce...

-As-tu utilisé les préservatifs que je t'ai laissés en janvier?

¹ En français dans le texte.

-Non. Je les ai donnés aux gamins du village, où je vais chaque samedi. Je mets ma chaise au bazar et je coupe les cheveux des villageois.

-Et qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps-là sans faire l'amour?

-Je t'attendais. Et quelquefois, je rêvais de toi. Et je me réveillais en pleine nuit avec mon slip mouillé et je râlais, parce que dans la maison il n'y a pas de douche.

Akis embrassa son amant. Il voulait croire à cette histoire, dans laquelle il marchait. Tantôt il s'abandonnait et alors il montait au septième ciel et, tantôt il la contestait, alors il plongeait au plus profond puits de l'enfer ténébreux.

Ils faisaient l'amour comme des adolescents. Ils s'embrassaient comme des oiseaux sur la bouche et Karim exaltait:

«-Comme des enfants!»¹

On entendait au magnétophone, à ce moment-là, la chanson insulaire grecque «Avec des oiseaux de passage, ne fais pas l'amour, parce qu'ils sont de passage et vite, tu les perds...»

Mais, c'était trop tard pour reculer. Tous les deux étaient pris dans les filets que quelques dieux implacables avaient rendus, qui attendaient qu'ils se baisent dans l'air, pour qu'ils s'alourdissent et tombent comme des fruits mûrs qui, dès qu'ils touchent le sol, se cassent en mille morceaux; le bon grain alors se déverse que la pluie fécondera et qui amènera à la résurrection.

Maintenant Karim lui embrassait les yeux et la voix profonde de Réna Koumióti chantait: "Ne baise pas mes yeux, car je crains la séparation. Baise mes lèvres, autant que tu veux, pour que je t'appartienne pour toujours. Car, depuis les temps d'autrefois, on dit que, aux yeux, les baisers signifient séparation».

Akis l'embrassait passionnément pour profiter de ces moments uniques pour attraper le temps et le fixer.

Karim lui demanda, ce soir-là, et prit: Une valise pour venir en Grèce, la moitié des slips d'Akis et la moitié des ses chemises, ainsi que le pull qu'Akis portait en janvier et deux serviettes -pour le hammam- et le magnétophone avec toutes les cassettes, et les piles...

Et c'est seulement quand il dit:

«-Achète-moi une voiture». Et ses yeux brillaient.

Qu'Akis répondit:

«-Quand tu viendras en Grèce.»

«En Grèce, où il n'allait jamais venir», pensait, maintenant, Akis. Une chose que tous les deux voulaient et dont ils avaient peur. Et l'âme de tous les deux mettait des obstacles, jusqu'à ce qu'ils fussent assez hauts, étouffent leur amour, et les séparent.

Ce soir-là, ils dormirent profondément et pendant son sommeil Akis entendit l'arrivée de son ami, Henri.

Le matin, il le rencontra aux toilettes et lui demanda comment il avait passé la nuit.

«-En faisant l'amour», répondit d'un air coquin le gynécologue italien.

Le lendemain, il l'invita dans sa chambre. Et Akis acheta à Halid une djellaba pour femmes, peinte, en soie et un foulard -cadeau de Halid- pour l'ex-femme d'Akis. Ils n'avaient jamais divorcé et étaient restés deux bons amis. Akis commanda à Halid un portrait de Karim.

«-Tout à l'heure, je t'apporterai une photo.»

Mais, quand il le dit à Karim, ce dernier s'emporta.

«-Je ne veux pas que tu aies des rapports avec ce voleur. C'est une pute.»

Il le haïssait et était jaloux de lui.

Et quand, un jour où Akis avait fait beaucoup souffrir Karim pendant la baise, ce dernier, pour le punir, l'amena au plus cher restaurant de Marrakech sans le prévenir de la qualité de leur promenade nocturne qu'il n'avait pas assez de billets et de réglesavec une carte de crédit, le Grec en colère dit:

«-Quand je t'abandonnerai, je aurai une relation avec Halid.

-Alors ne reviens plus jamais, au Maroc.» Et il fit un geste, qui signifiait, que, dans ce cas, il lui couperait la tête. Le lendemain, la mère de René arriva, une petite-bourgeoise comme il faut qui, tout de suite, devint une amie d'Akis.

Ils se mirent à table pour manger. Karim n'était pas là. Il travaillait, pendant toute la journée, dans sa boutique et il rentrait le soir. Jean-Louis l'informait de ce qu'Akis faisait:

«-Il est plus raisonnable que moi. Il reste toute la journée à la terrasse. Il regarde les palmiers et écrit.»

Et René ajoutait, ricanant:

«-Sans doute, s'agit-il d'un porno, puisque le reste du jour vous restez enfermés dans la chambre.»

¹ En français dans le texte.

Karim souriait, satisfait. Mais il ne se fiait pas aux blancs et espionnait, autant qu'il pouvait, son amant.

Et ce n'est que, quand il fut sûr de sa fidélité, quand le considéra comme sûr, qu'il le perdit.

Ce midi-là, la petite pute amena avec elle une nana du pays, qu'André trouva à la poste laquelle, à ce qu'Akis comprenait, constituait avec le café «Renaissance» les plus grands marchés de chair fraîche de Marrakech.

Elle était pressée de finir le repas, de finir aussi avec André, de recevoir ses cent dirhams et de retourner vers sa famille qui l'attendait. C'était une coiffeuse! Et ce qu'on appelle une «beauté brune». Sa peau paraissait singulièrement blanche sous le maquillage.

André demanda comment il pouvait envoyer des roses rouges à une fille de bonne famille, rencontrée le matin dans une galerie.

Abdou s'offrit à l'aider, sans doute moyennant finance!

«-Moi, aussi, j'enverrai des fleurs à Karim!», dit Akis.

«-Mais Karim n'est pas une fille. C'est un balèze.»

Akis se tut.

Il demanda, plus tard, à la mère de René, si elle connaissait Karim du temps où il vivait à Avignon, chez Claude.

«-Oui. Ils avaient même mangé un jour chez nous», dit-elle ahurie.

René regarda, pensif, le Grec. Après le repas, Karim téléphona pour lui dire qu'on lui installait, enfin, le téléphone à la boutique, le téléphone qu'Akis avait payé.

«-Ne donne le numéro à personne! exigea le Grec.

-Mais un téléphone, c'est un téléphone, répondit avec diplomatie l'Arabe.

-As-tu déposé la somme à mon compte?

-Oui. Je te donnerai le reçu.

-As-tu fait du change?»

«-Oui», répondit-il par un mot et il raccrocha, parce qu'un client entra dans la boutique.

Akis lui promit de ne pas téléphoner souvent.

Jean-Louis l'informa sur la vie homosexuelle au Maroc:

«-Tous les minets se font baiser et ne l'acceptent pas. Moi, ceux qui me plaisent, ce sont les jeunes, les imberbes. Je n'aurais jamais de relations sexuelles avec Karim. Je dois, toujours, cacher mon argent et laisser trainer quelque monnaie, pour qu'ils les volent. Avec cent dirhams ils sont satisfaits, mais même pour

cinquante, ils ne disent pas non. Et tous demandent des vacances payées en France. C'est un conte profondément enraciné dans leur cervelle. Refuse fermement, autrement ils peuvent insister jusqu'à ce que tu t'épuises.

«-Tu peux aller avec un Marocain dans un hôtel?

-Seulement si vous entrez tous les deux ensemble bien habillés, et si vous donnez vos passeports à la réception. Allons prendre un café au "Renaissance".

-Non. Je ferai la sieste.»

Mais, il ne s'endormit pas. Il invita René dans sa chambre pour une liqueur «parfait d'amour». Ce Français alcoolique et diabétique ne refuserait pas.

«-Je veux te demander diverses chose sur Karim», l'avertit-il.

«-Sous une condition: tout ce que nous dirons restera entre nous.»

Il le lui promit. Mais, c'était une promesse qu'il ne put tenir.

Il rentra dans la chambre. Il remplit deux verres en cristal de Bohème, qu'il avait apportés de Grèce et il attendit.

Un peu plus tard, on sonna à la porte et le nez rouge de René apparut.

«-Tous les Marocains sont des putes. Moi, aussi, j'avais un ami, comme toi. Le Maroc est un pays maudit. Et le Pape, qui est pécheur, Dieu pour le maudire le refera naître au Maroc. Qui t'a parlé de Claude?

-Karim lui-même.

-Tu vois? Il est sincère. Mais... il est Arabe. Ils ont une autre mentalité. C'est à cause du soleil. Ils font l'amour avec n'importe qui, n'importe où, n'importe quand. Comme les mouches.

-Il m'a demandé de le prendre en Grèce. Si ma mère le voit, elle mourra, tout de suite, d'une crise cardiaque.

-Ne l'emmène pas avec toi. Quand il te le demande, dis-lui «on verra». Parfois, ils changent, quand ils vont en Europe. Ils deviennent fidèles et travailleurs. Mais, c'est très rare... Écoute-moi. J'ai vu beaucoup de gens. Dans cette maison ou à Avignon, où je travaillais dans un bar dont on m'a chassé après un scandale en m'accusant de trafic de drogue. Tu es un ange. Tu es jeune, beau, riche. Va-t'en d'ici. Va en Europe. Trouves en un garçon. Et quand il t'abandonnera, trouve un autre. Ma maison sera toujours ouverte pour toi. Je te donnerai la clé de la porte d'entrée, pour que tu viennes quand tu veux. Mais, ne te fie pas aux Marocains. Tu n'as pas d'expérience avec les Arabes. Et tu es aussi innocent qu'un ange.

Ensuite, il lui raconta l'histoire de sa vie.

«-Quand on m'a chassé du bar, je suis venu ici, parce que j'avais connu le frère d'une personne très haut placée qu'il était mon amant. Il m'a donné de l'argent et j'ai installé un terrain de golf. Mais, quand il est mort, la bonne clientèle s'en est allée. J'ai ouvert une galerie, mais elle n'a pas bien marché. Cependant, j'avais mis de côté un capital considérable pour le Maroc, j'ai décidé de me retirer et j'ai acheté cette villa. Mais j'étais seul et mon chat, Zoé¹, me tenait compagnie. À cause de ma solitude, j'ai planté tant d'arbres dans le jardin que, quand ils ont grandi, ils ont formés une jungle à ne plus passer à travers. Un jour, une amie m'a téléphoné, une duchesse, actuellement appauvrie, qui loue son chateau à des couples qui veulent passer leur lune de miel dans une atmosphère aristocratique. Quand j'ai raccroché, j'ai pensé: «Je n'ai pas un chateau, mais je peux faire pareil. J'aurai, en plus, de la compagnie». J'ai téléphoné, tout de suite, à Avignon. Ensuite, les bars étaient remplis d'affiches. Et les premiers qui sont venus étaient Guy et Jacques, auparavant en couple, maintenant de simples amis. Plus tard, les chambres ne suffisaient plus et j'ai agrandi de la demeure, là, où se trouve maintenant la salle à manger et la salle du séjour avec la cheminée...»

Akis interrompit son bavardage, l'embrassa et le caressa.

«-Merci, beaucoup. Tu m'as aidé. Le Français pleurait, comme un enfant, dans ses bras.

-Moi, je te remercie. Tu me rappelles mon père.»

Ils pleurèrent longtemps en silence l'un sur l'épaule de l'autre. Le Français entendit le Grec lui chuchoter à l'oreille:

«-Je ne peux pas vivre sans Karim. C'est la première fois dans ma vie que je tombe amoureux à ce point.

-Écoute-moi, mon garçon. Un verre de liqueur vaut mieux que l'amour. Mais, malheureusement, tu ne peux pas rester éternellement avec un verre de liqueur.»

Le soir, quand Karim vint et trouva la bouteille de liqueur à moitié vide, il se mit en colère contre René.

«-Qu'il boive son cadeau. Pas le mien.»

Il mit la bouteille dans son sac de voyage pour la prendre avec lui à sa boutique, le matin.

Il mit dans sa valise le change qu'il avait fait, avec le reçu de la banque, et il alla à la cuisine pour apporter un grand verre plein de pastis pour léser René et pour se venger de lui. Akis monta pour une douche.

¹ Zoé: signifie *la vie* en grec.

«-Il manque de l'argent», dit Akis.

«-Tu ne devais pas me le dire.

-J'ai eu peur que quelqu'un l'ait volé, quand j'étais sous la douche et toi, à la cuisine.

-Mais la valise était fermée à clé...»

Ensuite, il admit:

«-J'ai acheté quelques choses pour la boutique. Et je t'ai acheté cette djellaba. C'était ma surprise.»

Il défit un journal pour révéler la plus belle djellaba qu'Akis eut jamais vue de sa vie.

«-Claude ne comptait jamais l'argent qu'il me donnait.

-Va donc trouver Claude. Et je ne veux plus entendre ce nom de nouveau. Je ne peux pas accepter l'idée que tu couchais avec un sale vieux pendant trois ans.

-Il n'est pas vieux. Il a soixante ans.

-Ne le défends pas.»

(Silence)

Ils burent du pastis, jusqu'à ce qu'ils soient saouls. Il le photographia au Polaroid et les yeux de Karim brillaient comme ceux d'un enfant. Après, il lui dit qu'il avait des problèmes avec sa mère, qu'il respecte et qu'il aime beaucoup, et qu'elle n'approuvait pas que son fils découche.

«-Seules les putes découchent», me dit-elle, «les putes qui vont avec n'importe qui et, à la fin, finissent soit à l'hôpital, soit à la prison. Akis, s'il te plaît, sois tendre avec moi. J'ai des problèmes chez moi, mon frère me chassera de chez nous quand ma mère mourra, j'ai des problèmes avec la boutique, qui ne marche pas bien, que je n'aie au moins pas donc de problèmes avec toi, maintenant.

-S'il te plaît, Karim, ne mangeons pas avec les autres, ce soir. Je ne peux pas supporter ce bordel, où tu m'as amené. Je n'ai jamais dormi dans une telle maison. Je suis gentil avec les autres et je fais semblant de m'amuser, mais je le fais pour toi. Partons d'ici.

-Nous allons partir. Je te le jure.»

(Silence)

Karim ne le laissa pas, ce soir-là, pénétrer son corps. Alors, Akis lui révéla que René lui avait dit dans l'après-midi que Karim était passif. Ensuite, il lui rapporta toute la discussion. L'Arabe s'emporta.

«-Et René m'en a dit pareil sur toi. Il te compte plus d'argent et je toucherai du pourcentage.»

Akis demeura muet. Et quand Karim lui demanda de faire l'amour, le Grec refusa.

«-Mais je paie!» dit le Marocain ivre et il jeta des billets sur le lit. Le Grec ivre d'abord le gifla, et puis se mit à pleurer.

«-Que l'argent ne nous sépare jamais, Karim.»

Ils burent le reste du liqueur et s'endormirent comme des frères.

Le matin, ils allèrent acheter une télévision pour le salon de coiffure.

Dans les magasins, ils se querellèrent, parce que Karim défendait à Akis de négocier avec les propriétaires des magasins.

«-Je te mettrai un tchador, quand nous sortirons de chez nous.

-Mais je connais mieux que toi les marques de télévisions.

-Moi, j'ai demandé à mon ami, l'électricien, et il m'a dit d'acheter une Sony.»

Ils achetèrent une Sony et prirent leur petit-déjeuner à la terrasse d'un café, qui donnait sur la Zamaa el Fna. La place matinale exhalait les vapeurs des rôtisseries de plein air et les respirations des gens. Un berbère dansait pour les touristes et son chapeau à pompon semblait être secoué par une tête mécaniquement remontée.

«Nous sommes des marionnettes», pensa Akis, «des marionnettes avec quelques degrés de liberté et de quelques possibilités de sélection. Et ceux qui secouent les cordes, parient entre eux quand et quelle faute nous allons commettre. Et quand ils se mettent en colère, ils nous cassent la tête en nous battant avec d'autres marionnettes ou en nous jetant dans le feu.»

Le mage Karim mélangeait, de nouveau, des herbes dans son jus d'orange du matin. Son visage paraissait vieilli et semblait souffrir.

«Aujourd'hui, il paraît quarante ans. Et il les a», pensa Akis.

«-Qu'est-ce que tu as?

-J'ai mal à l'estomac. Si je tombe malade, quand je serai en Grèce, m'emmèneras-tu chez le médecin?»

Akis le regarda profondément dans les yeux et lui fit signe que «oui», avec ses yeux bleu-vert que Karim embrassait si longtemps.

Il voudrait pleurer, encore maintenant, en écrivant cette phrase avec le stylo en or sur la feuille de correspondance jaune ondulée. Sur la même feuille, où il lui

écrivait ces milliers de lettres que Karim garde dans la valise dont le Grec lui fit cadeau.

«Maintenant, mes lettres ne sont pas expédiées et j'écris des pages "errantes", que je publierai sous un pseudonyme, pour que quelqu'autre sache et qu'il ne fasse pas les mêmes fautes. Parce que l'amour est la rose du désert. Et le moindre acte maladroit la fait tomber, comme de la poussière, sur le sol.»

À midi, Jean-Louis restitua à Akis cinquante dirhams que Karim lui avait prêtés pour payer un minet, avec lequel il devait passer la nuit.

Au repas, un couple de restaurateurs parisiens s'assit avec eux.

«-Un Grec à Marrakech! Si on me le disait, je ne le croirais pas!», dit le gros type efféminé.

«-Dans notre magasin, venait souvent Mélina Merkouri avec une fourrure noire», dit le grand type mince.

Un peu plus tard, quand Akis alla se coucher pour faire sa petite sieste, René, Jean-Louis, André et les deux restaurateurs allaient le cancanèrent:

«-Ce Grec est dingue et fou de Karim! Imagine-toi! D'un Arabe, qu'on peut baiser pour cinquante dirhams. Et il dépense des sommes énormes pour lui.»

Et Akis couché dans le grand lit double, où il connut le plus grand amour de sa vie, sentit une douleur lui traverser le cœur.

«Ils vont nous séparer. Je le sais. Ils vont se mettre entre nous et ils nous sépareront.»

Quand Karim rentra, fatigué d'être resté debout toute la journée, il lui rapporta impitoyablement toute la discussion.

L'Arabe avait, encore une fois, cet air inexpressif, qui ne signifiait rien et dit:

«-Ne t'en soucie pas. Nous partirons d'ici. Allons donc manger maintenant. Et après tu me masseras les pieds, parce que j'ai mal.

-Avec plaisir», dit le Grec en souriant malicieusement, parce que c'était plus facile, pour lui, de pénétrer le corps du Marocain après un bon massage.

Karim rit malgré les yeux fatigués et le frappa affectueusement sur la joue.

Au dîner, Jean-Louis demanda à Karim:

«-Akis t'a-t-il donné l'argent?

-Quel argent?», fit semblant de s'étonner Karim.

Et Jean-Louis les regarda avec le rire perplexe d'un enfant parce qu'ils se foutaient de sa gueule et lui demandaient de payer deux fois la même chose.

Cette même expression d'enfant plein de doute, Akis allait l'avoir souvent les mois suivants.

Les jours passaient vite. Jean-Louis s'en alla tristement. Il allait revenir, l'année prochaine, lors de ses vacances; André partit avec la petite pute marocaine, qui le priait, en pleurant, de la prendre avec lui et de se marier avec lui. Et le barbier chauve grossier qui tous les deux mots disait le mot "putain" commentait:

«-Voilà ce qu'il faut pour cette mariée vierge et sage. Dans l'avion qui vous amenera à Paris, accrochez des fanions, sur lesquels sera marqué «mariage».»

Et il marchandait avec elle le prix d'une "baise" et elle riait coquinement à travers ses larmes.

«Les gens de ce pays sont de grands acteurs», pensa Akis, qui voyait une tragi-comédie digne d'une grande actrice. «Ils s'entraînent tant dans leur rôle, qu'ils arrivent à se persuader eux-mêmes. Et, comme Vivianne Leigh dans le rôle de Blanche Dubois sortait ivre dans la rue et baisait avec les passants, c'est comme ça qu'eux aussi tombent amoureux des clients auxquels ils vendent de l'amour.»

La Pâque catholique passa et tous partirent. Akis s'enfonçait, chaque jour, plus profondément, dans le bonheur et la jalousie. Il s'attachait de plus en plus, à ce corps sombre, qui semblait être sorti de son corps. Et ils pleuraient, de plus en plus, l'un dans les bras de l'autre comme deux orphélins dans un monde cruel et implacable. Un monde, qui entrerait entre eux et les séparerait et jetterait l'un loin de l'autre, condamnés à se chercher toute leur vie sans se retrouver.

Il passait les matinées à écrire en caressant la nouvelle moustache que Karim lui avait demandé de laisser pousser pour ressembler à Claude. Et quand René se rendit compte de cela, il le réprimanda:

«-Ce n'est pas du tout une bonne idée, Akis. Mais, personne ne peut avoir de bonnes idées chaque jour.»

La maquerelle expérimentée comprenait que ce Grec était un grand fou, qu'il «joue» avec les gens et qu'un jour, il provoquerait un grand bouleversement dans son entreprise à cause de sa jalousie. Et ce jour était proche.

Le soir de la pleine lune, quand Karim refusa à Akis de pénétrer dans son corps, le Grec but devant les yeux du Marocain stupéfait une bouteille de cognac et se rasa la moustache par pure provocation.

À ce moment-là, lui s'adonnait.

«-Viens. Et je te prie, ne bois pas autant. Je ne veux pas être marié avec un alcoolique.»

À nouveau la pleine lune ce soir. Une pleine lune de décembre. Akis attend que le téléphone sonne pour entendre la voix de Karim.

«Rien, encore. Peut-être demain».

Chapitre 17

Il était à la Zamaa el Fna, un mois plus tard. Il errait parmi les rôtisseries en plein air aux bancs en bois, où s'asseyaient les clients, les touristes et les gens du pays. Il rencontra la même vieille mendicante, comme la première soirée, quand il le connut. Mais, ce soir, il ne lui donna pas d'argent. Il s'assit dans un lieu familier où on vendait des boulettes. Il aimait de les tremper dans la sauce brûlante au jus de tomate et au piment. Soudain, il fut glacé. Parce qu'il avait entendu derrière lui la voix de Karim qui prononçait son nom. Il se tourna. Karim était assis le dos tourné et discutait avec un de ses clients. Le client était vieux, chauve et gros. La voix de Karim paraissait soûle: «J'ai connu, donc, un Grec exemplaire. Il est tombé passionnément amoureux de moi et m'a couvert d'or. Mais, il ne voulait pas admettre que j'étais une pute, que c'était mon métier et je l'ai chassé. Il a continué à me téléphoner, des mois après, soit en me menaçant, soit en me priant de l'accueillir de nouveau. Mais, les clients cons ne me plaisent pas». La main d'Akis se dirigea vers la longue épée arabe, qu'il avait choisie tout à l'heure aux souks, une commande de son amie, Sassa, qui en avait toute une collection. Il se leva, tourna,

fit sortir l'épée du fourreau, cria «Karim» et toute la Zamaa el Fna se figea et les rôtisseries arrêtaient leur vacarme et la fumée arrêta de s'élever au ciel. Les deux têtes tombèrent sur le sol boueux. La tête de Karim roula et baisa à la joue le vieil homme qui avait une barbe blanche, peu dense. À ce moment-là, buta sur eux, sans tomber, la vieille mendicante aveugle. Akis lui donna le reste de son argent, comme il l'avait fait la première soirée, une année auparavant, et il se réveilla plein de sueur.

Pour exorciser les démons qui pesaient sur son âme, il s'assit devant l'ordinateur et continua la narration, où il l'avait laissée...

Le dernier jour où Karim habita dans cette maison de débauche et d'anges déchus, débuta par des cris. René battait Ratizah qui pleurait, parce qu'il lui manquait quelques couvertures.

Sa mère intervint et les sépara en disant:

«-Ne la bats pas, sale alcoolique. Tu ne trouveras aucune autre aussi honnête qu'elle.»

Un peu plus tard, durant la journée, les couvertures furent retrouvées et René demanda pardon. Ensuite, il commença à crier sur les ouvriers qui construisaient une nouvelle chambre en terrasse. Aujourd'hui, il avait bu de bon matin. Peut-être, parce que, demain il allait perdre son meilleur client et ami. Akis. La basané avait réussi à le lui enlever. Mais il jura de se venger de Karim pour cela. Et il allait réussir. La pute qu'il était ne pouvait pas échouer.

Akis sortit, avec son beau blouson rouge, pour passer des coups de fil professionnels en Grèce. Il appela aussi Karim à la boutique. Celui-ci répondit de sa voix si virile qui se radoucit, quand il l'entendit. Il lui annonça qu'il avait trouvé un remplaçant et qu'ils partiraient le lendemain.

«-Sois sage, rentre vite dans la chambre et attends-moi. Si tu veux, bois un café au "Renaissance"», dit-il ensuite d'une voix conciliante.

«-Ça ne vaut pas la peine, je rentrerai chez moi», dit Akis.

«-D'accord», dit Karim content.

Quand il tourna la clé pour ouvrir la porte d'entrée, il entendit René l'appeler au téléphone. C'était son ex-femme.

René demeura stupéfait, quand il apprit qu'en plus il était marié. Il n'avait connu aucun autre Grec et celui-ci lui paraissait un peu exotique.

Le soir, il pleuvotait. Et Karim bien vêtu vint pour qu'ils aillent assister à un spectacle folklorique de plein air avec des chevaux et des berbères et des combats et des mariages berbères simulés dans des tentes luxueuses.

«-Mon pauvre René devait planter une telle tente dans sa villa», dit Karim. Et pas ces chambres étouffantes.

Pendant toute la soirée, il sembla lointain, absent. Au point qu'Akis fut forcé de lui demander:

«-Quand es-tu venu ici?

-Pourquoi tu me le rappelles? Quand je suis sur le point de l'oublier, tu me le rappelles.»

«Claude, à nouveau», pensa Akis. Il apparaissait entre eux quand il ne fallait pas en détruisant le paradis dans lequel tous les deux s'enfonçaient, chaque jour plus profondément.

La pluie s'était arrêtée et le spectacle se déroula, comme prévu, sous un slogan lumineux: «bienvenue chez Ali». Karim regardait les feux avec les grands yeux ouverts d'un enfant et se lamentait à cause de l'amant qui l'avait abandonné et il oubliait l'autre qui était à côté de lui sous l'imperméable.

«Si j'avais maintenant, devant moi, ce Claude, je l'étranglerais», pensa Akis. Plus tard, il menaçerait de lui faire des choses pires. Mais le Français étant vieux et méchant éviterait cette rencontre.

Ils rentrèrent chez René en faisant la tête. Le dîner était terminé et la coiffeuse française qu'il avait connue en janvier, était arrivée ce soir et elle fut encore plus surprise, quand elle le vit là, de nouveau, avec le même minet.

«-Encore, ici?

-Toujours ici. J'adore le Maroc.»

Et lui, il était avec la même tata édentée efféminée qui semblait être une vieille connaissance de Karim.

Il demanda à René son compte, en lui racontant qu'ils partiraient tôt le lendemain avec un Grec de la haute, chef de police, qui était venu en voiture en passant par l'Italie, la France et l'Espagne, qui habitait à la «Mamounia» et les emmènerait avec lui faire le tour du Maroc.

René ne crut rien de tout cela et demanda le double de ceux qu'il demandait d'habitude. Il avait prévu que le Grec resterait tout le mois d'avril et comptait construire, avec les drachmes grecques, la nouvelle chambre de la terrasse. Les devises d'Akis ne suffisaient pas et lui jura qu'il reviendrait pour les lui donner.

«-Quand tu reviendras. Tu reviendras vite, comme je le crois. N'est-ce pas?

-Je ne sais pas.»

Le matin, Radija lui souhaita «bonne chance». Mais René lui avait pris tout son argent et il n'avait pas de pourboire à lui donner, à elle et à Abdou, comme il avait donné en janvier. Il le regardèrent, tous les deux, avec la dignité de deux chiens fidèles dont le propriétaire mange sans rien leur donner.

Et il entendit la porte se fermer derrière lui. René était sorti pour le saluer. Le taxi attendait.

La chambre à l'hôtel «Asna» les attendait, réservée dès la veille par le prévoyant Karim, qui donna, impassiblement, son passeport avec celui du Grec à la réception et se dirigea vers l'ascenseur, comme s'il connaissait l'endroit. Le cœur d'Akis allait éclater, même si Karim l'avait assuré qu'il n'y avait aucun danger, parce que l'entreprise appartenait à la fille du roi et que la police n'avait pas le droit d'y entrer. Malgré tout cela, Akis donna un pourboire royal au garçon qui porta leurs valises dans la chambre. Tous les deux entrèrent dans la douche et firent l'amour sous l'eau brûlante. Plus tard, quand ils se reposaient en regardant le canal français par satellite, Akis dit en jouant l'indifférent à Karim:

«-Depuis quand n'es-tu pas venu dans cet hôtel? Ne me dis pas de mensonges. Parce que j'ai le don de lire la pensée des gens et quelquefois mon âme est bouleversée par des visions.»

Karim continuait à regarder, impassible, la télévision. Il dit seulement:

«-C'était quand lui, il m'a abandonné. J'avais besoin de jouir.

-C'était un Arabe, n'est-ce pas?

-Oui, dit Karim, stupéfait.

-Je l' "ai vu", quand tu es entré le premier dans cette chambre, t'attendre, nonchalamment, au lit.

-Quoi d'autre, qu'as-tu vu?

-Le reste, je préfère te le faire, moi.»

Karim sourit perplexe. Il avait commencé à se sentir comme une bête prise au piège. Comme un lion de la jungle, attrappé dans le piège.

Et Akis se sentait, de jour en jour, encore plus, comme un esclave de ce démon noir.

Un jeu féroce de conquête et de libération avait commencé. L'un avec l'autre joueraient comme le chat et le souris. «Mais, jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas qui était le chat et qui la souris», pensa Akis. Ce qui est incontestable, c'est que tous les deux commencèrent à étouffer, à être jaloux et à s'espionner. L'un était dans la pensée de l'autre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même quand ils dormaient.

Akis commença à faire les mêmes rêves que son amant. Il prenait un taxi et allait espionner son salon de coiffure. Mais, après une longue errance, il découvrit que l'adresse, où il lui envoyait les lettres, appartenait à un autre salon de coiffure et non à celui de Karim qui se trouvait au rez-de-chaussée de chez lui. Il passa, en taxi, par des habitations récemment construites, qui paraissaient toutes les mêmes, par de nouveaux quartiers aux rues sans panneaux de signalisation, par des marchés en plein air boueux et les enfants, qui le regardaient à travers les vitres de la fenêtre, paraissaient tous les mêmes. Le chauffeur de taxi, un berbère intelligent avec sept enfants, qu'il avait tous en photos à côté du volant, se mit à lui parler; c'était une discussion philosophique à propos du bien et du mal qu'il y a dans le monde, parce qu'Akis lui avait dit qu'il était écrivain et qu'il écrivait un roman sur le Maroc.

«-Je crois qu'ici, au Maroc, le mal gagne plus ou moins sur le bien.»

Le chauffeur riait des yeux à travers le rétroviseur.

«-Es-tu marié?

-Oui.

-As-tu des enfants?

-Non.

-Tu sais, on trouve très peu de savoir (sagesse) dans les livres, excepté le Coran.»

Akis ne tomba pas dans son piège et refusa d'ouvrir une discussion religieuse avec lui.

Maintenant, ils rentraient dans la partie touristique de la ville et le chauffeur lui demanda s'il voulait l'accompagner pour faire des courses.

«-Non, merci.

-Est-ce que je pourrais boire avec vous une boisson à l'hôtel où vous me parleriez de votre prochain livre?

-Je ne peux pas. J'attends mon ami.

-Il est Marocain?

-Non, Espagnol.»

Ensuite, il lui demanda un extraordinaire prix de transport et quand Akis sourit, il lui répondit en rougissant, comme un timide:

«-C'est pour que le mal ne domine pas au monde.»

«Il me fait une faveur», pensa Akis. «Je ne comprendrai jamais ce peuple, même pas, l'homme que j'aime.»

Il alla sous la douche. Lorsqu'il sortit en s'essuyant, Karim frappait de toutes ses forces la porte fermée à clé.

«-Ne ferme pas à clé, quand je dois venir.

-Je ne t'attendais pas avant la nuit.

-Pourquoi es-tu nu? Qui attends-tu? Un des garçons de l'hôtel?

-Je me préparais à dormir seul. C'est pourquoi j'ai fermé la porte à clé.

Aujourd'hui, j'ai visité ta boutique.

-Ce n'est pas possible. À quelle adresse?

-Là, où j'envoie les lettres.»

Il rit sarcastique.

«-Je n'habite pas là.»

Ensuite, il tomba sur lui à toute allure et lui tordit sa monture de lunettes en or.

«-Pourquoi es-tu en sueur?

-Aujourd'hui, je n'avais pas de clients, j'ai laissé le gosse surveiller le magasin et je suis allé au terrain jouer au foot-ball.

-Quel âge a ce garçon?

-Quinze ans.

-Est-il beau?

-Il couche avec des femmes», protesta Karim.

«-Oui, je sais, comme toi», répondit cet expert d'avocat. «Licencie-le et embauche un vieux édenté sans cheveux.

-Mais les vieux ne travaillent pas.»

Ils commencèrent ce jeu sans s'en rendre compte. Et chaque jour, ils étaient entraînés plus profondément dans son tourbillon. Trois mois après, ils seraient arrivés, au fond, et à ce moment-là, il n'y aurait d'autre issue que de monter comme ils pourraient sur la tête l'un de l'autre.

Fatigué par sa vie sexuelle agitée, Akis, qui n'était pas habitué à cela, passa la journée dans la chambre, en écrivant soigneusement, dans son journal, la chronique de ce grand amour, il regardait la chaîne française par satellite et s'endormait. Une fois, regardant à travers les grilles, il vit passer dans la rue Mohamed V les clients de René. C'était comme s'ils défilaient sous sa fenêtre. Même l'officier de la guerre gréco-italienne passa, qui savait dire seulement «καλημέρα», «καλησπέρα» et «από πίσω». Une semaine passa. Il se sentait emprisonné. Il sortait presque en courant, pour aller à la cabine téléphonique, deux

pas plus loin, et les minets marocains de tout âge, défilait derrière lui, en le suppliant de leur prêter attention. Un soir, Karim tarda beaucoup à venir et se justifia:

«-Un client est venu, quand j'étais en train de fermer la boutique. Qu'est-ce que je pourrais faire? Le chasser? Alors que déjà je ne gagne pas beaucoup.

Et quand il refusa de se donner à lui, Akis commença à s'habiller silencieusement.

«-Où vas-tu?

-Je vais trouver un petit pour le baiser. J'en ai marre de ce lieu. J'en ai marre de toi et de tes caprices.»

À ce moment-là, le mec de deux mètres commença à pleurer et à le supplier:

«-Reste-ici. Il est très tard et c'est dangereux dehors. On te volera, on t'enlèvera même ta montre et tes lunettes en or et on t'égorgera.»

Ensuite, il se donna à lui avec mécontentement. C'était une victoire à la Pyrrhus, dont l'âme d'Akis ne voulait pas, même s'il désirait tellement ce corps, qui lui avait transmis l'hépatite.

«-Je ne peux pas te faire l'amour, si tu ne le veux pas. Et je me fous de l'argent que je te donne... Simplement, tu me fais me sentir comme un miche, un sale vieux.

-Mais tu ne l'es pas. Tu vois, je ne l'ai jamais fait dans ma vie. Je te l'ai donné pour ne pas te perdre. Si après cela, tu m'abandonnes, je t'égorgerai.»

À partir de cette nuit-là, l'amour deviendrait une lutte inhumaine. Deux bêtes enfermées dans la cage, où elles s'entredévoraient et dévoraient leurs chairs, qui se mordaient au lieu de se baiser et qui se violaient au lieu de faire l'amour. Une cruauté, à laquelle même les cannibales échappaient. Seulement, la nuit, dans leurs rêves ils se couchaient à côté de fraîches rivières, de verts rivages, de maquis profonds. Un cheval noir et un blanc et tous les passants voulaient monter sur eux tandis qu'eux, ils ne laissaient personne, excepté leur partenaire. Et quand la transe les envahissait, un ange descendait du ciel, moitié blanc moitié noir, avec une harpe pour les calmer. Dans les rêves, leur amour s'anima, s'inscrivit dans un monde d'esprits et de fantômes, où il n'y avait pas de frontières, de consulats, de visas et où tous, les pierres et les vivants ne parlaient qu'une langue, la langue du rêve, la langue de la poésie. Dans ce monde, le cheval noir et le blanc s'étaient mariés et le mariage durerait même après leur mort, sept cents vies de plus. Parce que les étoiles l'avaient béni.

Demain, ils partiraient, en train, à Rabat pour aller à l'ambassade pour le visa.

Ce soir, Akis voulait téléphoner. Il savait qu'il était là. Et qu'il était furieux de blague à propos de l'hôtel Safi et du supposé Marco Antonioni, qui fixait un rendez-vous à la chambre trois cent vingt-cinq, à dix heures le samedi, dans un Marrakech, où s'allume une petite lampe rouge et qui devient, comme le monde entier, un immense bordel.

Ce soir, ses mains ne formèrent pas, mécaniquement, le numéro du téléphone mobile. Plus la narration avançait, moins il aurait besoin d'entendre cette voix magique qui le traînait dans ses filets depuis une année déjà. Parce que sa voix, la voix de son âme, qu'il entendait, pour la première fois, solide et durable, et pas seulement dans ses rêves, le charmait mieux que cent Sirènes.

Il s'endormit et pensa à Ulysse attaché au mât. Maintenant, il saisissait la chanson des Sirènes. Cette voix, à l'intérieur de nous, sauvage et tendre, voix d'ange et de démon, c'est une voix fâcheuse qu'on ne peut qu'aimer.

«Bonne nuit, Karim. Bonne nuit». Oum Kalsoum hurle dans le disque compact le désespoir du «je t'aime» en arabe. «Amourique».

Chapitre 18

Cette nuit, il rêva que Karim lui jetait des épées du mur de la chambre à coucher où se trouvait sa photo de la couleur bleue de l'amour, au Jardin Majorelle. Akis présentait sa poitrine à chaque tir pour qu'il ne le rate pas. À la fin, sa poitrine hérissée. Il se réveilla plongé dans un bonheur parfait.

La gare de Marrakech n'avait pas beaucoup changé, depuis le temps des Français et Akis, avec son costume en lin de style colonial et son chapeau blanc en paille, paraissait attendre le metteur en scène, pour qu'il lui donne des instructions pour un film d'époque.

«-Avec ce chapeau, tous dans le train vont nous examiner. J'espère que tu ne prendras pas de notes, comme un fou, pendant le trajet.

-Qu'est-ce qu'il y a derrière ton pantalon?», contre-attaqua Akis.

Hier soir, ils étaient sortis de l'hôtel pour le dîner. Ils payèrent à la réception pour sept jours de séjour, parce qu'ils allaient partir très tôt le matin, et Karim prit les passeports et les mit au fond de la poche de son blouson de cuir. Akis, à ce moment-là, ne se sentit pas en sécurité et alors qu'ils passaient devant le portier, il lui demanda le sien. Karim ne répondit pas. Et, un peu plus loin, quand Akis le lui demanda à nouveau, il les lui donna avec colère, les deux, et accéléra le pas. Akis resta au milieu de la rue, en colère lui-aussi, et rentra à l'hôtel. Karim, ce soir-là, tarda à rentrer. Il portait le même pantalon vert bien repassé au pli.

«-Qu'est-ce que j'ai? Je ne vois pas.

-Ça ressemble au sperme.»

Karim ne dit rien et Akis ne le provoqua plus. Mais, il restait une épine qui torturait son esprit. Et le jeu allait "grossir", comme on dit dans la langue des joueurs de cartes.

Ils trouvèrent un coupé, seuls. Karim dévorait quelques immenses sandwiches, aux sardines et aux anchois.

En sortant de Marrakech, ils virent un paysage désert avec des palmiers jumeaux. Akis le regarda et savait qu'ils ne se sépareraient jamais. Puisqu'ils germèrent au même sol, il y a des années, et, maintenant, ils ouvraient leurs yeux et se voyaient l'un l'autre. Ils tomberaient dans un sommeil profond pour quelques années, d'autres gens passeraient dans leur vie et ils se rencontreraient à nouveau.

Maintenant, ils faisaient le voyage de leur connaissance, mais la plénitude du temps n'était pas encore accomplie pour qu'ils cohabitent. Leur âme n'était pas prête et mettait des obstacles difficile à surmonter comme la fameuse histoire du visa, qui venait juste de commencer.

Karim s'abandonna à un sommeil profond. Il regardait ses grosses lèvres bien dessinées et ressentait comme s'il lui avait donné naissance. Et il l'aimait, infiniment. Et l'autre le comprenait et dormait relâché par le soleil et son amour.

Dans le coupé entra un jeune commerçant qui se mit tout de suite à discuter avec Akis qui lui donna sa carte de visite, puisqu'il voyageait en Europe pour affaires et était aussi allé en Grèce. Karim suivait la discussion d'un œil à moitié ouvert, pendant qu'il dormait.

Ils arrivèrent à Rabat, la ville où Karim passa les années de son adolescence, jusqu'à ce que son père mourut, et il habitait avec son frère qui, en ce temps-là, allait à l'école de police et qui, maintenant, dirige un commissariat aux frontières avec l'Algérie. C'est celui que Karim appelle «père» et auquel il téléphone souvent.

Ils logèrent à l'hôtel «De la Gare», un hôtel sale pour alcooliques et prostituées. Et quand Akis se mit à protester que les draps n'étaient pas propres et que cela provoquerait une aggravation de l'allergie de ses pieds, Karim lui répondit:

«-Une cabane et la porte qui se ferme derrière nous, c'est assez pour moi.»

Akis voulut le voir d'un œil romantique, mais l'avocat expérimenté au fond de lui, disait que l'Arabe faisait des économies, pour qu'ils ne dépensent pas toutes les réserves d'argent pendant cette lune de miel et pour qu'il en reste une partie dans son compte bancaire. Cependant, il n'avait pas de raison de se plaindre, parce qu'ils passèrent les trois meilleurs jours de leur relation. Ils se promenèrent chez les fleuristes, aux souks, dans le parc plein d'étudiants qui avaient des examens et étudiaient en se promenant parmi les arbres, ils mangèrent quelques poulets délicieux, qui enchantèrent tant Karim, qu'il cria:

«-Aujourd'hui, j'ai mangé deux poulets et deux *poulia grecs*¹ (Aujourd'hui, j'ai mangé deux poulets et deux pénis grecs).

Sur les photos de ces jours-là, qu'Akis feuillette maintenant, avec dévotion, Karim est un petit garçon insouciant et très heureux.

Cependant, l'ambassade grecque les renvoya au consulat grec de Casablanca.

-Je ne vais pas à Casablanca, dit-il avec une obstination enfantine. C'est la ville du commerce.

-Tu iras, que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, parce que c'est seulement là que tu peux te procurer un visa.

Et le soir, après avoir passé une soirée tranquille, Karim refusa de se donner à lui. Et quand Akis insista, ses yeux brillèrent follement et il dit d'une voix qui n'était pas la sienne:

«-Demain, quand nous irons à Casablanca, nous couperons ce ver. Le Grec s'habilla, mit son costume et son chapeau et dormit dans le fauteuil.

Cependant, il ne dit rien des boissons supplémentaires qu'on leur fit payer et que quelques clients du café au rez-de-chaussée avaient, probablement, bues en donnant le numéro de leur chambre et il donna un dirham à la vieille mendicante qui restait dehors. Il avait l'impression que c'était, toujours, la même vieille femme qui les suivait, comme le destin, d'une ville à l'autre, la même que celle de la première soirée, à Zamaa el Fna et qu'ils devaient la payer souvent pour la ménager, comme il payait également ce démon noir qu'il avait acosté à son âme et qui l'aspirait.

«-Elle sera, chaque jour, en dehors de l'hôtel en attendant que tu sortes», dit Karim.

Le voyage fut sans nuage, même quand ils arrivèrent à la gare ferrovière de Casablanca, le bon matin, quand tout le monde allait à son travail. Karim remarqua, de nouveau:

«-Nous sommes les seuls, dans ce train, à faire du tourisme.»

Ils passèrent encore une fois la nuit, dans un hôtel bon marché, plus misérable que le précédent. Au rez-de-chaussée, il y avait un bar plein d'alcooliques. Et ce n'était que le matin.

Ils allèrent d'abord à la grande mosquée, mais ils ne purent pas y entrer, parce que ce n'était pas l'heure de la visite. Soudain, un vieil homme, très grand, s'approcha de Karim, comme s'il le connaissait, et lui dit quelque chose. Karim lui répondit en arabe et ensuite, l'homme, respectueux, regarda Akis. Ils partirent en hâte. Akis commença la querelle:

«-Tu as un grand succès avec les ramollis.»

Un soir, à Zamaa el Fna, d'ouzo, Karim, lui avait dit:

«-*Les jeunes m'appellent la koutoubia de Marrakech*»², en lui montrant la tour phallique.

¹ En Français dans le texte.

² En Français dans le texte.

La consule, enfoncée dans un bureau obscur, les prit en griffes, dès qu'elle les vit. Leur bonheur était si évident qu'elle ne pouvait pas le supporter. Et elle jura, tant qu'elle serait là, de ne pas donner de visa au jeune Arabe, même si elle devait abuser de son pouvoir. Elle n'accepta pas de prendre la carte du jeune avocat et était tellement agressive que quand il sortit, Karim monologuait :

«-Les Grecs sont fous, féroces et obsédés. Au consulat français, je me suis procuré un visa en cinq minutes.»

Ici, il allait venir trois fois, il rajouterait chaque fois de nouveaux papiers et il n'allait pas prendre le visa. Et quand, après leur séparation, Akis découvrit par hasard, que le mari de la consule était son client et qu'il pouvait, s'il l'avait su, le lui demander comme une faveur, il devint fou, parce qu'il comprit que ce n'était pas écrit que Karim vienne en Grèce, et que leur relation devait être éprouvée par le refus d'un simple visa touristique, parce que la pauvre Grèce ne reconnaissait pas à ses citoyens le devoir d'offrir l'hospitalité à un étranger.

Inhabitué au bonheur, comme des enfants orphelins, ce midi-là, ils jouirent de leur amour jusque tard dans l'après-midi, ils firent des rêves pour l'avenir et ils ne dormirent pas. Le chevalier blanc galopa pour longtemps sur le cheval noir. Et l'Arabe cria :

«-Cet exploit, il n'y a qu'un Grec qui puisse le faire.»

Puis quand ils se reposaient et se regardaient profondément dans les yeux, de tout près, Karim proposa timidement :

«-Ce soir, nous trouverons un beau garçon, nous l'amènerons ici, nous le baiserons à la joue et nous le chasserons pour faire l'amour.

Akis était d'accord et ajouta :

«-Quand je vieillirai, je te trouverai un très beau garçon, pour que tu aies de la compagnie.

-Mais, je vieillirai, moi-aussi, avec toi.

«J'ai oublié qu'il est plus âgé que moi», pensa l'avocat. Mais, Akis était trop heureux pour penser avec cette logique.

Ils sortirent et allèrent jouer au baby-foot, près du parc, là, où, pendant la nuit, on faisait du gros tapin. Les minets tombaient, comme les mouches dans le miel, sur Akis et Karim jouait, distraitement, et perdait sans cette expression enfantine d'obstination, mais avec un sourire débonnaire. Il était heureux. Après le dîner pimenté dans une rôtisserie -Karim mangea un poulet entier et Akis trempa des

boulettes dans sa sauce piquante préférée- Karim lui proposa de faire une promenade dans les parties «vilaines» du parc.

«-Non, c'est dangereux. ils tapent, ils volent, et la police vient.

-Toi, tu sembles en connaître plus que moi. Faisons alors une promenade.»

Karim ne voulait pas rentrer dans la chambre. Il se sentait comme une bête emprisonnée dans la prison de l'amour du Grec et voulait se défouler, ce soir.

«-Allons trouver un garçon.»

Et quand Akis s'irrita, il protesta comme un enfant:

«-D'accord, mais tu dis autre chose au lit.»

Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils s'épuisent. Le Grec le pria de prendre un taxi et rentrer. Au lieu de répondre, le Marocain accélérât le pas. À un moment, Akis arrêta un taxi et dit à Karim d'y entrer:

«-Non, tu vas venir avec moi, pour que nous prenions un pot.»

Le Grec rentra. Il acheta une bouteille de pastis au rez-de-chaussée, il monta à la chambre misérable, où il n'y avait même pas de télévision et commença à boire. Une demi-heure, une heure, une heure et demie. Et quand la porte s'ouvrit et que Karim entra d'un air naïf avec une bouteille d'eau minérale, Akis était déjà complètement ivre. Il prit la bouteille d'eau et la jeta au mur en la cassant.

Karim regardait, comme s'il se trouvait au milieu du désert et comme s'il voyait la cruche d'eau cassée. Il pleura comme un enfant:

«-Mais, j'ai donné dix dirhams pour cette bouteille.

-Pourquoi es-tu en retard?

-J'ai pris un pot et je suis venu à pied; je me suis perdu et je ne retrouvais pas l'hôtel.»

L'avocat ne pouvait pas se baser sur la sincérité de l'accusé.

Et Karim le déshabilla et fit l'amour avec lui, bien que tous les deux soient épuisés et avant de dormir à côté de lui en le serrant dans ses bras tout au long de la nuit, il lui dit:

«-Ne me laisse pas, toi aussi. M'ont abandonné, jusqu'à maintenant, une femme et un Français. Si le Grec me laisse, maintenant, aussi, je briserai mon cœur, parce que c'est sa faute si je tombe amoureux.

Akis sentit, pendant toute la nuit, l'aisselle d'où une très bonne odeur, et il ne rêva rien, parce que le rêve avait pris corps et l'embrassait, pendant toute la nuit.

Le matin, Karim lui dit:

«-Tu ronflais, comme un cheval blanc.»

Et ils allèrent se photographier avec les pigeons et les marchands d'eau sur la place de Casablanca.

Mais, on ne pouvait pas convaincre l'avocat, que l'Arabe n'avait pas, là, un ami, très intime, et que, le soir, il lui avait rendu visite.

Ils prirent l'autobus pour El Zadida et il pleuvait. Le rêve d'Akis continuait et allait vite se transformer en cauchemar.

Chapitre 19

Akis lit dans le «Livre des Êtres fantastiques» de Bohrès:

«Comme le Barometes ainsi la plante connue sous le nom de mandragore s'approche du règne animal, puisque, quand on la déracine, elle pousse un cri. Ce cri peut rendre fous tous ceux qui l'entendront. Nous lisons dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare (D' acte C'): «Les cris perçants, comme lors du déracinement de la mandragore, que tous ceux qui l'entendent, deviennent fous». Pythagore l'appela la

plante anthropomorphe. L'agronome romain, Lefkius Voloumelas, l'appela semi-anthropomorphe. Et Albert le Grand écrivit que le mandragore ressemble beaucoup à l'homme, même en ce qui concerne la distinction des sexes. Mais, avant Albert, Pline avait dit que la mandragore blanche est de sexe masculin et la noire de sexe féminin. En plus, que ceux qui la déracinent, doivent graver sur le sol trois cercles avec une épée, en regardent vers l'Ouest. L'odeur de ses feuilles est si forte qu'elle peut priver les hommes de leur parole.»¹

L'hôtel Merah siégeait au bord de la mer, dans la plus douce ville du Maroc, à la brise de l'Atlantique. On leur attribua une chambre qui donnait sur la mer. La pluie s'était arrêtée et quelques gamins jouaient au football sur la plage. Karim était comme assis sur des charbons ardents. Il sortit rapidement les vêtements des valises, mit son short et le tee-shirt mauve dont Akis lui avait fait cadeau et qui en faisaient un vrai beau mec et avant de sortir, il lui demanda:

«-En Grèce, les garçons jouent-ils au football sur les plages?

-Non.

-Donc, je ne peux pas venir», dit-il et il sortit en coup de tonnerre.

Il sentit ses pieds lourds et un coup de poignard dans la poitrine. Il mit un peignoir après la douche et s'assit au balcon. Il le regardait de loin, comme un point mauve. Les heures passaient. Un match finissait et l'autre commençait. À un moment, on le désigna comme arbitre, étant le plus âgé. Un petit garçon se penchait vers lui, lorsque Karim lui expliquait des choses diverses. Il faillit devenir fou. Il descendit en peignoir et maillot de bain sur la plage, loin du terrain. Il étala son peignoir et regardait l'horizon. Après-midi. Soudain, trois ombres l'effrayèrent.

Trois Marocains, aux visages pleins de boutons, le tiraillaient afin de lui enlever sa montre et le walk-man et lui firent des propositions indécentes, de le baiser sur le champ. Il cria, mais Karim ne l'entendit pas. Il lutta de toutes ses forces et les chassa. Il avait mordu sa lèvre supérieure et crachait du sang. Ils partirent lentement comme des bêtes vaincues. Ils regardèrent même le match! Il plongea dans la mer. L'eau était froide. Il alla très loin, sans se rendre compte. Soudain, il fut paralysé au-dessous de la ceinture. «Une paralysie hystérique», pensa-t-il. Cela lui était arrivé, déjà une fois. Et à ce moment-là, l'inonda cette sérénité indescriptible du moment du danger ou quand la mort s'approche. Il attendit que la vague le rejette près du peignoir. Il rempa sur le sable avec les mains. Jusqu'à la hauteur de la ceinture, il

¹ Bohrès, H.L., *Le livre des êtres fantastiques*, trad. en grec par G. Veïs, éd. Libro, Athènes 1991, p. 150.

était mort. Il resta regarder le coucher de soleil jusqu'à ce que le soleil disparut. À ce moment-là, Karim vint.

«-Tu peux m'aider, s'il te plaît, à me lever?

-Je ne peux pas, je suis fatigué.

-Si tu ne le fais pas, je ne viendrai pas dans la chambre.

-N'y viens pas. Reste ici.

-Merde! je suis paralysé. Je ne peux pas bouger.»

Il le leva sans dire mot. Il l'enveloppa dans le peignoir, le fit monter dans la chambre et le coucha.

«-Qu'est-ce qui s'est passé?

-Trois gamins m'ont attaqué pour me voler et me violer et j'ai eu peur.

-Pourquoi tu ne m'as pas appelé?

-Je t'ai appelé, mais tu ne m'a pas entendu. Tu étais occupé avec le minet.»

Il s'assit sur la chaise devant lui et le regarda avec ses yeux brulants comme du charbon. C'était un enfant emprisonné dans son amour. Et Akis se sentait, comme un sale vieux invalide.

«-Allons au hammam. Ça te fera du bien.

-Un peu plus tard. Je ne peux pas encore bouger.»

Il le supplia.

«-Je ne suis jamais allé dans un hammam. J'en ai honte.

-Mon bébé en a honte. Viens, mon chéri. Tu iras avec ton frère. Et il te fera ce massage avec les plantes des pieds, qui te plaît.»

Ensuite, il lui dit, furieusement:

«-Et ne regardes pas autour de toi et ne me fais pas honte.»

Il ne voyait rien. Ses lunettes en or étaient embuées. Mais, il sentait le désir des corps basanés pour le blanc, qui pesait dans l'air, comme du plomb. Et quand ils sortirent dans le vestibule, où étaient les vestiaires, et qu'il essuya ses lunettes, il se rendit compte que les autres le dévoraient des yeux.

Karim lui demanda de ne pas faire l'amour, parce qu'il voulait rester avec la sensation de propreté dans tous les pores de sa peau. Ils s'endormirent, comme des enfants, l'un dans les bras de l'autre.

Sur la photo, qu'il prit avant de dormir, Karim sourit avec les yeux, très heureux.

Ils restèrent trois jours dans cette magique ville provinciale, encore vide de touristes. Ils allaient jouer au baby-foot avec les gamins et ils allaient manger dans

les petites tavernes du port des poissons tous frais et des calamars trempés dans la sauce rouge piquante.

Karim marchandat longtemps une voiture pour qu'elle les amène dans une autre ville balnéaire, Essaouira. Il choisit le plus gros, le plus laid et le plus timide des chauffeurs de taxi, bien qu'il ne fut pas le moins cher. Il était jaloux de tous les Marocains qui s'approchaient d'Akis et lui défendait de parler à quiconque, même pas au réceptionniste. S'il pouvait, il lui ferait porter une djellaba et un tchador pour qu'il cache le corps provocateur sous le jean collant, les lèvres pleines de volupté et les yeux bleu-vert.

Akis avait commencé à étouffer.

Nous voici tard le soir. Et au fur et à mesure que la narration continue, il ne veut plus le rencontrer, bien qu'il sache qu'il reste encore à aller voir ensemble le désert, les villes d'Ouarzazat et Zagora et marchander à bon prix la rose du désert.

Chapitre 20

Akis se réveilla tôt à cause des cris des cicognes, qui avaient fait leurs nids sur les arbres, tout au long de la cour de l'hôtel Marah. Quand ils entrèrent le premier jour et qu'il les vit, il se tourna vers Karim et lui dit:

«-Comme elles, nous bâtirons, nous-aussi, notre nid.»

Mais il vendait la peau de l'ours avant l'avoir tué. Les adversaires, les frontières et les races allaient se mettre entre eux. Mais le plus grand obstacle était eux-mêmes.

Karim dormait serein à côté de lui, comme un enfant de huit ans.

«Je mets dans cette relation» pensa-t-il «une complexité qui n'est pas seulement inutile pour cet enfant simple du désert qui veut seule chose, bien vivre, mais cette complexité alourdira les ailes de notre amour, le mènera au fond de la mer et le noiera».

Ce soir, il rêva qu'ils avaient un enfant rouge. Karim plantait des fleurs au désert. À un moment, où le soleil brûlait l'Univers, Karim eut besoin d'eau pour ses plantes. Il cassa l'enfant rouge qui n'était qu'une cruche, et les arrosa.

«-Réveille-toi. Il est huit heures.

-Laisse-moi, encore un peu. J'ouvre la boutique à neuf heures.

-Nous ne sommes pas à Marrakech. Nous sommes à El Zadida et à huit heures, le taxi va venir.»

Pendant que Karim se rasait, le Grec protesta.

«-Hier, tu m'as abandonné pendant toute la journée pour jouer au football avec les gamins.

-Et ce soir, je t'abandonnerai pour planter des fleurs au désert.»

La réponse fit frissonner Akis et il ne dit rien.

Le chauffeur de taxi était un homme débonnaire, qui, quand il se rendit compte de la relation des deux hommes, ouvrit son cœur à Akis, pendant que Karim dormait:

«-J'ai une femme et un enfant en France. J'ai pris des cours d'acteur à Paris. Nous jouions une pièce de Molière, quand je l'ai connue. Nous nous sommes mariés et elle a donné naissance à une fille. Mais, nous avons des problèmes et je voulais rentrer ici. Je ne pouvais pas vivre loin de mon pays. Comme acteur, je n'avais aucune possibilité de travailler ici et j'ai acheté le taxi. Je me suis marié, de nouveau, et je suis heureux. Chaque été, je vais voir ma fille en France. Mais, chaque fois, j'ai besoin de milliers de formalités pour le visa.

-Les Marocains qui travaillent à l'étranger ressentent-ils la nostalgie de leur pays?

-Oui, et tôt ou tard tous y rentrent.»

Akis se tourna et regarda Karim endormi, lequel ouvrit un peu les yeux et lui sourit.

Ils passèrent par quelques villages tous semblables. Partout, les policiers bloquaient les rues, mais quand ils voyaient un taxi, ils le laissaient passer.

L'heure de midi s'approchait. Dans un de ces villages, ils s'arrêtèrent. Akis donna de l'argent à Karim, pour qu'il achète des côtelettes et de la viande hachée, et qu'ils les préparent pour eux. Il invita aussi le chauffeur à manger avec eux.

Personne ne parlait.

À Essaouira, il y avait une place boueuse et quelques chambres dans de bons hôtels. Après diverses demandes dans les hôtels, Karim trouva une chambre dans une auberge pour les autochtones, sans salle de bain ni eau courante.

L'avocat grec fut fou de rage.

«-Ce n'est pas une chambre pour moi.

-Qu'est-ce que nous pouvons faire? Ici, il n'y a pas de police et je peux jouer au ballon sur la plage.

- Allons à Safi.

-C'est encore plus petit qu'ici et il n'y a pas d'hôtel

-Allons à Agadir.

-C'est très loin d'ici. Et la police est partout. Là-bas, nous allons devoir sortir et manger séparément. Nous ne pourrons pas faire ensemble même une promenade.»

Mais, il y avait encore un problème. Le permis de conduire du chauffeur ne couvrait pas la région d'Agadir. Il demanda à Akis un stylo bleu, écrivit Agadir sur le permis et dit:

«-Mettons-nous en route. Je vous considère comme des amis.»

Sur la route, ils rencontrèrent un chameau. Akis donna quelques dirhams au chamelier et Karim photographia ce bizarre Grec, donnant une bise au chameau, sur la tête.

Quand ils entrèrent dans le taxi, Akis dit:

«-Son haleine avait une mauvaise odeur.

-Ils n'ont pas chez eux d'eau courante ni de dentifrice», répondit ce poète de Karim.

Ils photographièrent aussi le chauffeur, et Karim prit même une photo au moment où il pissait et lui dit qu'Akis la lui enverrait de Grèce. Mais le chauffeur, comme il fut plus tard prouvé, avait pris soin de leur donner une fausse adresse.

Le paysage devenait rude et ils rencontraient peu de villages. C'était le pays des berbères. De temps en temps, contre quelque ruine à côté de la rue, ils voyaient un homme assis, appuyé contre le mur avec les pieds ouverts comme une sauterelle, qui faisait sa sieste.

«-On ne parle pas l'arabe, ici», dit le chauffeur. Heureusement, que je connais leur langue maternelle, c'est à cause de cela qu'ils ont confiance en moi et entrent dans le taxi.»

Un peu plus loin, ils entassèrent, dans la voiture, trois fermiers qui rentraient chez eux des champs.

Pendant tout le trajet jusqu'à Agadir, Oum Khalsoum chantait à la radio du taxi. Ils passèrent quelques virages dangereux, d'où, en-dessous, on voyait la mer, dans un paysage nu plein de rochers qui rappelaient à Akis le Magne de Messénie.

Ils arrivèrent à Agadir, quand les lumières s'allument. Agadir ressemblait à une prostituée, jarrée et Karim fut ébloui.

«-Aujourd'hui, c'est moi, qui choisirai l'hôtel», dit Akis en colère.

Il dit au chauffeur d'entrer au Sheraton.

Karim refusa d'aller demander à la réception s'il y avait une chambre. Akis alla seul pour demander s'il pouvait payer avec sa carte de crédit, parce que c'était très cher. Il revint, régla le chauffeur surpris qui les salua comme s'ils étaient des fous, et ils entrèrent dans une chambre luxueuse au quatrième étage qui donnait sur la place et sur une piscine toute bleue.

Karim riait dans la salle de bains.

«-Pourquoi ris-tu?

-Parce que c'est trop cher et tu n'as pas d'argent.

-Je donnerai des consultations et je le payerai.»

(Silence).

Ils mangèrent pour diner ces énormes sandwiches que Karim préparait en coupant une baguette en deux et en mettant, à l'intérieur, des sardines et des anchois en conserve et du fromage jaune.

«-Nous dînons comme des pauvres dans un hôtel vachement cher», dit Akis. Et Karim ne fit pas de commentaire. Il mangeait et était tout simplement content.

Quand, plus tard, le Grec se déshabilla, l'Arabe remarqua:

«-Les boutons de tes pieds sont enflés. C'est peut-être à cause du fromage et des sardines.»

C'était son allergie et elle était psychosomatique. Il savait que le lendemain, Karim filerait et irait tapiner dans d'autres chambres. Il le savait et il ne pouvait rien faire pour cela, excepté de le repousser au plus profond placard de son âme.

L'amour fut explosif. Les miroirs de l'armoire, à côté du lit y aidèrent d'ailleurs.

«La prostitution. La relation parfaite», pensait maintenant Akis. Et il savait très bien que ce n'était pas vrai et que son âme désirait, en compensation, un garçon, intelligent, blond, aux yeux bleus et aux lèvres rouges, qui l'aimerait et qui n'accepterait de rien prendre de lui pas même une télécarte pour lui téléphoner. Kostas, cet ange blond, lui avait téléphoné, la semaine dernière, de Crète et dit qu'il ne pourrait pas venir.

«-Viens, quand tu veux; je t'attendrai avec du champagne au frigo. Mais, ne viens que quand tu le veux vraiment, et sois présent quand tu seras ici, et ne demande rien, excepté mon corps et mon âme.»

Mais, au fond de lui, il avait peur que Kostas ne revienne plus. Il avait terminé le temps de purgation, dont sa fierté blessée avait besoin, et maintenant, il allait s'enfoncer dans d'autres bras, pour leur offrir la volupté ou son massage professionnel ou tous les deux. «Qu'il soit bien, où qu'il soit». Et il n'était plus du tout jaloux.

Le jour suivant, de bon matin, Karim mit un ensemble de sport propre et disparut. Akis passa la matinée dans les magasins, en achetant divers souvenirs futiles, bien chers. Il passa tout le long de la plage, où les enfants jouaient au football. Trois fois. Karim n'était nulle part. Les minets le poursuivaient et lui parlaient soit en italien, soit en espagnol, ou en allemand de temps à autre. Il ne répondit pas. Il s'assit sur les bancs, à côté des touristes américains et écrivit, comme un maniaque, dans son journal.

Il revint dans la chambre et s'endormit. Karim rentra, tard l'après-midi, en sueur.

Il ne lui fit aucune scène de ménage. Et quand le basané mit son beau costume blanc en lin, il ne lui demanda pas où ils dîneraient le soir, parce qu'il savait. Akis sortit. Il revint pour lui donner un baiser. Le coiffeur marocain s'énerma, parce qu'il lui décoiffa sa moustache bien soignée.

Il mangea dans un misérable restaurant italien des spaghetti bologneses, de ceux qui lui plaisaient, et il but un grand verre de bière.

Il rentra, tard le soir. Un peu après, Karim arriva et sonna à la porte fermée à clé.

«-Reviens un peu plus tard, il y a quelqu'un ici.

-*Commes des enfants!*»¹, dit le moricaud et il attendit patiemment pour qu'il lui ouvre la porte. Quand il entra, il chercha partout, excepté en sous le lit.

Ils firent un amour formidable. Et Karim criait:

«-J'ai fait l'amour avec l'autre aussi. Mais toi, tu es toujours propre et jeune et beau et obsédé.»

Le Grec était trop content pour demander qui était l'autre. Claude ou le client de la porte à côté? Il voulait croire que tout cela à propos de la prostitution n'étaient qu'une de ses hallucinations et qu'il avait une relation avec un simple enfant dévoué, un peu immature, qui avait besoin d'un père, qui n'était pas trop intelligent et avait besoin de protection pour survivre. Mais, ce n'était pas comme ça et il le savait. C'était le désir de l'un pour l'autre qui les rendait fous, les embrouillait, et mélangeait les rôles et les comportements dans un mélange explosif, où une simple allumette provoquerait une explosion aveuglante.

Tous les deux étaient experts en amour, avaient connu beaucoup de femmes et beaucoup d'hommes, mais quand ils se déshabillaient l'un devant l'autre et se regardaient dans les yeux l'un de l'autre, ils devenaient deux petits enfants, qui touchaient pour la première fois, un autre corps. Et le Marocain l'appelait «mon petit» et le Grec l'appelait «mon fils».

Le lendemain matin, Karim paya l'hôtel.

«-Tu n'avais pas autant d'argent, quand nous sommes partis de Marrakech.

-C'est l'argent que tu m'as donné pour le costume vert. J'ai acheté le tissu, mais je payerai le tailleur quand il l'aura fini.

Le costume vert-cyprès, qu'il porterait à son arrivée en Grèce et dont ils avaient choisi le tissu avec tant d'attention, pour qu'il lui aille bien. Et à Rabat, Akis choisit pour lui, avec beaucoup d'amour, des chemises, des cravates et des chaussures et il lui en fit cadeau. Le costume vert, auquel s'est référé le Marocain, ce soir où il exigea, au téléphone, de venir en Grèce avec Claude et de loger chez lui. Et quand Akis lui cria:

«-Reste, pour toujours, au Maroc, Karim!

-Pourquoi, Akis? Mais, moi, je suis satisfait de toi. Toi, tu ne l'es pas? Je porterai mom beau costume et je viendrai et tu m'attendras à l'aéroport.»

Le Grec ne parlait pas. À ce moment-là, le Marocain dit, en colère, à l'autre bout du fil:

¹ En Français dans le texte.

«-Comme tu veux, Akis. Tu m'appelleras, plusieurs fois, à l'avenir, et tu me supplieras.»

Il avait fait une erreur fatale. Il n'avait pas bien calculé l'égoïsme et l'amour du jeune avocat.

Avant de raccrocher, Akis lui cria:

«-Si tu viens ici et que tu fais l'amour avec un autre, Karim, je te tuerai.»

Il avait alors déjà fait la connaissance de Giuseppe et l'avait amené chez René, comme son remplaçant, en disant qu'il avait chassé ce fou de Grec, parce qu'il lui faisait de terribles scènes de jalousie.

Quand il fut informé de cela, un mois après, par Henri, qui lui téléphona afin de s'informer sur son amant, Halid, qui lui demandait une somme énorme pour ouvrir une galerie, soutenu par René, lequel lui enverrait des clients et recevrait sa part, Akis lui dit sincèrement, qu'il ne savait rien sur Halid, excepté quelques mots de Karim, qui semblait le détester. Et il téléphonait dans la semaine à la maison de son ex-amant et criait "Putel!" à lui-même, à sa mère, à sa sœur, à son frère. Et quand tous les complices, commencèrent la contre-attaque en l'appelant con et en lui riant en pleine figure, il supporta les avances amoureuses du frère plein de boutons, auquel plaisaient les «cons instruits» comme il disait, et décida de se venger de lui. Il ne pouvait pas y aller avec douceur et parler en homme civilisé avec lui.

Karim avait préparé ses arguments:

«-Je ne peux pas continuer avec toi, Akis. Tu posais, continuellement, autant des questions. J'en avais par dessus la tête. Tu es trop compliqué pour moi.»

Alors, il connut l'Alexandrin Mohamed-Ali et un dimanche midi, il forma le numéro du téléphone mobile, le mit sur l'oreiller et tout le Maroc entendit les orgasmes de Kolonaki. Le premier à les suivre stupéfait et jaloux, fut Karim en personne. Le second, un peu plus tard, son frère, Mohamed qui était plein de boutons, et quand Akis cria:

«-Mohamed, tu es le premier amant de ma vie!», cet idiot Marocain, étudiant en dernière année de Biologie à l'université, crut qu'il lui faisait une déclaration d'amour!

À ce moment-là, Karim commença à lui parler, de nouveau, au téléphone, sans lui raccrocher au nez et il lui disait: «Qu'est-ce que tu veux, maintenant, qu'est-ce que tu cherches?», que pour lui, l'amour avec les garçons était terminé, et que, l'été prochain il se marierait, qu'il l'inviterait à son mariage et qu'il lui donnerait son premier fils à adopter, et le Grec était content, puisqu'ils parlaient, de nouveau,

comme avant, parce que son âme était si lourde de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils avaient dit.

Il avait noté, dans son journal-intime, le dix-sept septembre, jour où il alla avec Agis à Cassandra de Chalchidique, pour nager nu sur les côtes rocheuses et pour se lamenter, tandis qu'il aurait dû être au Maroc, chez René et combattre avec Claude qui était encore amoureux de Karim et qui était accouru exiger ses droits sur le corps du Marocain, qu'il avait si bien payé. Il avait même envoyé au Grec deux cartes postales successives d'Avignon, où il lui écrivait:

«-J'espère que tu retrouves ta sérénité. Il est très difficile de contrôler ses sentiments. Tu es jeune et la vie n'est pas derrière toi. J'espère te rencontrer, un jour, et t'aider à ne plus souffrir. Claude».

Au dessous de cette superficielle gentillesse, l'avocat expérimenté lisait le désir du colonialiste blanc dont on vole le valet. Et il n'alla pas à Marrakech, chez René, où il serait organiser un marché d'esclaves rudimentaire pour qu'ils enchérissent. Mais, il tendit un piège à son amant. Il obligea Claude à demander à Karim ou à déposer lui-même à son compte à la Banque Commerciale du Maroc la somme, pas dédaignable, de cinquante mille dirhams (un million et demi de drachmes), qu'il avait donnée à Karim pour les billets d'avion et pour les avances nécessaires à l'obtention du visa et à son séjour à Casablanca. Cet hôtelier français, pas très intelligent, tomba dans le piège et demanda l'argent d'Akis à Karim et quand ce dernier refusa, il le demanda à son frère qui était directeur de la Banque Agricole à Safi.

Mais l'Arabe rusé lui répondit:

«-Je ne le lui ai pas volé. Il me l'a donné.

-Pour aller en Grèce, pas pour venir à Avignon, et tu as appelé tant de fois pour venir. Rends-moi, aussi, mes six cent mille, ceux que je t'ai donnés, quand tu m'avais dit en pleurant, que tu n'avais pas d'argent pour les billets pour aller en Grèce et que tu allais perdre le grand amour de ta vie qui a le même âge que toi.

-Mais Akis est poli. Il ne m'a pas demandé de lui rendre de l'argent. Toi, tu ne l'es pas.»

Alors, le Français hors de lui, lui dit qu'il savait tout à propos de Giuseppe et comment il distribuait des bouts papiers avec son adresse et son numéro de téléphone aux vieux qui sont allés au Consulat français de Marrakech le quatorze juillet pour la commémoration de la chute de la Bastille.

Alors, cet ingénieux Marocain, qui avait une réponse pour toute situation, lui dit:

«-Pars et ne me téléphone plus. Quand tu as su que j'étais avec un Grec jeune, beau et riche, tu es venu en courant ici, toute suite après son départ, en mai, et tu m'as donné de l'argent et tu m'as invité pour boire dans la villa de ton amie avec la piscine, pour nous séparer.»

Toute cette discussion se fit devant toute la famille, pendant le repas de dimanche où ils avaient servi un couscous savoureux préparée par sa sœur cadette. Le Français s'en alla plus vieux et plus diabétique de Marrakech et quand Akis l'appela de Chalchidique, pour apprendre s'il avait éliminé son adversaire, il faillit lui raccrocher au nez en disant:

«-Ne le vois plus jamais. Il est fou. Et ne va plus au Maroc.

Ensuite, il refusa, poliment, l'invitation du Grec de lui offrir l'hospitalité à Athènes et il lui fit comprendre que ce serait préférable qu'il ne lui téléphone plus jamais.

Karim était en colère, quand Akis lui téléphona pour prendre de ses nouvelles.

«-Ne me téléphone plus jamais, toi qui as éloigné de moi Claude.»

Claude, que René avait envoyé à leur poursuite pour se venger de Karim qui lui avait enlevé son meilleur client de la maison et pour se venger d'Akis qui lui avait volé la meilleure pute du bordel. Il dit, donc, à Claude, par téléphone:

«-Karim a une relation avec un homme, très beau, de Grèce et il va vivre pour toujours là-bas.»

Et Claude, qui avait payé très cher les trois années de la prétendue foi d'amour du basané, voulait maintenant se venger et pourquoi pas, dormir avec le beau Grec, parce qu'il en avait assez du Marocain et parce qu'en plus, il l'avait abandonné depuis presque une année, sans jamais lui téléphoner.

Akis nageait nu des heures et des heures et dormait au soleil sur les rochers abrupts sous les sapotiers qui avaient une mauvaise odeur:

«Maintenant que je me trouve dans un faux pays

et à une fausse heure

À un faux rythme

Je bats les grilles de la prison

d'où m'ironise une lune rouge

Maintenant je pleure d'impuissance

parce que notre diamant

fut mâché par les chiens

et le cristal de l'amour
fut embué par le gel
par les jalouses respirations d'un autre».

Et plus bas:

«Pire que des
souris enragées
des licornes qui cherchent
à s'enfoncer
dans la manse très caressée
des chiens qui mordent
l'un le cou de l'autre
des hyènes qui déterrent leurs petits
des musiques stridentes et des musiques lascives
s'entendirent dans l'après-midi griotte
au moment où passait la dépouille de notre amour
dans une barque
nue sans fleurs».

Trois mois de lamentations passèrent. La famille envoya Karim dans une petite ville provinciale pour travailler comme valet et baby-sitter chez le maire.

Karim harassé appela Akis et le pria de commencer à nouveau à demander et à chercher des pistons pour le visa. À ce moment-là, il lui fit la farce avec ce prétendu ami italien de Giuseppe, Marco Antonioni, qui attendait Karim dans ce même hôtel où il avait baisé Giuseppe en passant par l'entrée de la piscine.

Mais, nous sommes encore à la fin de la lune de miel de ce terrible mois d'avril. Karim paie le Sheraton et sort très fier sans qu'Akis l'interroge sur la provenance de l'argent.

Ils prirent l'autobus, parce qu'ils n'avaient pas d'argent. Ils passèrent par quelques villages qui n'avaient même pas d'eau et paraissaient néolithiques. Akis frissonna, quand il se rendit compte qu'il fantasmaît une vie à côté de son amant, travesti en femme et enfermé, pendant toute la journée, son retour. Il avait à nouveau ce sentiment mystérieux qu'il avait vécu dans ces villages et pas seulement durant une vie.

Pendant le trajet, Karim était absent. Il pensait à la maison et à la boutique qu'il avait laissées à son remplaçant, et à sa mère, qui lui ferait des reproches sur sa vie et parce qu'il vit comme une prostituée. À la station, il pria Akis avec ses yeux d'enfant Akis:

«-Prends-moi avec toi. Dans la valise. Deux hommes ne peuvent pas vivre dans ce pays. Je voudrais obtenir la nationalité européenne. Tu me laisserais revenir tous les trois ans pour voir ma mère. Pour mes frères, je ne m'en soucie pas.

«C'est bien!», pensa Akis. «Nous sommes deux enfants dont l'un s'accroche à l'autre pour fuir par le rêve de leur terrible réalité, dans un paradis inexistant. Celui-ci dans l'Athènes européenne de mille neuf cent quatre-vingt-quinze avec sa pollution et toute sa misère psychique, et moi dans un hameau néolithique sans eau, en portant le tchador pour le reste de ma vie!»

Cette soudaine prise de conscience de l'impasse le foudroya. Et à partir de ce moment-là, lentement et méthodiquement, l'instinct de l'autosubsistance minerait leur amour, jusqu'à ce qu'il le voit brûler devant ses yeux et que lui aussi se brûle avec lui.

Ils dînèrent au restaurant de l' «Hôtel Hasna» et Karim obligea Akis à regarder dehors, pour qu'il ne réponde pas aux regards provocants des serveurs basanés.

«-J'ai trouvé un trésor et je ne veux pas le perdre.»

C'était la plus abominable et cynique exigence de propriété que l'avocat grec avait jamais entendue. Et le plus étonnant était que son désir traduisait cette exigence financière comme une preuve de foi amoureuse!

Quand ils montèrent à la chambre, Karim était sur des charbons ardents et il ne le laissa pas lui faire l'amour. Il était pressé de revenir chez sa mère, dans sa boutique et à un quelconque individu, peut-être, qu'il avait abandonné depuis longtemps.

Akis brula longtemps sur le lit de désir sexuel inassouvi et, pour dormir, but une demi-bouteille de pastis.

Il se réveilla, au crépuscule. Karim avait apporté la grande serviette bleue avec son prénom pour lui couper les cheveux. Akis se sentait comme un bébé et se laissa aller sous ses doigts, qui travaillaient méthodiquement.

«-Mon frère est coiffeur», murmurait Akis d'une voix enfantine.

Karim ne parlait pas. Seulement à un moment, il monologua:

«-Je te les couperai courts, pour qu'aucun autre coiffeur ne touche cette petite tête.

C'était la seconde coupe. Meilleure que la précédente. En restait encore une, en juillet, la meilleure coupe de sa vie et, ensuite, il devrait aller à nouveau chez le même vieux coiffeur qui lui coupait les cheveux depuis qu'il était petit –une pédale brave et sympathique, qui riait toujours- ou chercher un autre coiffeur, peut-être en Jordanie.

«-Qu'est-ce que je te dois?» Demanda Akis.

-Ton corps.

-Je te l'offrirai le soir.»

Au fond de lui, il avait décidé de se venger de lui, à cause de son refus du midi. Deux matins encore et la lune de miel prenait fin. Le compte à rebours avait commencé.

Ils dînèrent avec le petit electricien qui gardait la correspondance de Karim. Il avait des yeux intelligents pleins de peur, mais il avait peur de son client et répondait peureusement sur le passé de Karim, quand l'avocat l'interrogeait en anglais pour que l'Arabe, son amant, ne comprenne pas.

Ils mangèrent dans un bon restaurant avec un jet d'eau et une statue qui semblait un peu à l'Hermès de Praxitèle.

Karim dit en jouant:

«-Quelqu'un m'a envoyé de Grèce une carte avec une statue similaire.»

Akis remercia l'électricien de sa correspondance magnifique et lui promit de lui envoyer par l'intermédiaire de Karim une montre, qu'ils achetèrent le lendemain, mais Karim ne la lui donna jamais, car il avait décidé en finir avec cette correspondance.

En rentrant à l'hôtel, il lui dit d'aller devant car il devait donner un coup de fil avec sa télécarte. Mais il prit beaucoup de retard. Et Akis retourna voir ce qui se passait. Il n'était pas à la cabine téléphonique. Peu après, il le vit sortir du parc où se distinguaient des figures humaines parmi les arbres. Et un homme, au survêtement et au phallus avancé, grand comme un cyprès. C'était le même parc où Akis était entré le premier soir, un peu avant de connaître Karim.

L'Arabe avait sur son pantalon noir, en arrière, du sperme, comme la dernière fois, avant qu'ils partent pour Rabat.

Le Grec ne se donna pas à lui, ce soir-là.

«-Pourquoi? Tu étais si bien disposé cet après-midi au moment où je t'ai coupé les cheveux. Comme tu veux. Restons deux amis. Et il tourna le dos mais il tarda à dormir et son sommeil était agité. Le lendemain, ils visiteraient la vallée d'Ourika.

Chapitre 21

«Si nous pourrions retourner
 en arrière dans le temps
un instant avant
 que la respiration s'arrête
et que l'oiseau vole
un instant avant
que le corps tombe
 dans le tas de corps
en cherchant le nôtre
un instant après
que tout soit fait et que tout soit dit
la seule chose qui reste
est de cueillir le sel
au coin de ton corps
 l'assoiffé».

Karim se réveilla et laissa le chevalier blanc galoper sur son dos nu, sans selle. Ensuite, il mit ses chaussures de sport pour monter là, où la cascade commence.

Ils arrivèrent en taxi, une vieille Mercedes, après que Karim eut marchandé longtemps avec le chauffeur pour une petite réduction, dans la petite rue boueuse, qui était entourée de magasins touristiques et de tavernes. La cascade tombait impétueusement et à un moment donné elle débordait et inondait la rue. Ils montèrent pour se promener sur le petit mur en pierre, là, où trois mois après, les minets autochtones allaient se réunir en prétendant toucher par hasard les touristes à la poitrine nue, bien dessinée et aux pantalons gonflés.

Ils s'approvisionnèrent avec les indispensables sandwiches aux sardines, au fromage et aux anchois et avec de l'eau minérale. Tout cela, ce fut Akis qui le porta sur son dos. Karim ne tenait que l'appareil photo bien protégé dans son étui pour qu'il ne fut pas éclaboussé par le cours d'eau impétueux.

Au pied de l'imposante montagne, ils rencontrèrent un ou deux groupes suivant un guide autochtone qui essayaient de monter, mais la plupart d'eux s'arrêtaient à mi-chemin, parce qu'on devait passer par un étroit et abrupt sentier et à plusieurs endroits, on devait enfoncer les pieds jusqu'aux genoux dans l'eau glacée.

Akis demanda à son amant d'arrêter un peu pour se reposer à la racine d'un arbre.

«-Toi, reste, ici. Je ne tarderai pas.»

Il le vit monter comme un bouquetin et se perdre en un rien de temps. Le Grec sortit son calepin.

«C'est une bête sauvage», pensa-t-il, «qui ne supporte pas d'être enchaîné, même par des chaînes dorées. Tu me le paieras, Karim».

Il se déshabilla et mit un maillot *tanga* laissant sa poitrine abondante nue. Il prit le sac à dos et commença à monter lentement. Il rencontra un ou deux groupes d'Allemands qui descendaient. Les guides marocains fit des commentaires sur sa poitrine.

Il s'arrêta pour respirer. Du coin de l'œil, il vit Karim qui descendait emballé. Il enleva son maillot et il fit semblant d'écrire. Lui, passa à côté, en souriant et Akis lui dit simplement «salut». Il déposa auprès de lui l'appareil photo.

Un peu plus tard, il le vit l'espionner derrière un arbre, un peu plus loin. Un autre groupe de Français montait.

«Leur guide marocain est très beau. Je lui demanderai de me photographier». Il monta sur le rocher et prit la pose la plus provocante qu'il puisse prendre et le petit berbère aux yeux noirs mordit immédiatement à l'hameçon. Il abandonna corps et bien le groupe et se mit à le photographier en faisant des commentaires salaces. Mais, son délice ne dura pas longtemps, parce que Karim vint, sauta par dessus le rocher comme un démon noir et le jeta dans l'eau, après avoir empoigné l'appareil en l'air, pour qu'il ne se mouille pas. Le petit s'en alla en courant et le groupe ne pija mot. Ils ne s'arrêtèrent qu'un peu plus haut pour regarder.

«-Maintenant, tu poseras pour moi.»

La prise de photos dura longtemps et elle aurait pu rendre fou même un prêtre. Ensuite, l'Arabe entra dans l'eau en lui donnant un baiser humide, et il alla continuer plus loin.

«-Attention! la police», dit l'avocat.

-Je m'en fous.

-La police est comme ton français. Tu t'en rappelles quand il te convient.»

À ce moment-là, il se mit à le tabasser. Le Grec le regardait dans les yeux et il lui rendait ses coups avec la même force. Ensuite, commencèrent les coups de pied. Ils descendirent la pente tant bien que mal. Et à un moment, Karim déchira son maillot et baisa les parties intimes de son corps, fou de rage, en disant «ceci est mien, et cela, et cela aussi...». Puis, il le mordit fortement sur tout le corps et écrivit avec un stylo son prénom, partout. Karim à la poitrine, Karim au nombril, Karim au pubis, Karim aux fesses, Karim à l'aisselle, Karim à la colonne vertébrale...

À ce moment-là, le Grec cria:

«-Je suis à toi, Karim. Pour toujours. Fais de moi, tout ce que tu veux. Et si un autre prend mon corps, je le piquerai avec une épée enfammée.»

Ils s'habillèrent et retournèrent à pied pour une bonne partie du parcours. Ils passèrent par le village et Karim avait la main autour de son cou et de temps à autre, il le giflait. Les enfants les poursuivirent et une petite fille leur demanda un stylo. Akis lui donna le sien. Les femmes lavaient les vêtements dans le fleuve et les tendaient sur les arbres. Dans un champ vert-rouge plein de coquelicots, Karim en ramassa un et le lui offrit. Ensuite, il lui fit prendre une pose comme Saint-Sébastien. Mais la mise au point tarda et le démon noir s'impatientait. Lorsqu'ils descendirent, il lui dit:

«-Quand ma mère mourra, mon frère me chassera de la maison. Envoie-moi de l'argent pour en acheter une.

-Tu es formidable pour le marchandage», dit avec un air ambigu l'avocat.

Et l'Arabe rit comme un enfant, qu'on attrappe au moment où il vole un gâteau du buffet.

Ils retournèrent à l'hôtel et se lavèrent. Ils s'habillèrent. Akis devait aller, pour une dernière fois, chez René pour lui donner l'argent qu'il lui devait et la clé qu'il avait trouvée dans la poche de Karim.

«-Je ne retournerai plus jamais dans cette maison», dit l'Arabe.

Ils prirent ensemble un taxi et Karim expliqua au chauffeur, un farouche musulman, où il devait aller. Il l'emmènerait et l'attendrait à la terrasse du café

suspect «Renaissance». Lorsque son amant sortit du taxi, le chauffeur lui posa beaucoup de questions indiscretes en ce qui concernait le métier de son ami, l'hôtel où il habitait, ce qu'il allait faire dans cette maison malfamée et très connue de Marrakech, s'il avait des enfants, et ainsi de suite.

La villa était obscure et personne ne répondait. Il fut obligé d'ouvrir avec la clé. René était seul avec sa mère et Abdou, non rasé, les yeux rougis d'alcool et la cocotte ne bouillait pas dans la cuisine. La police était entrée ce midi-là sous prétexte d'une querelle et les avait tous menés au commissariat.

«-Et mon ami Henri?

-Non, heureusement. Il était en excursion avec Halid. Karim, où est-il?

-Au salon de coiffure, je crois.

-Quand reviendra-t-il?

-Je ne sais pas. Nous nous sommes séparés.»

Karim lui avait demandé de dire cela.

«-Ce n'était pas urgent de m'apporter l'argent. Tu pouvais le faire quand tu reviendrais au Maroc.»

Et il l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée en doutant peut-être qu'il le revoie.

Le chauffeur commença à nouveau l'interrogatoire, mais l'avocat fumait un grand cigare et ne répondit pas.

De la terrasse, ils voyaient Marrakech, cette ville de pute qui allumait un par un ses bijoux pour sortir, et Karim dit, dès qu'il apprit les nouvelles:

«-Mon pauvre René. C'est bien fait pour lui, pour avoir si mal parlé de moi. Et moi qui le considérais comme mon père.»

Akis ne dit rien. C'était le dernier soir d'une lune de miel fascinante et il ne voulait l'abîmer sous aucun prétexte. Ils mangèrent dans le bon restaurant italien avec le jet d'eau et la statue et quand ils rentrèrent dans la chambre, Karim se mit à genoux, lui enleva ses chaussures et ses chaussettes, lui baisa les pieds et dit:

«-S'il te plaît, ne m'abandonne jamais.»

Et ses yeux brillaient follement.

Mais au moment où ils faisaient l'amour, il se rappela son métier et lui demanda de l'argent pour acheter de la viande pour sa famille en vue de la fête qu'ils auraient dans quelques jours. La somme était énorme. Akis s'arrêta, prit le carnet de chèques, lui signa un chèque d'une somme double de celle qu'il lui demandait et embrassa, à nouveau, son amant qui délirait de satisfaction.

Le matin, il discutait avec le garçon de la réception en attendant le taxi, lorsque Karim, qui prenait son petit-déjeuner, plusieurs jus d'orange comme d'habitude comme quelqu'un qui souffre du foie, les regardait apparemment mécontent. Et il n'aida pas à mettre les bagages dans le taxi, parce qu'à ce moment-là passaient deux policiers.

A l'aéroport, ils ne donnèrent pas de bakchich pour les deux autres fenêtres sculptées en bois, qu'il lui avait achetées.

Karim lui dit:

«-Envoies tes lettres en simple et non en recommandé, pour que je ne fasse pas la queue des heures et des heures à la poste. Moi, je ne t'écrirai pas. Le téléphone me suffit. Une fois par semaine. Ne me téléphones pas tout le temps. J'ai des problèmes avec ma famille. Ce n'est pas normal pour un Marocain d'être marié avec un Européen. Après la fête, j'irai pour quinze jours chez mon frère à Safi. N'envoie pas les photos. Je les verrai, quand je viendrai en Grèce.»

Quand ils se sépareraient, Akis lui enverrait par la poste une de ses photos nue –pour qu'il se rappelle de cela- où son visage souriait, quand il le renversait dans l'eau à la vallée d'Ourika, en juillet prochain.

Ils s'embrassèrent sur les deux joues et Akis passa le dernier, troublé et les yeux embués de larmes, au contrôle des bagages.

Un vilain policier berbère lui demanda s'il avait quelque chose à déclarer et l'avocat lui répondit avec tant d'indifférence qu'on le laissa passer sans ouvrir ses bagages à main.

Chapitre 22

Et il rentra en Grèce. Et il recommença à travailler comme un démon, pour que son âme ne l'accuse pas de ce que l'Arabe détruisait sa carrière. Et quand il pensait à Karim, sur la plage de Safi, à chahuter avec les minets, il se rendait fou de jalousie. Il devint le conseiller d'une grande entreprise à la Bourse, comme si les clients qu'il avait déjà ne lui suffisaient pas. Et à midi, au lieu de faire sa sieste habituelle, il faisait de la gymnastique avec les extenseurs et il travaillait pour cette entreprise anonyme, dont le directeur du Conseil Administratif était le mari de la consule, qui l'avait haï. Et il ne lui demanda jamais quel était le métier de sa femme et pourquoi elle ne l'accompagnait pas aux dîners. Comme si il était fatal que ce visa ne soit jamais donné. Il se rendait fou en pensant à lui à Casablanca dans le parc, où on faisait du tapin, où les porteurs du sida accourent pour assassiner une ombre humaine anonyme. Il travaillait même pendant les nuits. Il se rendait fou et il ne mangeait pas. Et il faisait de la gymnastique, et le soir, il regardait des films policiers à la vidéo. Et il imaginait qu'il dormait avec des prostituées syphilitiques et qu'il leur malaxait les tétons, jusqu'à ce qu'ils saignent...

Au bout d'un moment, il revint de Safi et c'était comme si des siècles étaient écoulés. Il lui demanda s'il avait reçu les mille marks qu'il lui avait postés en lettre recommandée.

«-Non, pas encore.

-Ne t'en soucie pas. S'ils se perdent, je t'en enverrai d'autres.»

Le lendemain, il obligea le directeur de la poste à faire une enquête. Karim avait reçu la lettre recommandée, la veille, par la poste de Marrakech. Il lui posa la question à nouveau. Il lui dit qu'il n'avait rien reçu pour l'instant. L'argent était pour le visa. Il envoya, donc, de nouveau, mille marks par une lettre recommandée. En sortant de la poste de la place Syntagma un drogué l'arrêta et lui vendit des montres volées. Il les lui acheta assez cher. Un peu plus loin, il donna un billet de cinq mille drachmes à un touriste qui avait perdu son passeport et son portefeuille et ramassait de l'argent pour rentrer dans son pays. Et il travaillait, chaque jour, de plus en plus, et maigrissait et embellissait et lui téléphonait trois fois par jour pour prendre des forces et continuer à travailler. Aléka l'avertit qu'il était en train de perdre le contrôle du jeu, parce qu'elle avait fait les mêmes choses avec l'Algérien, Ali, et ils se sont séparés cent fois en huit ans. Et il continuait à la cocufier et à baiser sans retenue. Et Aléka commença à devenir folle et à rêver d'épées et de couteaux. Mais, il

semble qu'on n'apprenne pas par les malheurs d'autrui. Il commença à lui téléphoner, plus souvent, et à lui demander s'il avait reçu l'argent, alors qu'il savait très bien qu'il l'avait reçu. Et il commença à montrer à toutes ses connaissances les photos et à poser des questions sur lui. Et il commença à le demander aussi aux clients. Dans la confusion, il baisa un d'eux, bien qu'il aie comme principe de ne pas s'en prendre aux clients, mais Alexandre le harcelait depuis des années. Cependant, il ne supporta pas la sexualité débridée de l'avocat et s'enfuit, bien qu'il continuât à lui confier du travail, parce qu'il était fort dans son travail et lui faisait des réductions.

Et soudain, il perdit les traces de Karim, pour une semaine. La famille, qui participait au jeu, s'amusait et vivait de l'argent du Grec, comme, auparavant, elle avait vécu des francs français de Claude, le cachait. Il commença à lui téléphoner quinze fois par jour et à perdre le contrôle de la situation. Ils répondaient soit son frère, soit sa sœur qui connaissaient le français. La mère disait obstinément un «oui» sec et diverses paroles qui faisaient des phrases entières en arabe qu'il regrettait de ne pas connaître. A un certain moment, il dit à son frère, quand il lui dit que Karim avait dormi toute la nuit en dehors de la maison et qu'il n'était pas encore rentré:

«-Dis-lui, s'il te plaît, de téléphoner à Akis le Grec, parce qu'il ne peut pas dormir.»

Et alors, Karim apparut, à nouveau, et tout recommença comme au début. Et il alla seul à Casablanca pour le visa. Et la consule ne le lui donna pas. Et alors Akis decida d'y aller.

Il lui téléphona, un soir, de l'Isthme de Corinthe, pour lui annoncer:

«-Je viendrai jeudi.

-Non! Hurla Karim. Pourquoi?

-Pour t'aider à te procurer le visa.

-Ne viens pas.

-Ce n'est pas possible. J'ai déjà acheté le billet.

-Apporte beaucoup d'argent, Akis», lui dit-il d'une voix basse.

-Je viendrai, Karim. Et j'apporterai beaucoup d'argent. Mais, ne me le dis pas comme ça, c'est ignoble.

-Viens, sans rien apporter. Que toi. Ton corps et ton âme.»

Il prépara les valises, les remplit de cadeaux et de billets récitant les vers de Nikos Kavadias «Tu veux de l'or, prends, cherche, compte. Ici, à côté de toi, je

resterai immobile pour des années. Jusqu'à ce que tu deviennes, pour moi, le destin, la mort et la pierre».

À l'aéroport de Marrakech, il faisait plus de quarante-cinq degrés et il fondait dans son costume en lin. Karim vint avec la camionnette d'un ami, non rasé et en sandales. Comme ça, ils entrèrent à l'Hôtel Hasna.

Il lui donna les cadeaux.

«-Je n'en ai pas besoin pour faire l'amour avec toi.»

Il lui donna à boire.

«-Je n'ai pas besoin de boire pour faire l'amour avec toi.»

Et quand il le vit nu l'Arabe eut honte car il ne pouvait pas cacher la mycose, qui lui couvrait la poitrine et les aisselles.

Ils firent l'amour sans parler. Karim écrivit son prénom sur le corps du Grec.

Ensuite, l'avocat lui demanda:

«-Alors? Qu'est-ce qui s'est passé?

-Claude est rentré.»

(Silence).

«-Qu'est-ce que tu veux donc, Akis?

-Rien. Seulement, toi. Mais je tuerai ce salaud de Français qui a appris que tu es avec un jeune et beau Grec et qui est venu pour prendre sa part. Il est venu pour t'acheter avec son argent et toi, tu es ébloui par la villa de son amie, la lesbienne, avec la piscine.»

Il l'enduisit avec une crème, qu'il avait apportée de Grèce pour la mycose. Le lendemain, il en achèterait une de la même composition chimique à la pharmacie et Karim constaterait:

«-Elle n'est pas aussi efficace que la grecque.»

Il lui fit mettre une des montres, qu'il avait achetées au drogué, celle en argent. Et elle brillait bien sur sa main sombre et Karim la montrait pendant le dîner. Mais, quand il fut temps de dormir, Karim choisit de dormir sur le plancher. À partir de ce moment-là, tout se fit très vite. Parce que la catastrophe arrive comme une avalanche. Akis montait sur lui, pendant toute la nuit, sans le réveiller, comme s'il voulait avoir du temps pour profiter de lui, avant qu'on le lui enlève, avant qu'on se place entre eux et les séparent. Et il buvait beaucoup accélérant ainsi la chute libre dans le puits profond qui devint le lac calme et doux de leur amour.

Chapitre 23

La nuit, il rêva qu'ils étaient des mandragores jumelles dans le désert. Karim, le noir, Akis, le blanc. Et ils étaient parfaitement unis, l'un dans l'autre, et ils se rafraîchissaient les jours de grande chaleur et se réchauffaient l'un avec la respiration de l'autre, l'un sans les bras de l'autre, dans les froides nuits tropicales. Et le sable dédaignait leurs feuilles et l'eau trouvait refuge à leurs racines. Et elles

étaient les plus heureuses plantes du désert. Jusqu'au jour où la main d'un démon les arrache et jette l'un en Grèce et l'autre au Maroc. Le cri rendit fous tous ceux qui l'entendirent. Et la douleur était insupportable. Depuis ce moment-là, ils se cherchent, depuis douze siècles. Et enfin, ils se trouvèrent et s'enracinèrent au premier trottoir boueux de Zamaa el Fna qu'ils trouvèrent libre. Mais le sol n'était pas épais et les balayeurs les déracinèrent. Cette fois, la douleur était contrôlée, parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de s'embrasser. Et à partir ce moment-là, ils rêvèrent de s'enraciner en Grèce. Et une consule vint, oiseau rapace, et les aveugla, jusqu'à ce que, pris de colère, ils se jettent l'un sur l'autre, comme des souris enrégées. Et ils rêvèrent de vivre en Afrique. Mais les Berbères ne les laissèrent jamais tranquilles pas même une nuit avec leurs chansons stridentes et leurs jappements. Et le refrain était toujours le même:

«-Vole-le! Dépouille le cochon blanc.»

Et quand ils se retiraient pour reprendre haleine, le troupeau de blancs venait et criait hystériquement, en portant des jarretières, des accessoires de sex-shops et des fouets de clubs de sadomasochistes et le refrain était toujours le même:

«-Viole-le, profite de lui, asservis-le, ce sale nègre.»

Il se réveilla en sueur.

Ils sortirent pour aller à la banque. Karim lui avait demandé un million de centimes qu'il avait empruntés à son frère le banquier, pour le voyage en Grèce. Il les lui donna. Il lui donna, aussi, mille marks, pour qu'il aie sur lui des devises à l'aéroport d'Hellinikon. Il lui donna, aussi, son argent, pour que lui paie.

Quand ils sortirent de la banque, il demanda à Karim de l'argent pour prendre un taxi et rentrer à l'hôtel, parce que l'Arabe allait à sa boutique. Il lui donna dix dirhams.

«-Ce n'est pas assez.

-Il y en a plus qu'assez.»

Et il dur rentrer à pied à l'hôtel. Il faisait quarante degrés. Et la température montait sans cesse. Il but de l'ouzo sans rien manger et s'endormit. L'après-midi, son amant le réveilla et lui fit porter la serviette avec son prénom et lui coupa les cheveux pendant deux heures, dans la salle de bains, sans que ni l'un ni l'autre ne parlent. C'était la meilleure coupe de sa vie, pour ses cheveux las des shampoings, de la pollution et du stress.

«-Combien ça coûte?

-Cela dépend. Si c'est une coupe pour la vie, elle coûte cher.»

Et il n'hésita point à donner de l'argent pour une telle coupe. Et il vit une vie en dix jours.

Il plongeait dans le bonheur. Karim était là mais en même temps il était absent. Il y avait des moments, où il écrivait son prénom sur la peau blanche de son amant, pour ne pas le perdre, et il y avait des moments où il suffoquait et voulait sortir pour galoper dans la nuit.

L'après-midi, ils sortirent pour faire des courses. Karim lui dit d'attendre à la terrasse du café qui dominait la place.

À côté de lui, était assis un jeune italien aux grosses lunettes d'hypermétrope. Un peu plus loin, un Japonais photographiait, sans cesse, un objectif phallique. Au dessous, des touristes allaient et venaient. Un Berbère amusait les enfants en dansant avec la tête décorée par un bonnet multicolore avec un grand pompon. Il y avait des charmeurs de serpents, des chiromanciens et des prostituées aux djellabas de couleur jaune d'œuf. L'Italien se tourna et lui dit:

«-Votre ami vous fait signe.»

Il se pencha et regarda. Karim très grand, sur la place, le saluait comme un prince sur son trône un gladiateur dans l'arène au milieu des bêtes de toutes espèces.

Trois heures passèrent en une minute, dans l'abrutissement de la canicule, dans les sons monotones des instruments berbères et dans les exhalations des rôtisseries. Un sacrifice au Dieu inconnu du gain.

Karim resta en face de lui, à la terrasse du café, entre Zamaa el Fna et Akis. La Koutoubbia était pendue, comme une boucle d'oreille, à son oreille gauche. Ils y restèrent, jusqu'à ce qu'il fit noir. Ensuite, sans dire un mot, ils s'embrassèrent et prirent l'avenue Mohamed V, vers l'ouest, pour aller à l'hôtel, qui abritait leur amour. Encore déracinées, depuis des années, les mandragores rendent fous les passants avec leur odeur. Et elles guérissent ceux dont l'obscurité ne s'est pas encore totalement emparée.

Chapitre 24

La feuille sur laquelle Akis écrit maintenant a la couleur bleue morte de la mer à El Zadida, où ils passeront une semaine. Ils arrivèrent tôt le matin en taxi de Marrakech à l'Hôtel Marah. Karim, pendant tout le trajet, dormait. La réceptionniste – une femme sèche qui semblait au Grec être toujours la même dans toutes les réceptions de tous les hôtels du Maroc- informa Akis qu'une chambre qui donnait sur la mer, allait se libérer à une heure. Il était onze heures et quart. Ils laissèrent leurs bagages, à côté de la réception, et un Arabe efféminé aux grosses lunettes de myope garantit leur garde.

«-Êtes-vous avocat? Enchanté de vous connaître. Bienvenue à notre hôtel.»

Akis lui donna un gros pourboire. Ils mirent leurs maillots dans les vestiaires autour de la piscine de la façade. Karim eut peur, quand il vit Akis en maillot *tanga* et avec un corps mince mais bien exercé pendant ces trois mois.

Il lui proposa de nager en short, mais Akis refusa.

À la plage, deux troupes de scouts avaient installé leur camp. C'est ce que pensa Akis, mais Karim lui expliqua que c'était une colonie de vacances pour les enfants des fonctionnaires. Sur cette plage, partout où Akis passait avec son

appareil photo pendu au cou, il y eut un défilé de minets. Karim le suivait embarrassé. Il lui dit de s'asseoir dans son champ visuel et il s'adonna au football. Sous le prétexte de photographier son amant, il photographia aussi les autres garçons qui se détendaient en jouant au football. Il photographia, aussi, quelques sauveteurs bien exercés qui passèrent devant lui en portant des maillots rouge provocants et des chapeaux rouges.

À la mi-temps du match, il dit à Karim qui vint pour boire de l'eau:

«-Pour moi, tu es le plus beau garçon de la plage.

-Je ne me sens pas obligé de dire la même chose pour toi.»

Akis chercha à se venger de lui pour cette insulte. Il se jeta, en colère, dans la mer et pria l'Arabe de le photographier. Il prit de diverses poses provocantes qui mettaient dans l'embarras les passants. Et quand, en nageant, il s'éloigna un peu de la plupart des gens, les sauveteurs coururent le sauver.

«-Mais, je ne me noie pas, dit Akis.

-Il est défendu de nager en eaux profondes.»

Quand il sortit soutenu par des sauveteurs qui trouvaient sans cesse des prétextes pour le toucher, Karim dit:

«-Mon cheval blanc nage plus loin que tous. Je suis fier.»

Et le Grec était fier de son cheval noir qui jouait au football comme un taureau.

Il ouvrit le livre des poèmes de Tahar Ben Jelloun que Karim lui avait acheté sur un banc plein de livres jaunâtres ou de parties de livres. Parfois on y trouvait, aussi, des cartes postales à moitié brûlées et des extraits de lettres dans toutes les langues connues –et inconnues pour ce polyglotte qu'était Akis-.

«*Les amandiers sont morts de leurs blessures*»¹, était le titre. Il ouvrit au hasard sur un poème en prose qui parlait de l'amour d'une Marocaine qui arrivait au mariage. Son mari la réveillait dans la nuit et éjaculait vite entre ses cuisses pour s'enfoncer toute suite après dans un profond sommeil. «Insupportable», pensa Akis. Le poème terminait avec la phrase «*L'amour, cette solitude*»².

Il regarda autour de lui. Un garçon solide avec, au cou, une chaîne qu'un insigne de parachutiste ornait, le regardait d'un œil perçant. Deux jeunes garçons demandèrent s'il pouvaient allonger leur serviette à côté de lui. Peu après, ils lui demandèrent:

¹ En Français dans le texte.

² *Idem.*

«-Monsieur, pouvons-nous nous asseoir, un peu plus près de vous?

-Non.

-Pouvons-nous faire l'amour avec vous?

-Non.»

Il se tourna et les regarda avec surprise. Ils n'avaient pas plus de quatorze ans.

«-Voulez-vous que nous vous invitons chez nous pour manger du couscous?»

À ce moment-là, Karim arriva pour boire de l'eau.

«-Qu'est-ce qu'ils te disent?», demanda-t-il en les regardant d'un œil féroce.

-D'aller chez eux en tant que noble invité pour manger du couscous et connaître la famille.

-Ils sont fous, ces Marocains», dit Karim en souriant et retourna à son football.

Plus loin, deux Français septuagénaires étaient allongés en feuilletant des livres d'Art et leurs minets basanés lisaient, tranquillement, des magazines français et se tripotaient entre eux. Quelques femmes vêtues jusqu'au cou qui étaient assises à côté d'eux, sous un parasol couleur des bonbons pour mariage, suivaient avec indifférence le spectacle, comme si elles l'avaient vu plusieurs fois, auparavant, et ne s'étonnaient plus.

À ce moment-là, arriva Abdelkarim –un autre Karim- et il se pencha pour lire la couverture du livre. Il était maigre et vêtu de blanc. Âgé de vingt-cinq ans, étudiant en dernière année à la faculté de Chimie. Une prostituée professionnelle. Akis lui dit qu'il est Italien –son Karim lui avait appris de ne pas dire qu'il est Grec- et parla avec lui en Italien. Il connaissait le livre et il traduisait quelques uns de ses poèmes automatiquement en italien avec une facilité qui étonnat l'avocat grec.

Karim –son Karim- vint à nouveau, pour boire de l'eau sans dire mot.

«-Il est Marocain ton ami?», demanda Abdelkarim.

-Non, Égyptien.

-Est-il jamais venu chez toi, à Rome?

-Plusieurs fois.»

En ce moment-là, le parachutiste vint plus près pour entendre. Ils se levèrent pour marcher. C'était midi, la plage était pleine de monde et ils ne réussissaient pas à passer inaperçus.

Le parachutiste les suivait de l'œil.

«-Quand allons-nous nous rencontrer à nouveau?

-Cet après-midi, à six heures, quand la nuit tombe.»

Il rentra, prit ses affaires et dit à Karim qui attendait qu'un nouveau match commence:

«-Allons-y. La chambre doit être prête.

-Je ferai encore un match.

-Je t'attendrai à l'hôtel. Demande à la réception le numéro de la chambre.»

Ils avaient déjà laissé leurs passeports à la réception. L'Arabe efféminé aida Akis à monter les valises et ne voulut plus partir de la chambre, même après qu'Akis lui eut donné un fort pourboire. Finalement il lui donna aussi sa carte de visite et lui jura de lui écrire après lui avoir donné le cahier où il écrivait ses poèmes, pour que l'Arabe accrocheur écrive aux dernières pages son adresse.

Il but presque la demi-bouteille d'ouzo qu'il avait apportée de Grèce.

Il était encore sous la douche quand Karim hors de lui sonna à la porte.

«-Pourquoi as-tu fermé à clé?

-Pour que personne n'y entre et ne me vole pendant que je prends ma douche.

-Vous, les Européens, vous avez toujours peur d'être volés. Moi, je ne reste pas dans cet hôtel.

-Comme tu veux. Pourquoi?

-On ne me disait pas à la réception, dans quelle chambre tu étais. Ils ont dit que j'étais sale.

-Mais, tu l'es», lui dit l'avocat, sans le regarder.

«-Qui? Moi?»

Ensuite, il sortit sur la terrasse pour manger les fruits qu'ils avaient achetés pendant le trajet pour El Zadida.

Quand Karim sortit aussi de la douche, Akis alla l'embrasser.

«-Je ne fais plus l'amour avec toi. Ton haleine sent l'ouzo. Et je ne te laisse pas à nouveau monter sur moi. Je ne l'ai jamais fait dans ma vie.»

Le sang d'Akis ne fit qu'un tour avec une vitesse indescriptible. Il gifla son amant avec une violence incroyable. Il en resta stupéfait lui-même, mais l'Arabe, beaucoup plus. Ses yeux noirs brillaient de haine.

«-Personne ne m'a jamais fait cela. Pas même ma mère. Je ne veux pas être marié avec un alcoolique.

-Moi, non plus, avec quelqu'un qui dit toujours des mensonges. Tu t'es livré à l'amour passif plusieurs fois avec moi. Et tant que tu seras avec moi, tu le feras. Parce que cela te plaît. Parce que tu es un homosexuel, comme moi.»

L'Arabe ricana:

«-Mais, moi, je vais avec des femmes.

-*À quelle heure?*»¹, ricana le Grec, à son tour.

Karim pris Akis par le bras et le tira vers la terrasse et lui montra la foule des gens sur la plage. Ils ressemblaient à des fourmis dans un champ jaune au temps de la récolte.

«-Vois-tu tous ces gens--là? Je peux faire l'amour avec tous. Toi, je t'aime. Mais, pourquoi tu me demandes toujours de tenir le rôle de la femme?

-Parce que je suis amoureux de toi. Et c'est la première fois dans ma vie que je tombe amoureux d'un homme. Et si l'alcool te gêne, je le jetterai. Je préfère ton baiser.»

La bouteille éclata sur la porte en fer de l'escalier qui conduisait à la plage, mais elle ne se cassa pas. Simplement, son couvercle fut enlevé et l'ouzo coulait, lentement.

Le gardien qui se tenait toujours à côté de la porte pour éviter une invasion de gens embêtants dans l'hôtel, les regardait stupéfait.

«-Le client a toujours raison», lui cria Akis.

Karim descendit, très vite, avant que plus de quelques gouttes n'aient coulées. Il leva la bouteille et le salua, comme s'il lui rendait hommage avec son épée.

Il rentra dans la chambre et ils burent ensemble et rirent et firent l'amour, comme si rien ne s'était passé.

Quand Akis se réveilla, Karim n'était pas là. Il était tard dans l'après-midi et la mer avait couvert une partie de la plage creant une surface d'eau fine où le ciel se reflétait.

Il s'habilla et descendit en prenant son appareil photo. La lumière du crépuscule ferait des photos, qu'il prit à contre-jour, presque du noir et blanc. Karim continuait à jouer au football avec les gamins. Et Abdelkarim était là. Il photographia le Grec sur le reflet de l'eau avec les nuages qui lui couronnaient ses cheveux blonds. Quand il développa les photos en Grèce, il paraissait habillé en un ensemble de plage dans un paysage enneigé. Et les rochers, peu profonds, moussus, au

milieu de la mer, ressemblaient à l'herbe que la neige découvre en fondant sous les pas des chevaux.

Karim –son Karim- interrompt le tête à tête photographique.

«-Allons-y. Il fait frais.

-Quand nous sommes ensemble, le climat est toujours l'idéal pour moi, mon amour.

-Ne me dit pas ça ainsi, au milieu de la rue. Et ne parle pas avec tous les garçons de la plage. Mais, je suis content que tu n'aies pas peur et que tu te promènes seul. Tu es un grand et il n'est pas nécessaire de te surveiller.»

Ils mangèrent dans les tavernes du port des poissons et des calamars trempés dans la brûlante sauce rouge. Dans une boîte, en plein air, improvisée, à côté de l'hôtel, ils s'amusèrent à suivre le spectacle. Akis s'étourdit de la beauté de tant de beaux garçons. Et quand Karim alla téléphoner chez lui pour demander à son employé les nouvelles de son salon de coiffure, beaucoup de ces garçons eurent l'occasion de toucher Akis en prétendant passer indifféremment tout près de lui. Il y avait de petites prostituées vêtues en rouge ou en jaune, qui marchandaient avec des compagnies entières de garçons.

Karim rentra et l'éloigna de cette fosse aux serpents. Les cigognes étaient penchées sur les arbres dans leurs nids, et ils rentrèrent dans la chambre, où ils firent le plus violent amour de toute leur relation, jusqu'à ce moment. Et sans boire même une goutte d'ouzo.

Le matin, le bruit sourd de la mer les réveilla. Karim dormait sur le plancher enveloppé dans un drap à côté de la porte-fenêtre. Akis se mit, aussi, sous le drap et fit l'amour avec l'Arabe, son amant. Ensuite, il s'endormit, de nouveau, comme un poussin. «Mon Dieu, que ce bonheur ne finisse jamais!»

Quand il se réveilla, il était presque midi. Du balcon, il vit Karim jouer de toutes ses forces, à un match avec de si jeunes enfants, qu'à chaque mouvement Akis avait peur que le très grand mec, au visage féroce et à la moustache dense, les écrase entre ses cuisses comme des noix.

Il sortit nonchalamment, sans l'appareil photo, mais avec les poèmes de Tahar Ben Jelloun sous le bras.

Abdelkarim l'attendait au même endroit et le "parachutiste" aussi. Ils passèrent deux heures en lisant des poèmes. Surtout, le «Prostituées de Tetouan», qui plaisait beaucoup à Akis. Et Abdelkarim les lui traduisait en italien. Ils eurent le

¹ En Français dans le texte.

temps de se donner rendez-vous à cinq heures, là, où la plage finit vers l'est, avant que Karim, épuisé par le football, ne les interrompe. Son rival en amour s'en alla, à la hâte, après avoir écrit son adresse sur les dernières pages du cahier où l'avocat grec écrivait ses poèmes. Et Akis lui promit de lui apporter, l'après-midi, sa carte de visite avec son adresse. Une promesse qu'il n'allait pas tenir.

Il n'y avait plus d'eau. Karim s'allongea sur le petit mur en ciment, au bord de la rue.

«-Va à la ville chercher de l'eau.

-Il y en a au kiosque à côté.

-Ici, il n'y a que de la Sidi Harazem et moi, je veux de la Sidi Ali. En Grèce, y a-t-il de l'eau minérale?

-Non.

-Donc, je ne peux pas venir.»

L'avocat grec demanda à son amant un billet, parce que l'Arabe gardait l'argent et se mit en route pour aller à la ville sous le soleil impitoyable. Le deuxième kiosque était à plus de deux kilomètres de distance. Il se sentait humilié. Il voulait se venger de l'homme qu'il aimait plus que tout au monde. Le «parachutiste» le poursuivait. S'il était en Grèce, sur une île, il le baiserait sur place, au milieu de la rue. Comme des chiens. Cependant, quand l'Arabe essaya de commencer à discuter avec lui, il le chassa, poliment. Et il s'en alla comme un chien plaintif. «Il n'est pas aussi dangereux que je le croyais au début», pensa Akis.

Il rentra épuisé. Karim but sans dire «merci» et lui fit des reproches parce qu'on s'était foutu encore une fois de sa gueule et qu'il avait payé cher la Sidi Ali.

«-Allons manger», demanda Akis.

«-Je resterai ici», dit Karim. Ses yeux obscurs brillaient.

Après l'avoir beaucoup supplier, il le suivit au point d'attache connu, au port.

«-Prenons un taxi», demanda l'Arabe.

-Non, nous irons à pied et nous retournerons à pied», dit l'avocat entêté.

Alors qu'ils rentraient à pied, après avoir mangé des calamars et des poissons, Karim s'allongea, un moment, sur le petit mur au bout de la rue sans bouger et sans parler. Akis rentra à l'hôtel et s'endormit après avoir bu pas mal d'ouzo. Quand il se réveilla, il était quatre heures, et Karim n'était pas là. Il prit une douche, il mit un jean collant et le tee-shirt rouge, prit l'attaché-case en cuir à cinquante dirhams que Karim lui avait offert, et il sortit. Il marcha longtemps sans

rencontrer aucun de deux. Et, après avoir fait plus de trois kilomètres, Abdelkarim apparut à côté de lui comme une vision.

«-Quand j'étais adolescent, j'étais amoureux d'une fille. Mais, elle m'a trahi. Elle avait des relations avec d'autres garçons. Maintenant, je veux un garçon beau, comme toi pour qu'il se marie avec moi et être fidèle l'un à l'autre. Et qu'il m'offre l'hospitalité un jour chez lui, à Rome.»

«Tous racontent la même histoire», pensa Akis. «Mais, ça ne fait rien, car cela montre leur monde intérieur, le plus profond, au delà de la misère de la vie quotidienne et du besoin de survie.»

«-Nous sommes sept frères. J'ai passé des examens pour entrer dans la police. Trois cents demandes pour cent postes.

-Tu finiras tes études?

-Si, je réussis. Mais, le chômage est grand pour les chimistes.

-Tu parles, souvent, aux touristes, comme à moi?

-Non. D'ailleurs, on doit respecter les autres. Il y a des femmes et des enfants qui écoutent. J'habite ici. La ville est petite. Je ne dois pas m'exposer.»

Ils s'étaient beaucoup éloignés de la partie habitée de la ville. Mais l'instinct de l'avocat expérimenté ne déclenchait pas le signal d'alarme.

«-Ce n'est qu'un agneau», pensa-t-il. «Il doit avoir peur de moi». Il regarda autour de lui. Le paysage était lunaire. Derrière les minuscules rochers, il y avait toujours un autochtone –la police?- qui faisait sa sieste. Il n'y avait pas un endroit où se cacher. Et à ce moment-là, Abdelkarim proposa de s'asseoir sur le sable au milieu d'une immense plage, loin des rochers et de la rue. Akis leva son tee-shirt, un peu plus haut que sa poitrine et ouvrit sa braguette. Karim baissa son short blanc jusqu'aux genoux. Ils se masturbèrent en caressant le corps l'un de l'autre.

«-Comme des enfants de douze ans», pensa Akis.

«-Plein de lait», commenta l'Arabe pour les performances du Grec.

«-Demain, ici, apparaîtra une mandragore, dit-il. Et elle s'enracinera profondément et entendra la mer. Et celui qui essaiera de la déraciner, il mourra. Et celui qui entendra les pleurs de la mandragore malheureuse, se rendra fou de tristesse. Et celui qui entendra son rire, aura peur.

-Reviens vite. Ton corps me plaît et tu parles comme un livre. Tu loueras un appartement à côté de la plage et je resterai avec toi, pendant toute la journée. Je peux faire l'amour plus de cinq fois d'affilée.»

«Mon cher Abdelkarim!», pensait Akis maintenant d'une tendresse infinie.

Ils burent du coca-cola à un petit bar de la rue. Il faisait noir. Akis lui fit signe de garder la monnaie. Il dit «merci», poliment, en le regardant profondément dans les yeux.

Akis partit sans le regarder. Il voulait que leur connaissance s'arrête là, avant qu'ils ne s'enfoncent dans l'obscurité où il se perdait actuellement avec l'autre Arabe.

Karim –son Karim- se tenait habillé et debout dans la chambre, la porte ouverte. Akis croyait qu'il était resté longtemps dans cette position. Ils ne dirent rien, jusqu'à ce qu'Akis prenne une douche, ils s'habillèrent et sortirent pour se promener. Ils s'assirent sur un banc. Karim eut une expression de vieillard, les rides apparurent sur son visage et il dit en regardant la mer:

«-Voyage! Vis! Le monde est plein de gens.

-Mais c'est toi que je veux...»

(Silence).

«-Tu vas en touriste dans un pays, tu fais la connaissance d'un homme et tu l'aimes. Tu pars. Après vingt ans passés, tu reviens. Seules les montagnes ne se rejoignent pas.» Sa voix s'entendait profonde et il parlait, comme le mage d'une race primitive dans le désert.

«-Pour qui, dis-tu cela? Pour moi ou pour Claude?

Dès lors, il refusa de le regarder ou de lui parler.

«L'obstination berbère!», pensa Akis.

Et quand un vieil homme s'assit à côté d'eux et qu'ils se mirent à bavarder de l'Islam en arabe, le Grec partit, en colère.

Il revint une heure après, après avoir joué à la fête foraine et perdu.

Ils continuaient à parler.

Un peu plus tard, Karim l'interrogea:

«-Allons-nous manger?

Le Grec ne répondit pas, mais il le suivit. Il entra dans un bon restaurant. L'avocat resta dehors, il croisa les mains sur la poitrine et le regarda debout, pendant une heure, manger lentement et sans hâte. Les autres clients et les serveurs les regardaient bizarrement. Un scandale! Lorsque Karim sortit et s'arrêta devant lui et le regarda dans les yeux, Akis le gifla et partit en arrachant de la main de l'Arabe la bague en or dont il lui avait fait cadeau, en janvier, et rentra dans sa chambre en marchant très vite.

Alors qu'il avait fermé les valises et se préparait à partir, Karim entra, impassible, et exigea du Grec:

«-Va m'apporter de la Sidi Ali de la ville.

Akis descendit au bar, à côté de la piscine, et paya très cher pour acheter une bouteille de Sidi Harazem. Ils se rejoignirent sans parler, comme des bêtes sauvages, sur la terrasse et la mer brillait, comme si le soleil s'était levé à minuit.

Chapitre 25

Le matin, ils furent réveillés un peu tard par le soleil qui entrait par une ouverture du rideau.

«-Habille-toi, vite, parce que le chauffeur de taxi va nous attendre», dit Karim.

Akis mit son costume en lin blanc sans le chapeau.

«-Moi, qu'est-ce que je porterai?

-Je te prêterai mon saroual blanc que j'ai apporté de Grèce et que je n'ai pas encore mis.»

Il lui allait comme un gant bien qu'il fût plus grand que lui.

Ils sortirent. En effet, un grand type de trente ans, le chauffeur, mince, à la taille de guêpe, au dos triangulaire et au visage anguleux et pointu, attendait avec un large sourire aux lèvres. Akis faillit tomber par terre, étourdi de sa beauté. Mais ni Karim ne semblait indifférent. Il s'assit sur le siège de devant et parla, sans cesse, en arabe, pendant tout le trajet jusqu'à Casablanca de sa voix profondément sensuelle. Le chauffeur paraissait étourdi. Akis était assis derrière. Personne ne lui parlait. Et le trajet n'avait aucune couleur dans la lumière matinale qui les aveuglait.

Il ouvrit le livre de poèmes de Tahar Ben Jelloun et lit celui d'une nymphomane, qui sortait sur la place, à minuit, et se masturbait devant des types sauvages, les passants, qui la transperçaient et elle se taisait «*trop heureuse pour parler*»¹. Est-ce que son Karim était comme cette femme du poème ou était-ce lui-même qui était comme ça? Leur discussion en arabe continuait en torrent et Karim riait, content, sans même se tourner pour le regarder. Akis se sentait comme un enfant qu'on ne laissait pas jouer avec les arbres et qui est enfermé derrière un moucharabieh tandis que les enfants qui jouent au ballon, sous sa fenêtre, crient: «Emprisonné! Emprisonné!». Les cris lui pèrcent les oreilles, souvenirs violemment réveillés de l'enfance de l'avocat sur l'île où ils passaient leurs vacances en famille.

Ils arrivèrent au consulat et Akis resta dans le taxi, tandis que le chauffeur emmena son ami, Karim, à l'intérieur jusqu'à la méchante consule. Ils rentrèrent, un peu après, et ils discutaient vivement. Ils ne lui expliquèrent rien. Ils entrèrent à nouveau dans le taxi et commencèrent à errer dans les ruelles de Casablanca interrogeant les passants. Enfin, ils s'arrêtèrent dans une ruelle avec des bureaux de traduction et commencèrent à y entrer et sortir. Akis sortit pour se dégourdir. A la fin, ils déposèrent quelque part la licence d'exercice de la profession de coiffeur dans son cadre et entrèrent à nouveau dans le taxi pour rentrer à El Zadida.

«-Qu'est-ce qui s'est passé?», demanda Akis, presque au milieu du trajet, en interrompant la discussion continuelle des Arabes qui semblaient s'amuser.

«-Les Grecs sont fous, dit Karim. Au consulat français, j'ai eu le visa en une heure. Cette dame demande tous les documents justificatifs traduits. Nous

reviendrons à nouveau demain et nous resterons pour une nuit. Le surlendemain, elle me dira «oui» ou «non».»

Et il continua, impavide, sa discussion en souriant érotiquement. Ils s'arrêtèrent dans une petite ville provinciale avec un château, un peu avant El Zadida. Karim, sans lui rien demander, alla à acheter des côtelettes et de la viande hachée pour les indispensables boulettes d'Akis. Ils se mirent seuls à une table étroite, où il n'y avait de place que pour deux personnes seulement, et Akis, à l'autre bout de la salle. Il mangea rapidement et sortit, sans leur dire mot. Il prit l'appareil photo et alla au château. Il se sentait misérable. Il voulait qu'on lui offre le plaisir de l'amour en cadeau et non pas l'acheter. Il tarda à rentrer et les amis l'attendaient impatiemment. Ils lui demandèrent, en plus, de les photographier, pendant qu'ils se tenaient affectueusement par la main. Karim le prit lui aussi en photo, mais plutôt à la hâte et sans attention, parce que la photo était floue. Et il avait un air misérable.

Ils rentrèrent. Karim dit au chauffeur de les attendre le lendemain matin à la même heure. Quand ils entrèrent dans la cour de l'Hôtel Marah, Akis, en regardant les cigognes dans leurs nids, éclata :

«-Très bien. Quand tu viendras en Grèce, je m'assiérai à une table séparée avec mes amis, nous ne parlerons qu'en grec sans t'adresser la parole.

-Apprends l'arabe», lui dit-il. Et la voix de Karim était pleine d'audace et d'un ton autoritaire qu'il entendait ou auquel il faisait attention ou qui le gênait pour la première fois.

Un peu plus tard, quand il demanda à un ami, «arabologue», celui-ci dit qu'il est, tout à fait normal pour l'homme, chef de la famille, de s'asseoir sur le siège de devant et de discuter avec le chauffeur, pendant que les femmes sur le siège arrière ne disent mot.

«-Crois-tu que je suis une Marocaine en tchador?», lui demanda-t-il, quand ils entrèrent dans la chambre.

Karim ne répondit pas. Il enleva le saroual. Il mit ses vêtements, prépara le sac de voyage, sortit de l'attaché-case en cuir les documents justificatifs pour le visa, lui laissa de l'argent sur la table de chevet et sortit en laissant la porte ouverte.

«-Je retournerai vers Claude. Celui-ci, au moins, m'aime. Toi, qu'est-ce que tu m'as donné?

-Karim! Karim! Karim!», Akis s'entendit lui-même hurler trois minutes après, et il avait bu, entre-temps, d'un seul coup la demi-bouteille d'ouzo.

¹ En Français dans le texte.

Il apparut, silencieusement, dans l'ouverture de la porte et lui enleva la bouteille.

«-M'as-tu appelé?

-Non.

-Je ai rêvé alors. Je suis rentré pour ne pas provoquer un scandale à l'hôtel. Mais, je ne parlerai pas qu'à toi, comme si nous étions de petits enfants. Et tu ne me feras plus jamais l'amour. Sinon je rentrer à mon salon de coiffure. Je n'aime pas faire cela.

-Très bien, donc. Fais-le avec tous les autres, excepté moi. Fais-le avec des inconnus derrière les buissons dans le parc, à côté de Zamaa el Fna. Le premier soir, tu l'as fait avec moi sans rien demander. Mais, après j'ai fait la faute de te laisser voir ma faiblesse pour toi et tu en as profité de moi.

-Mais, je ne l'ai jamais fait dans ma vie.

-Tu l'as fait, aussi, avec Agis, le premier soir. Et tu étais même insatiable. Parce que je t'avais, déjà, baisé trois fois.

-Mais, celui-là n'entra pas. Je ne l'ai pas laissé entrer.»

C'était vrai. Agis le lui avait confirmé.

«-Arrête de boire. Veux-tu que nous fassions l'amour?

-Non. Je ne veux pas avoir l'impression que je te viole. Ni que je te paie comme une prostituée. En Grèce, on a une chanson qui dit "L'amour n'a pas de prix, l'honneur n'a pas de prix et celui qui en a, le donne d'un regard, d'un baiser. Si tu as un peu d'amour, donnes-en moi pour adoucir mon cœur...».

L'Arabe chantait avec lui, comme un petit enfant, et ses yeux pleuraient et les larmes coulaient profondément de son œil noir.

«Mon Dieu», pensa le Grec. «Nous sommes tous, innocents et coupables. Le monde est gouverné par l'amour et l'argent. Que Dieu nous pardonne». Il eut peur. Il s'habilla et resta devant la large mer bleue. Alors, il se tourna simplement et lui dit:

«-S'il te plaît, allons quelque part ailleurs, cet après-midi, pour que je nage. Ici, l'eau est peu profonde et boueuse.»

Ils prirent l'autobus, qui les mena à Sidi Bouzi. Une grande plage de l'Atlantique, où les vagues coulaient avec tracas sur la plage et où personne ne nageait, excepté Akis, qui entra dans l'eau, comme un fou. Karim joua au ballon, jusqu'à ce que le soleil se couche. Mais il surveillait, aussi, les bagages d'Akis, pour qu'on ne les vole pas. Il s'habilla et alla faire une grande promenade vers les rochers, qui entraient couverts des lichens dans la mer, là, où il n'y avait plus ni

gamins pour jouer au football, ni touristes, ni baigneurs. Des enfants, seulement, qui ramassaient des coquillages aux coins des rochers. Dans un paysage séliniaque, il rencontra le Priape anonyme. Il avait dix-huit ans. Electricien. Et il passait ses après-midi là-bas. Mais Akis n'avait aucune envie d'aventure alors qu'il marchait sur l'étendue fine des rochers au milieu de la mer, et que de toute la plage, en face d'eux très loin, les hommes qui ressemblaient à des points les regardaient. Le jeune satyre le pourchassa longtemps avec son arme dressée, pendant que les enfants qui ramassaient des coquillages semblaient ne pas du tout faire attention à eux, habitués peut-être à ce type de spectacle. Il rentra en sueur à la plage, ayant blessé ses pieds nus, aux coins aigus des rochers. Karim continuait à jouer au football. Il s'assit au café, au bord de la mer, en hauteur et commanda un tonique et un jus d'orange pour Karim, qui arrivait. Il avait ramassé un coquillage mince, comme une coquille d'œuf.

Karim le mit entre le majeur et l'index et l'écrasa en mille morceaux en regardant le Grec au fond des yeux. «Avait-il tout vu?»

Akis but le tonique et le jus de Karim en le regardant profondément dans les yeux. Ensuite, il se leva et prit presque en courant la rue au bord de la mer provoquant tous les minets qu'il rencontrait. Karim le suivait en courant derrière en lui demandant de la monnaie pour acheter une glace. Au bout d'un moment, quand il en eut marre de courir, il lui acheta une glace et ils cherchèrent un taxi. Il n'y avait rien. Ils prirent la route avec beaucoup d'autres gens, surtout, des autochtones. «Tous ceux-ci allaient bien quelque part», pensa l'avocat grec et quand ils eurent pas mal marché, il vit son amant faire l'oiseau.

-Si nous avons des ailes, nous serions déjà arrivés?», dit ce poète d'Arabe.

Et, un peu plus tard:

«-Si cette chèvre ne me donne pas le visa, je viendrai en Grèce à pied. Ou nous irons vivre au Mexique où le visa n'est pas nécessaire. Ou j'imprimerai une affiche immense de ton corps et nous couvrirons les murs de Casablanca. Et nous accueillerons des clients. Et ainsi, il ne sera pas nécessaire d'attendre vingt ans pour que tu reviennes.

-Pourquoi m'as-tu dit, cet après-midi, que Claude t'avais donné plus d'argent que moi?

-J'étais en colère, parce que tu ne m'avais pas donné le saroual, qui me va bien.

-Mais, je l'ai acheté pour toi, idiot. Ce n'est pas de taille. Tu es plus grand que moi. Je suis entré dans un magasin très cher et j'ai dit à la propriétaire «le meilleur vêtement pour un prince marocain».

-Pourquoi tu ne me l'avais pas dit?

-Parce que tu ne fais qu'exiger. Comme un enfant. Et tu ne sais pas donner. Toi, qu'est-ce que tu m'as donné?»

L'Arabe ne répondit pas. Et il n'avait pas l'air de penser.

Il fit de l'auto-stop et un vieux touriste s'arrêta brusquement comme si un courant électrique était passé. Mais quand il vit Akis aussi, il refusa de les emmener avec lui.

Un peu plus tard, ils comprirent où tous ces jeunes garçons et filles marocains, dans leur grande majorité, allaient. À un vieux tacot, qui les attendait au bout de l'asphalte. Ils entrèrent trois fois plus que ceux qui pouvaient entrer. Akis s'assit seul en arrière parmi des amis anarchistes qui enlevaient les sièges et les jetaient aux autres, tandis que quelques femmes lui souriaient avec compréhension. Karim s'assit devant, à côté d'une vieille dame. Le trajet fut un cauchemar. Akis aurait préféré rentrer à pied. «Et rends-toi en compte que je ne vais jamais à un stade de football», pensa l'avocat. Et Karim ne s'intéressait pas à ce que son amour faisait parmi cette foule furieuse des deux sexes. Enfin, au bout d'un certain temps, ils arrivèrent.

Ils mangèrent des poissons comme d'habitude et les calamars plongés dans la brûlante sauce rouge. Ensuite, ils allèrent jouer au baby-foot.

Akis dit:

«-Ce soir, tu ne joueras qu'avec moi. Et celui qui gagnera, baisera l'autre. L'Arabe sourit. Mais il s'arrêta, un peu plus tard, de rire, quand le Grec commença à violer sans cesse ses filets.

«-Trois mois d'exercice en Grèce m'ont servi», pensa Akis.

«-Je ne joue plus avec toi. Tu joues comme un fou. Tu es toujours tendu. Il faut faire attention. Que l'on puisse prévoir les mouvements de l'autre.

-Ou qu'il n'ait pas le temps de repousser les tiens. Je connais cela par les tribunaux».

Où il gagnait quelques affaires en bluffant et à des moments que l'adversaire ne pouvait pas prévoir.

Ainsi, ce soir-là, ils sortirent tous les deux, en sueur, et l'Arabe vaincu n'accepta pas de payer en nature le pari qu'il avait perdu.

«Il est fier et très viril. Il ne le donne que quand il le veut vraiment et pas comme une prostituée. J'aime cela. Ou est-ce qu'il est une prostituée si expérimentée qu'elle connaît la valeur du marchandage sur une virginité trop usée? Je ne le saurai jamais, puisque même lui ne le sait», pensa l'avocat.

Ils passèrent la nuit sans faire l'amour. Ils se reveillèrent à l'heure habituelle, mais le beau chauffeur ne les attendait pas. Il regarda le visage de son amant. Karim paraissait trahi mais quand ils passèrent à côté des nids des cigognes en portant les valises, il se retourna et lui cligna de l'œil. Et ses yeux brillaient de ce rire profond, que le Grec n'oubliera jamais, parce que personne ne l'a regardé comme ça, jusqu'à maintenant.

Un vieux chauffeur de taxi qui passait, s'arrêta. Ils s'assirent, tous les deux, à l'arrière. Akis tenait entre ses pieds la bouteille, à moitié-ouverte, d'ouzo, dont le couvercle s'était endommagé quand il l'avait jetée par la fenêtre de l'hôtel. Le temps d'arriver, le pantalon de son beau costume s'était mouillé. Et Karim lui demanda en plaisantant, quand ils entrèrent dans la chambre du cher hôtel «El Kandara» qui se trouvait à côté du consulat grec:

«-As-tu pissé dans ton froc, mon petit?»

Ils passèrent la journée, tranquillement. Karim alla au consulat et remit les traductions des documents. Il n'accepta pas qu'ils aillent à la grande mosquée, comme Akis le lui demandait. «Il a peur de rencontrer à nouveau le même vieux, son ex-client», soupçonna l'avocat. «Il se passe quelque chose dans cette ville. Le style de l'Arabe change, quand il vient ici. Et il a toujours tendance à me quitter. Je serai, toujours, très attentif. Et je ne le laisserai pas m'avoir, comme la dernière fois», pensa l'avocat. Ils mangèrent dans un fast-food, à côté de la mer. Et ils se sentaient tous les deux heureux, comme si la vie était un nuage blanc et qu'ils voyageassent sur lui sans soucis.

Dans la chambre, Karim but tout l'ouzo et laissa Akis lui faire l'amour tout l'après-midi pendant qu'il délirait:

«-Bats-moi. Fais de moi tout ce que tu veux. Je t'appartiens. Amène-moi loin d'ici. Si on ne nous donne pas le visa, nous irons vivre au Mexique. Et ne téléphone pas, à nouveau, pour vérifier si je suis chez moi, puisque je t'appartiens. Et, je t'aimerai, toujours.»

Ensuite, il se mit à le battre de toute sa force dans tout le corps.

«-Ne parle pas. Je le fais car je t'aime.»

Mais le Grec ne paraissait avoir aucune intention de protester.

Un peu plus tard, l'Arabe commença à lui donner à manger, comme un oiseau, de petites balles de salive qu'il préparait dans sa bouche. Et quand il se reposa fatigué sa tête sur l'oreiller, le Grec lui écrivit un poème, qu'il lui traduisit, sommairement, en français. Il parlait des ex-clients de la prostituée qui ne comprirent pas sa valeur et l'abandonnèrent et pour cela le Grec les bénit, car l'expression de leur durété permit l'expression de son amour. Le poème s'intitulait «Jalousie».

«-Est-ce moi celui-là?», dit l'Arabe vexé.

-Non, ce n'est qu'un poème.

-Maintenant, fais ce que tu veux, mais le soir, tu me laisseras faire une promenade.

-D'accord? Toi tu ne veux pas jouir?

-Non. Ce n'est pas nécessaire», dit Karim de la douche. Ce soir, je ferai l'amour avec le prince, qui m'attend.»

«Je ne le laisserai seul même pas pour pisser», pensa Akis. «Il est ivre mort».

Ils sortirent. C'était le crépuscule. Karim entra, continuellement, dans des cabines téléphoniques et téléphonait au Maroc, quelque part, en parlant en arabe. Akis espionnait. Ensuite, il lui demanda de lui acheter un short neuf et un tee-shirt pour le football. Il lui acheta le plus cher des ensembles. Et ils se promenèrent et mangèrent et entrèrent dans divers magasins. En sortant d'un des magasins, Akis lui montra une belle boîte noire à savons avec les gratte-ciel de New York en vert.

«-Quand l'as-tu achetée? Je ne t'ai pas vu la payer. Tu es un grand voleur toi», dit Karim.

Et Akis ne voulut pas le démentir, mais il rit coquètement, parce qu'il voulait la complicité de son amant, pour qu'il puisse entrer dans son âme et la «lire», comme il faisait, souvent, avec ses clients.

«Mais le résultat était sans importance. Même après tout cela, malgré les preuves que j'ai à ma disposition, je ne sais rien de cet enfant quadragénaire, de cette vierge prostituée, qui paraissait s'adonner à l'amour comme pour la première fois...».

Et ils mangèrent. Et ils allèrent jouer au baby-foot. Là, il rencontra quelques minets qui fréquentaient la maison de René.

«-Quelle horreur! On nous a vus et on le lui dira.

-Qu'est-ce que ça peut te faire? Tu ne retourneras plus jamais dans cette maison.»

Ils sortirent après les avoir salués encore une fois. En regardant le parc obscur, Karim le tira par la main et lui dit d'y entrer.

«-Non. On fait du tapin ici. Et c'est dangereux. Et triste.

-Non, ce ne l'est pas. Tu peux connaître un vieux qui t'emmènera en Europe». «Il est complètement ivre et il a la langue bien pendue», pensa Akis.

Ils rentrèrent dans la chambre et Karim mit son short neuf, le tee-shirt et les chaussures de sport Adidas.

-Toi, dors. Je rentrerai plus tard.

«Il entrera dans le parc en prétendant faire du jogging. Ce qu'il avait fait, ce jour-là, à Agadir quand je l'ai perdu».

«-Non. Je viendrai, moi aussi, avec toi. J'ai beaucoup mangé et je veux me promener.»

Karim s'allongea sur un banc sur la petite place devant le consulat.

Les heures passaient. Le Grec écrivait dans son calepin et l'Arabe divaguait. Devant eux, un Marocain étalait son tapis sur la pelouse pour faire sa prière nocturne. En partant, il les salua d'un ton officiel.

«C'est probablement un prêtre», pensa Akis.

-Qu'est-ce que nous attendons ici?

-Qu'il soit minuit pour que je téléphone à mon frère, le policier.

-Il rentre si tard chez lui?

-Il est allé faire une visite. Ses enfants m'ont répondu.»

Plus tard, il apprendrait qu'il appelait Claude et que les cartes de téléphone, qu'il lui volait, et celles qu'il lui avait données en partant, pour qu'il lui téléphone en Grèce, il les utilisait pour téléphoner à Avignon.

L'avocat grec n'avait pas d'illusions. Tout le temps il lui tendait des pièges. Et lui tombait dans ces pièges. Parce qu'il savait que, chaque fois, l'amour du Grec l'aveuglerait l'absurdité. Et quand il fut assuré de cela et tira trop sur la corde, ils se perdirent l'un l'autre pour toujours.

Il prit le cahier d'Akis et se mit à peindre leur amour, vulgairement, en écrivant à côté, en français, sans respecter l'orthographe: «j'aimerai Akis pour toujours». Ces pattes de mouche enfantines et les citations adolescentes pareilles à celles qui ornaient tous les arbres du parc de Casablanca, gravées à la clé ou au clou, étaient tout ce que le Grec désirait ce soir-là entendre pour continuer à vivre son rêve.

Et le coup de téléphone fut donné.

«-Pourquoi viens-tu à côté de moi? Moi, je ne t'espionne pas quand tu téléphones.»

Et il n'eut pas le temps d'entendre s'il parlait en français ou en arabe.

«Comme si cela changeait quelque chose».

Enfin, ils pouvaient dormir. Encore une nuit sans amour. Le matin, Akis tarda à se réveiller. Karim était rentré du consulat et préparait les valises pour qu'ils retournent à sa chère El Zadida.

«-Qu'est-ce qui s'est passé?»

L'Arabe ne répondit pas et son visage était inexpressif, comme ces masques en pierre noire de l'Atlas qu'Akis avait achetées la dernière fois à Agadir et qu'il regardait, souvent, quand il pensait à ce pays magique et à son amant, ou, plus précisément: son amant dans ce pays magique.

Ils payèrent et marchèrent un certain temps jusqu'à la station de taxis.

Là on se querellait à qui avait vu le premier le client et qui était là depuis le plus de temps. Karim ne parlait pas. Un quart d'heure passa. Akis chercha à entrer dans un taxi, mais les autres ne le laissèrent pas y entrer. A ce moment-là, il commença à insulter en grec les Marocains et leur pays, du même coup. Il prit, avec décision, une valise à chaque main, le sac de voyage pendu à son épaule et se mit à marcher d'un pas rapide dans la direction d'El Zadida comme l'indiquaient les panneaux. Karim le suivait en sueur ainsi que tous les chauffeurs de taxi qui s'insultaient en arabe parfait.

Et quand Karim lui dit:

«-Arrête. Je ne peux plus continuer. Je suis fatigué.»

Alors, le Grec arrêta le chauffeur qu'il avait lui-même choisi, entra dans le taxi, après y avoir mis les valises et ils voyagèrent sans parler, jusqu'à El Zadida, après avoir mangé à la même petite ville au bord de la mer, sans que personne dise mot. Seulement cette fois-ci le chauffeur laid regardait avec étonnement le Grec entêté qui savait prendre ce qu'il voulait.

Quand ils entrèrent dans la chambre, Karim lui demanda les yeux embués des larmes:

«-Tu veux que nous fassions l'amour?»

-Non. Ce ne est pas nécessaire pour moi. Dis-moi, ce qui s'est passé avec le visa.

-Il manque un document de la municipalité que normalement je ne mérite pas, et je dois graisser la patte à quelqu'un pour le avoir.

-Tu graisseras la patte à quelqu'un et tu le prendras. «Tout le monde est pareil», pensa-t-il.

L'après-midi passa sereinement. Et le soir, tandis qu'ils écoutaient de la musique en plein air et regardaient les garçons et les filles s'amuser, comme c'était l'heure, pour Karim de téléphoner chez lui, Akis dit tranquillement et avec décision:

«-Dis à ta mère de préparer du couscous, parce que, demain soir, je viendrai chez toi. Je ne peux pas téléphoner et parler, pendant des mois, avec des personnes qui ne me connaissent pas. Je me sens ridicule. Et, en plus, je suis un professionnel sérieux.

-Oui, mais je n'ai emmené Claude chez moi que deux ans après avoir fait sa connaissance.

- Comment veux-tu venir dans mon pays et rester chez moi, pour toujours, et me ridiculiser devant tous mes amis racistes, si tu ne peux m'accueillir chez toi même pour un soir?»

A ce moment-là, l'Arabe le regarda avec ses yeux malheureux et se dirigea vers le téléphone. Il se retourna et son visage était à nouveau inexpressif ou, pire, odieux.

«-Demain, tu viendras chez moi.»

Il passa la main autour de la nuque du Grec et lui dit tout bas à l'oreille:

«-Si tu m'abandonnes, je te couperai la tête.

-Demain, aux souks, tu choisiras les meilleurs cadeaux pour ta famille. Je te donnerai mille marks.

-Cela suffit pour qu'ils soit satisfaits».

Les oiseaux s'étaient perchés dans leurs nids. Et ils rentrèrent dans l'hôtel.

Chapitre 26

Ils se réveillèrent sereinement dans le bruit de la mer. Karim tira le lit sur la terrasse. Ils y firent l'amour en regardant la plage déserte. Le sable bien lissé attendait les pas des gamins.

Akis prépara les valises et envoya Karim à payer. Il voulait que son amant se sente fier. Et que lui aussi se sente fier de son amant.

En passant dans la cour, ils regardèrent, pour une dernière fois, les cigognes dans leur nid. Karim posa les valises pour reprendre haleine et lui serra la main en le regardant avec une insistance dans les yeux non élucidée par le Grec.

C'était comme s'il lui disait «ne m'abandonne pas». Ou disait-il adieu à leur paradis?

Ils sortirent pour trouver un taxi. Aucun ne passait. Karim fit de l'auto-stop en ouvrant les pieds et tenant courbé son pied droit.

«De l'auto-stop professionnel», pensa l'avocat.

Encore une fois, un vieil homme s'arrêta brusquement et il faillit provoquer un carambolage. Mais, quand il vit Akis et les bagages, il fit semblant d'acheter des cigarettes au kiosque d'en face et s'en alla à toute vitesse, sans leur jeter ni même un coup d'œil.

Karim le laissa pour aller à la station de taxis et revint avec un vieux chauffeur édenté. Il s'assit à l'arrière à côté de lui et mit la main entre les sacs en lui caressant les côtes et en le regardant d'un œil espiègle comme un enfant qui fait des bêtises à l'heure du cours.

Akis était content et ne pensait à rien.

Ils arrivèrent vite à Marrakech échauffé par la canicule, et la différence de température entre la zone balnéaire de El Zadida et celle plus au nord enfonça Akis dans un profond sommeil. Il partirait, demain. «Dommage! Nous n'aurons plus le temps de retourner à la vallée d'Ourika».

Ils s'installèrent à l'hôtel «Miriam».

«-Je dois partir pour acheter de la viande et le nécessaire pour le couscous.

-Veux-tu de l'argent pour les cadeaux?

-Non. Nous les choisirons ensemble, cet après-midi.»

Akis nagea dans la piscine déserte, car les gens des groupes touristiques qui inondaient de leurs murmures l'hôtel devaient à l'heure du déjeuner faire une visite organisée.

Il dormit profondément dans la chambre climatisée jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

À ce moment, Karim rasait chez lui ses testicules. Avec une synchronisation parfaite, le Grec rasa son pénis.

La nuit tomba et Karim vint.

«-Faisons tout de suite l'amour, parce que ce soir nous aurons beaucoup mangé.

-Il faut que nous achetions un film pour prendre des photos chez toi.»

Ils se déshabillèrent.

«-À quelle heure, t'es-tu rasé?», demanda l'avocat.

-À quatre heures.

-Moi, aussi. Hier soir j'ai rêvé de ta mère.

-Comment est-elle?

-Sèche, mince et petite.

-...

(Silence).

-Écoute-moi et ne me prends pas pour un fou. À midi j'ai rêvé que nous avons vécu d'autres vies, ensemble. Dans l'une d'elles, tu étais un combattant maure et moi, j'étais une très belle princesse. Nous avons quatorze enfants. Tu as participé à la guerre et tu fus tué. Je suis resté seul pour trente-trois ans. Et chaque soir, avant de dormir avec ton oreiller dans mes bras, je jurais que je naîtrais à nouveau comme un homme dans une autre vie pour me venger de toi... Veux-tu que je continue?

-Oui...(Il avait de nouveau ce regard éloigné. Un masque).

-Je prévois aussi l'avenir.

-Qu'est-ce que tu vois?

-Que tu partiras loin de moi. Qu'ils vont t'enlever à moi. Je te poursuivrai et, alors, gare à toi.

Ils firent l'amour, comme des désespérés.

En sortant de l'hôtel, Karim le regarda attentivement.

«-Tu es très chic habillé ainsi et tu as un air sérieux. Et ta voix est basse.

-C'est pour toi. Ce soir je vais connaître ta famille.

-Quand je viendrai en Grèce, moi aussi je connaîtrai tes parents.

-Oui.

(Rien que cette pensée paniqua le Grec. Soudain, il sentit une terrible honte).

«-Nous irons prendre un verre jusqu'à ce qu'il fasse nuit et qu'on ne nous voie pas dans le quartier», dit Karim.

Ils se dirigèrent vers la «Renaissance». Un Hollandais quadragénaire arrêta Karim et essaya d'entretenir une discussion avec lui.

«-Bonsoir...

-Ils se connaissent, sans doute», pensa l'avocat.

«-*Viens mon petit!*»¹, dit Karim à Akis et il le prit par la main et ils se dirigèrent vers l'ascenseur, indifférents au Hollandais. Le vieil homme de l'ascenseur salua Karim familièrement et Karim lui sourit.

«Un client ordinaire», pensa l'avocat.

L'heure coula sans parler. Tous les deux étaient bouleversés. Karim but discrètement de la bière d'Akis. C'était défendu de servir de l'alcool aux Arabes. Comme d'ailleurs était défendu aussi la prostitution. Parmi les tables, deux prostituées bougeaient remuant leurs fesses nonchalamment sous les djellabas jaune canari.

Le taxi les laissa, assez loin, dans le quartier mal-éclairé, récemment construit. Ils passèrent devant un terrain. Karim marchait vite. À trois pas derrière lui, Akis vêtu en blanc. La maison était obscure et la porte demi-ouverte. Avant qu'Akis entre, il regarda l'enseigne du salon de coiffure au rez-de-chaussée: «Boutique Claude». Et la jalousie mordit le cœur d'Akis, comme un serpent sournois et sa honte augmenta.

Karim distribua les cadeaux qu'ils avaient choisis ensemble, cet après-midi, aux souks.

Des sacs en cuir pour les deux sœurs célibataires, une jolie étoffe de couleur vert-cyprès pour le frère timide au visage plein de boutons qui était étudiant en dernière année de Biologie et un habit traditionnel très chic pour la mère. Et beaucoup de charcuterie, de sauces, de fruits et de gâteaux pour la table.

La sœur cadette qui parlait français lui dit avec son petit visage malin:

«-*Bienvenue chez nous!*».

Ensuite, les femmes se retirèrent sur la terrasse. Karim lui montra sa chambre. Akis enleva ses chaussures. Un tapis épais et des polochons. Une table petite et basse ronde en bois et la télévision à côté de la fenêtre qui donnait sur la lucarne, le puit de lumière.

«-Je l'ai enlevée de la boutique, parce que tous les polissons du quartier venaient regarder sans couper leurs cheveux.»

«Et pour que je ne téléphone pas et que je fasse comprendre à son employé où il est», pensa Akis. Il était jaloux de ces garçons que Karim coincerait en disant, comme il lui disait souvent en souriant:

«-*C'est bon pour la santé!*

Il avait regretté de lui avoir apporté des boissons de la Grèce qu'il cachait dans sa boutique.

«-Je dors sur le plancher. Ça me plaît, dit-il, en se justifiant.

«Mais, tout au long du mois l'avril, nous dormions serrés dans les bras l'un de l'autre, étouffés l'un dans l'autre», pensa Akis. Il discuta avec le frère de ses études et du coût des études de troisième cycle en France.

«-Dès que j'aurais ma maîtrise, le chômage m'attendra.»

Karim les photographiait.

Les trois hommes mangèrent silencieusement.

Le temps s'était écoulée sans qu'Akis s'en rende compte.

Ils montèrent silencieusement sur la terrasse pour saluer les femmes. Elles étaient assises par terre sur un joli tapis et tricotaient.

«La mère est pareille à celle du rêve», pensa Akis et sa honte augmenta.

Tous parlaient à voix basse pour que les voisins ne les entendent pas.

«Comme la province grecque des années trente».

Seulement Karim disait des calembours en arabe en se balançant nerveusement d'un côté à l'autre comme un Guignol.

Il regarda avec adoration son amant.

«-Il est un peu fou», se justifia la mère.

La petite sœur qui avait le même âge qu'Akis, traduisait.

«-Un peu de folie allonge la vie», dit Akis et la mère le regarda avec approbation et un regard souriant. De la même façon, que Karim le regardait!

¹ En Français dans le texte.

«-Pourquoi vous n’emmenez pas ma petite fille avec vous en Grèce? C’est elle qui a préparé le couscous que vous avez mangé.»

Il salua timidement en baisant la main de la mère chaleureusement. Elle se retira avec gratitude et le salua en arabe en posant la main sur son cœur.

Ils sortirent à nouveau comme des voleurs de peur des voisins.

Ils marchèrent sans parler dans le quartier endormi. Karim rencontra un de ses amis sur une moto. Akis resta un peu à l’écart, mais il n’évita pas les regards malveillants du garçon et Karim souriait fier de son amant.

Ils marchèrent beaucoup pour trouver un taxi.

Ils s’étaient éloignés.

«-Merci beaucoup, Karim.»

«Maintenant que j’ai connu ta famille, je peux partir».

«-Dommage! Nous n’avons pas vu la boutique. Si tu m’abandonnes, maintenant, que je t’ai emmené chez moi, je te couperai le cou», dit Karim, comme s’il avait lu sa pensée et le Grec frissonna.

Chapitre 27

Le taxi les laissa loin de l’hôtel. Ils marchèrent sans parler.

Ils passèrent à côté du parc, près des cabines téléphoniques.

«-Va à l'hôtel. J'arrive.

-Non.

-Il y a de la police, dehors. Il ne faut pas entrer ensemble.

-Non. Je ne te laisserai pas ce dernier soir. Tu te rappelles de la police et de ton français quand ça te convient. Demain je serai en Grèce et toi, tu seras libre de faire tout ce que tu veux.»

Karim le suivit en colère. Il n'y avait pas de police. Ils dormirent sans faire l'amour et le matin Karim refusa ses caresses.

«-Nous irons aux souks pour que je t'achète quelques outils, des ciseaux et des peignes pour ta boutique. Ensuite, je te laisserai. Je rentrerai à midi pour manger et ensuite, je t'emmènerai à l'aéroport.»

Sur le billet, il était indiqué que le vol était à quatre heures.

Karim était froid et lointain. La visite chez lui l'avait changé. Il faisait comme s'il était marié avec le Grec depuis dix-sept années. Et cela ne plaisait pas à l'avocat.

Akis demanda à acheter une bague en or pareille à celle qu'il avait fait cadeau à Karim en janvier dernier.

«-Celle à la pierre rouge est pour des femmes et je ne peux pas le porter en Grèce.»

La bague était plus lourde que celle de Karim.

«-Mon doigt est plus gros que le tien.

-Bien sûr! C'est parce que tu es plus âgé que moi», dit l'Arabe.

«Quel menteur!», pensa le Grec. «Il a au moins quarante ans».

«-Suis les groupes pour voir gratuitement les palais de Bahia. Moi, je porterai les achats à la boutique. Et je t'attendrai à la réception.

-Non, tu montes à la chambre. Je veux te donner un baiser.

Il suivit le groupe et il entra sans payer dans le palais qui était pire que les palais arabes à Grenade qu'il avait visités plusieurs fois quand il était en Espagne.

En sortant, il donna cent dirhams à un gamin pour l'emmener à l'hôtel. Le chaleur était insupportable et il se sentait engourdi.

Il prépara les valises et attendit.

Karim téléphona de la réception.

«-Descends.

-C'est toi qui montes.

-Non.»

Ils réglèrent la note et laissèrent les valises et deux jolies fenêtres authentiques en bois –les dernières- que Karim lui avait achetées hier, à la réception pour qu'on les leur garde.

Ils allèrent manger au très coûteux restaurant avec le jet d'eau et la statue. Le Grec était en colère à cause de la frigidité de son amant et but trois gins tonique.

«-Ne me demande pas de me changer. Et ne téléphone pas pour me contrôler. J'aime errer le soir.

-Mais, moi, j'ai changé pour toi. Je suis un régime et une heure par jour je fais de la gymnastique pour te plaire. Tu m'as transmis l'hépatite que j'ai faite sur pied parce que mon organisme est très fort et je n'ai jamais protesté pour cela.

-Donne-moi, encore, mille marks pour les frais du visa.

-J'ai cent fois payé ce visa.

-S'il faut que tu comptes, ne m'en donne pas. Personne ne compte quand il me donne de l'argent.

-Je te le donne en sachant bien que tu ne veux pas venir en Grèce.»

Il lui donna ses derniers dirhams.

Ils ne parlèrent plus.

L'aéroport était vide. Le vol était parti au petit matin. Sur le billet l'heure était fautive. L'avocat grec demanda le directeur de l'aéroport et réussit à trouver une place pour Athènes deux jours plus tard *via* Madrid.

«-Dois-tu payer la différence?», demanda l'Arabe inquiet.

-Non. Je demanderai des dédommagements à l'agence de voyages, parce que je perds un procès lundi.

Ensuite, il changea de style et le regarda très heureux et dit:

«-Encore deux jours.»

Les yeux de deux amants riaient. Ils retournèrent à l'hôtel Hasna cette fois-ci. D'anciens clients.

«-J'ai laissé mon passeport chez moi. Je vais le chercher.

-Ce n'est pas nécessaire. Je leur donnerai du bakchich», dit l'avocat.

«-Non. Je dois partir parce que j'ai quelque chose à régler aux souks. Rendez-vous à huit heures à la terrasse du café en dessus de Zamaa-el-Fna. Achète une bouteille de pastis.

Et il lui donna cent dirhams.

Akis acheta une bouteille au sous-sol derrière l'hôtel où les Arabes allaient avec des sacs noirs et partaient avec des boissons, des vraies «bombes» qui circulaient en Europe.

Il paya juste cent dirhams.

Il n'ouvrit pas la bouteille. Il se mit à dormir. À quatre heures Karim entra à l'improviste apportant son passeport et baisa son amant endormi au front.

«-Rendez-vous à huit heures. Sois fort. Et ne te soucie de rien, parce que je t'aime.

-Plus que l'autre?», demanda le Grec à moitié endormi.

«Oui», fit avec les yeux Karim et ses yeux s'embuèrent de larmes.

Il se réveilla à la lumière du crépuscule qui se reflétait sur le miroir.

Il ouvrit la bouteille de pastis et se mit à boire. Et plus il buvait, plus il se mettait en colère. Il n'avait pas d'argent et devait marcher trois kilomètres sur l'asphalte brûlante pour aller vers son amant. Et il buvait. Et il se mettait en colère. Et il se sentait comme un colonialiste vaincu juste avant qu'ils ne le chassent du pays. Et il buvait. Et il se mettait en colère. Et il cacha les deux passeports et l'argent sous le matelas. Et il continua à boire. Ensuite, le vide. Il ne se rappelle de rien.

«Je donnerai une année de ma vie pour apprendre ce que j'ai fait et ce qu'il m'a dit ce soir-là. Les seuls témoins sont Karim et les employés de la réception qui assuraient la garde du soir. Je dois revenir pour apprendre. Ce soir-là j'ai tué mon amour. Et j'ai besoin de revivre la scène».

«-Une hystérie classique», diagnostiqua Agis. «Tu en as fais au moins deux autres. Je me réfère à celles où j'étais présent. L'une, tu poursuivais Spyros pour le manger et tu as réussi à lui arracher une partie du dos. L'autre, c'était à la fête du vin à Dafni où tu as bu cinq litres de vin doux. Tu as fait du strip-tease et tu ne parlais qu'en anglais avec une prononciation d'Oxford. Les deux fois, je t'ai emmené vers ton lit et le lendemain tu ne te souvenais de rien. Si tu retourne à nouveau à Noël, ne bois plus rien. L'autre est un agneau. Tu ne risques que de toi-même. Ton âme est l'âme d'un corsaire féroce et le contrôle de ta conscience sur ton âme est également féroce. Gâre à toi, si tu tombes ivre là-bas. Tu le trouveras n'importe où il se cache et tu l'étrangleras. Et tu mourras dans ces primitives prisons marocaines, dans la même cellule que des porteurs de sida, sans lumière, ni feuille et crayon.

«Lumière, feuille et crayon. Ils sont meilleurs que l'amour. Pourrai-je un jour vivre seulement en compagnie d'eux?»

Chapitre 28

Les dernières vingt-quatre heures de leur amour. Karim dormait nu, à plat ventre, à côté de lui et toussait.

L'âme d'Akis était sereine comme après une grande tempête.

Il monta sur son cheval noir et traversa des prairies toutes vertes où des mandragores poussaient et le soleil scintillait sur les plus hautes branches des arbres et le ciel brillait et au fond, la mer était turquoise ayant la transparence du ciel de sorte que tu pouvais voir même le dernier coquillage sur le fond.

«-Viens avec moi en Grèce.»

Alors Karim ricana. Il se retourna. Son visage était enflé, l'œil droit noir et la lèvre déchirée.

Akis s'occupa de son amant sans se poser de questions. Son esprit était absent, comme un appareil dentaire qu'on laisse sur la table de chevet avant de dormir.

«-Où est mon passeport?»

Akis, sans savoir pourquoi, leva le matelas de son côté.

Les deux passeports, les clés de la valise et l'argent étaient là.

Ils sortirent sans dire mot. Pour que les employés de l'hôtel ne comprennent pas qu'il habite à Marrakech, Karim avait garé sa moto assez loin. Akis montait sur une moto pour la première fois. Mais, Karim le *vida* en plein milieu de l'avenue de Mohamed V.

«-J'ai oublié quelque chose dans la chambre.

-Quoi?», demanda doucement le Grec.

Les yeux de l'Arabe riaient malignement.

Il resta sur le trottoir. Il tremblait. Et sa sueur sentait le pastis.

Une drague s'approcha de lui.

«-Italien?

-Oui.

-*Io ho il cazzo duro.*»

Et puisque le Grec ne portait aucune attention à la publicité de ses qualités physiques, le Marocain demanda en colère:

«-Tu attends quelqu'un? Ton ami baise bien?

-Il est le meilleur au monde», répondit tranquillement Akis.

Le Marocain s'en alla en prononçant des insultes obscènes.

Quand Karim vint, il lui transmit le dialogue.

«-Tu lui as dit que l'ami que tu attends est Marocain?

-Non. Jamais je ne te causerai du mal», dit à voix basse Akis.

Karim arrêta la moto au feu rouge et se retourna. Ses yeux brillaient.

«-Donc, tu ne te rappelles pas ce qui s'est passé hier soir?

-Non, Karim. Qu'est-ce qui s'est passé?

-Je te le dirai quand nous arriverons à Ourika. Pas ici.»

Ils n'échangèrent plus un mot. Il lui laissa son sac pendant qu'il marchandait le prix du taxi.

L'avocat chercha et trouva la bouteille de pastis, presque vide, et un sandwich d'hier soir aux boulettes.

«Nom de Dieu!», pensa-t-il. «Un litre de pastis, quatre cents grammes d'alcool pur pourraient tuer même un éléphant. Je suis vraiment costaud!»

À ce moment-là, il vit deux garçons très beaux qui cherchaient, eux aussi, un taxi pour Ourika.

«-Venez avec moi. Nous aussi nous allons à Ourika.»

Karim, quand il les vit, rendit clair en parfait arabe que les minets payaient leur part au chauffeur et s'assit, lui aussi, à l'arrière entre le Grec et le très grand et beau berbère de dix-huit ans au regard naïf et virginal. Seulement quand le taxi se mit à accélérer, le Grec comprit combien était ivre. Il riait et disait des obscénités tout au long du trajet. Et quand, juste avant Ourika, les minets descendirent, il descendit, lui aussi, et donna sa carte de visite au plus beau de deux garçons. Il n'allait jamais lui écrire.

«Il paraît que certaines choses n'arrivent que certaines fois et seulement qu'à certains hommes. Mais, pourquoi?» se demande maintenant Akis.

Le chauffeur s'amusait avec son client excentrique.

«-Il est millionnaire», se justifia Karim.

Ils marchèrent jusqu'au pied des chutes, en marchant sur le petit mur étroit pour ne pas se mouiller et des milliers de corps demi-nus les touchèrent par hasard.

«-Allons-nous monter aux chutes?»

-Non. Monte, si tu veux», dit Karim en enfonçant ses pieds et la bouteille dans l'eau froide.

«-Qu'est-ce qui s'est passé, Karim?», demanda le Grec sérieusement.

-Quand je ne t'ai pas vu venir au rendez-vous, je suis monté sur la moto et je suis venu à l'hôtel. Quand je suis entré toute la chambre sentait du pastis. Tu étais nu et tu m'as assommé avec des coups de poings. «Va à Zamaa-el-Fna pour tapiner avec les vieux! Pute!» hurlais-tu et tu me frappas de coups de poing au visage. «J'appellerai la police», t'ai-je dit. «Appelle-la, si tu oses». Ensuite, tu m'as mis dehors et tu as fermé la porte à clé. Tous les clients de l'hôtel étaient dehors et entendaient. Et les employés de la réception ont reçu un bon bakchich pour ne pas appeler la police. Je leur ai demandé mon passeport et ils m'ont dit que c'était toi qui l'avait. Je suis rentré chez moi et j'ai mangé. Je t'ai acheté un sandwich aux boulettes, une bouteille de jus d'orange frais et je suis retourné.

Tu avais ouvert la porte et m'as accepté comme si rien ne s'était passé. Tu as bu tout le jus et nous avons fait l'amour. Tu criais «si jamais quelqu'un m'encule,

je lui couperai les couilles et je les lui ferai bouffer». Tu m'as causé beaucoup de mal, hier soir. Je sais pourquoi. Parce que je t'ai pris ton argent.

-Pardon, Karim. Je n'étais pas moi-même. C'était ma race. Pour moi, tu seras toujours le soleil qui sourit.

-Tu étais toi. Tu criais «je tuerai Claude. Je n'aime pas arriver le second».

-Prends-moi en photo pour que nous les lui envoyions.»

Karim prit l'appareil photo et ses yeux brillaient avidement.

«Il m'utilise comme un appât pour faire revenir l'amant qui l'a abandonné», pensa l'avocat.

Sur cette photo Akis a un style impudique.

Karim but le reste du pastis. Et Akis lui lut les poèmes de Tahar Ben Jelloun en français et lui parla de l'hépatite et des moyens de protection des maladies vénériennes.

Les minets, demi-nus, les dévoraient des yeux. Karim ne parlait pas. Et leur dernier jour coulait dans le bonheur. Ils mangèrent. Karim demanda au serviteur de les photographier. Ensuite, ils louèrent un parasol à côté de la rivière et s'allongèrent. Les voisins –la famille sympathique d'un employé de banque- leur offrirent du thé et Akis lui offrit le reste de leurs fruits.

Ils marchèrent pour sortir de l'embouteillage.

Karim fit un reproche à un Marocain qui draguait un Français.

«-Ce n'est pas islamique!», le réprimanda-t-il.

Akis resta stupéfait de la dualité de son amant. Quand un jour le Grec lui dit:

«-Tu es beau. Tu me rappelles Omar Sharif.

-Mais, cet Égyptien est homosexuel!», dit le Marocain.

Ils trouvèrent difficilement un taxi et Karim lui parla brutalement comme s'il parlait à une femme marocaine en tchador quand il voulut à dire quelque chose.

L'embouteillage continuait.

À l'autre côté de la rue s'arrêta une très coûteuse BMW –dernier modèle. Un Arabe, plus beau qu'Omar Sharif dans sa jeunesse, baissa le vitre et demanda quelque chose au chauffeur de taxi en regardant Akis.

«-Qu'est-ce qu'il dit?», demanda Akis à Karim.

Son amant gardait le silence et prétendait regarder par la fenêtre, de l'autre côté.

«-Il demande où il peut t'envoyer des fleurs», dit le chauffeur.

Le Grec baissa le vitre et donna sa carte de visite au plus bel Arabe qu'il avait jamais vu dans sa vie...

Tout au long du trajet Karim le piquait silencieusement aux côtes avec un canif. Et Akis ne bronchait pas.

Ils montèrent sur la moto pour rentrer à l'hôtel. Un policier jaunâtre les arrêta. Karim lui donna dix dirhams.

«C'est le même, que nous avons payé en Janvier dernier aux abords de l'hôtel», pensa l'avocat.

Ils rentrèrent dans la chambre et Karim se laissa faire l'amour sans détours, en criant pendant que le Grec galopait pour la dernière fois à l'intérieur de lui.

«-C'est mon paradis!

Akis se sentit blessé de la facilité avec laquelle ce très grand Arabe viril à la voix basse s'offrit à lui.

«-Ce soir nous ferons l'amour pendant toute la nuit», dit Karim avant de partir. Et il se retourna pour ajouter:

«-Si tu allais avec ce type à la BMW, il ne voudrait que te baiser.»

Akis dormait pour être en pleine forme le soir. Et il prit deux pilules au *ginseng* et au pollen.

«Mais les choses n'arrivent pas toujours comme on le désire».

Karim se montra absent durant le dîner. Il avait d'une crise d'ulcère et avalait à nouveau ces sachets en poudre enveloppés dans un journal. Il ne parlait pas.

Et quand Akis essaya de le faire sortir de son silence, il l'interrompit:

«-Ne parle pas. Tu en as dit assez pour aujourd'hui.»

Et le Grec la ferma.

À la table à côté, s'assirent un Allemand très gros dont les graisses débordaient de la chaise, et son maigre amant berbère. Akis fut blessé de cette image.

«-Lorsque je partirai, tu iras avec lui!», dit sadiquement l'avocat et Karim blessé lui répondit comme un serpent à qui on a marché la queue:

«-Il ne fallait pas dire cela. Et on ne mange pas la salade avec le plat principal».

En partant il s'arrêta devant un hôtel quatre étoiles et lui dit:

«-C'est ici que tu logeras la prochaine fois. Je ne retournes plus à l'Hôtel Hasna.»

Pour ajouter un peu plus tard:

«-À cette heure-ci, hier soir, tu hurlais.»

Ils marchèrent en silence.

Et Karim s'assit sur la chaise du portier en dehors de l'Hôtel Hasna et il n'entra pas.

«-Je travaille ici. Le salaire n'est pas terrible, mais je suis satisfait.»

L'avocat resta longtemps à côté de lui, gardant le silence.

«-Je veux faire une promenade», dit Karim.

-Je viendrai moi aussi. C'est le dernier soir où nous sommes ensemble. On ne sait rien de l'avenir. Et nous devons profiter de ce temps.»

Karim ne bougeait pas. Il s'était enraciné et riait comme un enfant entêté.

Minuit s'écoula. Halid en passant sur sa moto les salua.

«-Quel horreur!», dit Karim. Il dira à René que tu es ici.

«-Je m'en fous. J'ai fini avec ce monsieur. Je ne lui dois rien. Et je ne retourne plus dans cette maison.»

Et le temps coulait lentement. Il était presque une heure. Akis se fatigua de rester debout. Les employés de la réception vinrent pour voir ce que ces clients excentriques faisaient depuis si longtemps cloués à la fraîcheur de la nuit tropicale.

«-Je vais prendre une douche et je t'attendrai!», dit le Grec.

Il acheta une bouteille d'eau, mais il oublia qu'il n'avait pas d'argent pour payer.

Il retourna pour en demander à Karim. La chaise était vide! Alors, il prit les rues. Il alla là, où ils avaient dîné. Ils fermaient. Il alla à la terrasse du café de la «Renaissance». Il demanda au vieil homme de l'ascenseur:

«-Mon ami est-il ici?»

Celui-ci répondit quelque chose en arabe.

Il n'y était pas non plus.

Il rentra à pied, épuisé. Il vit à mi-chemin Karim courir sur le trottoir d'en face vers le café de la «Renaissance» affolé.

«-C'est ainsi que nous allons nous chercher pour le reste de notre vie», pensa plein de lucidité, l'avocat.

L'oiseau avait volé et le cristal de leur amour s'était cassé en mille petits morceaux.

«-Je t'aime, Karim, mais je ne te comprends pas.

-Je suis allé téléphoner.

-À cette heure? Où? Pourquoi, ne me l'as-tu pas dit?

-Pour que tu ne me demandes rien. Je suis rentré à la chambre et la porte était fermée. J'ai frappé et tu n'ouvrais pas. J'ai cru que tu étais en colère. Je suis descendu à la réception. La clé était là. On m'a dit que tu étais sorti. J'ai couru après toi avant qu'on ne te viole et qu'on ne t'étrangle pour te voler.

«-Je suis rentré pour te demander de la monnaie pour acheter de l'eau. Et la chaise était vide. Je suis devenu fou. J'ai cru que tu ne rentrerais plus jamais et je suis sorti pour te chercher, parce que j'étais inquiet pour toi.

-Moi, aussi, j'ai acheté de l'eau. J'ai toujours des problèmes avec toi, Akis.

-Moi, aussi.»

Ils rentrèrent dans la chambre. Karim s'allongea tout habillé en regardant la télé. Le temps s'écoulait. Tout à l'heure, ils devraient partir pour l'aéroport. Il essaya de lui donner un baiser et l'Arabe refusa. Il essaya de le toucher et Karim le repoussa. Alors Akis eut une crise de manque et commença à se plier en deux sur le plancher avec des convulsions et en suant comme un damné.

Le Marocain regardait la télévision. Il la lui arrêta. Lui, il se leva et le ralluma. Alors le Grec se jeta sur lui. Il lui arracha la bague et la montre qu'il lui avait offertes. Il lui pris l'argent de la poche. Il prit aussi le sac de voyage avec les derniers cadeaux et les jeta par la fenêtre.

Karim éteignit la lumière et s'endormit.

Akis descendit et ramassa ses affaires. Il lui porta à nouveau la bague et la montre, il lui remit l'argent dans la poche.

«-Bonne nuit, mon amour. Bonne nuit.»

Et il dormit à côté de lui portant son costume blanc en lin pour la dernière fois.

Un peu plus tard, le téléphone les réveilla.

Le taxi était là. Ils n'échangèrent pas un mot.

«-À l'aéroport», lui dit Akis.

«-Je t'attendrai en Grèce.»

-Si on me donne le visa, je viendrai. A condition que tu n'entres pas à nouveau dans mon corps. Cela me choque beaucoup. Demande moi tout ce que tu veux à part cela.»

Cette déclaration blessa l'amoureux Grec qui ne s'attendait pas du tout à cela.

L'Européen en blanc partit en reculant. Avec des yeux rouges, il regardait pour la dernière fois son amant qui était assis la tête baissée appuyée sur ses coudes.

Il savait que c'était la fin et pas simplement une querelle sous n'importe quel prétexte, comme il s'en passe entre tous les amoureux.

Pendant tout le trajet, il pleurait. Et il pleurerait longtemps après. Il allait s'écouler cinq mois où il ne pourrait pas accepter que leur amour fut mort et refuserait de l'enterrer.

Chapitre 29

Des amants lointains

*Le poète est le témoin
un auto-plongeur des mythes*

Condamnés pour toute une vie
à rechercher les traces des pas d'un autre
aux cercles de la lune
Souffre moins le tueur
ou le tué?

Et comment peux-tu distinguer
demi-enterrés dans le sable
et dans le gel du matin
quel est le cadavre d'Étéoclie
et quel celui de Polynice?

Au désert des rochers
j'ai erré
sur les faces silencieuses des phénomènes
et l'oiseau de mer
me regarda amorphe dans les yeux
d'une dignité de désespéré.
Peut-on jamais apprendre
par nos malheurs
-ou comme disait Rimbaud-
que nous enseignent nos malheurs?

Si on pouvait retourner

en arrière dans le temps
un instant avant
 que le souffle s'arrête
et que l'oiseau s'envole
un instant avant
que le corps se jette
 sur les corps entassés
cherchant le nôtre
un instant après
 que tout soit arrivé et que tout soit dit
la seule chose qui reste
est de cueillir le sel
au coin de ton corps
 l'assoiffé.

Maintenant, où tout est arrangé dans le temps
et le mort dans son creuset
je désire l'incendie
qui nous transporta et nous éleva
 jusqu'au ciel
avec les pommes de pin brûlées des étoiles
et nos cœurs
que je voyais palpiter
et sangloter au clair de lune.

Maintenant, que je suis dans un faux pays
et à une heure fausse
Avec un faux rythme
 je tape sur les grilles de la prison
d'où me raille une lune rouge

Maintenant je pleure d'incapacité
parce que notre diamant
 fut mâché par les chiens
et le cristal de l'amour

fut embue par le gel
par les jalouses respirations d'un autre».

Je vois encore dans mon sommeil
des couteaux et des épées
qui menacent ta respiration
Mais maintenant je change de côté
parce que il adviendra ce qui doit advenir.

Chaque matin, je te dis «adieu»
car tu opprimes mes rêves
une figure pirate, gauchement enveloppée
dans les langes d'une momie
Ensuite je regarde la mer immobile
en dehors de ma fenêtre
et les oiseaux de mer
qui se météorisent au fond
rapaces et hétérogènes
comme ton aspect.
Pires que des
souris enragées
des licornes qui cherchent
à s'enfoncer
dans la manse très caressée
des chiens qui mordent
l'un le cou de l'autre
des hyènes qui déterrent leurs petits
des musiques stridentes
et des musiques lascives
s'entendirent dans l'après-midi griotte
au moment où passait
la dépouille de notre amour
dans une barque
nue sans fleurs.
À Cassandre, Chalcidique 17.9.95.

Akis rentra en Grèce et s'en fonça dans le travail. Il gagna trois millions en peu de jours. Karim alla trois fois au consulat pour le visa. Et chaque fois la consule lui disait non. Et chaque fois Akis s'enfonçait dans une mer d'ouzo. Et chaque fois Karim donnait du bakchich pour un nouveau papier. Et chaque fois Akis le voyait en rêve dans la ville pécheresse de Casablanca à faire l'amour dans les parcs sans préservatif et dormir sur un banc. La troisième fois il le pria de lui téléphoner, le soir avant le troisième refus. Karim ne lui avait ni écrit ni téléphoné, bien qu'il lui ait laissé assez de télécartes. Akis seul téléphonait dix fois par jour ou plus. De sorte que, ce soir-là, il ne s'attendait pas à ce qu'il lui téléphone. Il alla au théâtre d'Hérode avec quelques amis acteurs. Et ensuite, ils mangèrent à la taverne «Hérodion» et se grisèrent. Quand il entra dans son cabinet avec le chauffeur de taxi de dix-neuf ans, beau, comme le péché, il entendit la belle voix basse plaintive de Karim au répondeur. Et quand il faisait l'amour avec ce garçon, Karim lui téléphona de nouveau, mais Akis n'eut pas le temps de répondre.

Le jour suivant, il lui téléphona dans la soirée, à Marrakech. La consule lui donnerait, enfin, le visa, mais seulement pour un mois et seulement, s'il lui donnait un reçu de réservation dans un hôtel d'Athènes.

«-Pourquoi, tu ne lui as-tu pas dit que tu logerais chez moi?

-Je lui ai donné ta carte de visite, mais elle m'a répondu que sur ma demande c'était marqué «Hôtel».

-J'avais marqué «Hôtel», parce que Anatoli m'avait dit que c'était mieux comme ça.»

Alors Karim, ivre et blessé, lui dit:

«-Demain, tu m'enverras par fax une réservation d'hôtel et je viendrai avec Claude et nous logerons chez toi.

-Pourquoi me demandes-tu cela, Karim?... Viens là pour toujours. Et si tu fais l'amour avec un autre, je te tuerai.»

Karim avait déjà connu Giuseppe. Ils avaient passé une semaine à l'Hôtel Safir où il passait par l'entrée de la piscine. Il l'avait emmené chez René pour qu'ils logent là à son retour. Et il pria Henri de ne rien dire à Akis.

Akis commença à téléphoner cent fois par jour et à crier au téléphone «Pute!», quel qui fut celui qui lui répondait. Et Karim téléphonait à Claude et le suppliait de l'emmener avec lui. Et Akis téléphonait à Claude et calomniait Karim. Et Karim ne répondait pas au téléphone quand Akis le demandait.

«-Il est à Oujda, chez notre frère le policier et il rentrera le quatorze septembre», disaient sa sœur ou son frère.

Il alla, pour trois jours, à Nauplie pour se calmer. Et il monta à Palamède à pied. Et il téléphona de son téléphone mobile chez Claude qui lui révéla que Karim était à Marrakech et qu'il lui téléphonait chaque soir, comme il lui téléphonait d'ailleurs chaque soir, depuis des mois, même en avril, quand Akis était là.

Ce jour-là, il appela en imitant la voix de Claude et le demanda en prétendant être Claude.

Karim lui répondit et quand il entendit Akis lui dire en grec "je t'aime", il se pétrifia.

Et commença un nouveau cycle de mensonges, de menaces, de larmes et de rendez-vous pour le quatorze septembre chez René et de retours en arrière.

Enfin, Akis alla en Chalcidique avec le pauvre Agis. Et il nageait nu dans les rochers et il lisait le «Thé au Sahara» de Paul Bowles et écrivait des poèmes et pleurait et Agis ne savait pas comment le consoler. Il téléphonait vingt fois par jour à Marrakech et il ne lui parlait pas.

Claude se dépêcha de chercher à savoir si l'Arabe qui l'avait exploité trois longues années l'avait aimé. René, Abdou et Henri lui révélèrent tout sur Giuseppe et sur le jour de la commémoration de la chute de la Bastille, où Karim distribuait des cartes de visite avec son adresse et son numéro de téléphone à tous les vieux enculés qui étaient là. Claude se sentit trahi. Il demanda son argent et l'argent d'Akis. Alors toute la famille le jeta dehors et lui dit de ne plus remettre les pieds là-bas. Il est parti pour toujours en jurant de ne plus revenir au Maroc. René chassa de chez lui Karim, parce qu'il perdait tout d'un coup tous ses clients à cause cet Arabe fou. Le frère de Karim, le directeur de banque, lui trouva un travail de baby-sitter chez le maire d'une petite ville provinciale et Karim lui jura de ne plus avoir de relations avec des hommes, parce qu'il les compromettait et l'été suivant, de se marier, enfin, avec une Marocaine vierge. Karim téléphona à Akis et lui demanda, au début, de le marier et d'adopter son premier fils. Ensuite, de l'emmener sans conditions, en Grèce et qu'il fasse de lui, tout ce qu'il voulait. Ensuite, de l'emmener, mais sans faire l'amour, parce qu'il ne ferait plus l'amour avec des hommes. Alors Akis se mit en colère et lui fit la farce avec le supposé Marco Antonioni qui lui fixa un rendez-vous à la chambre trois cent vingt-cinq de l'Hôtel Safir. Ils parlèrent, encore une fois, et rirent comme des enfants, qui font des bêtises et Karim lui dit, plusieurs fois, le nom de la ville, pour qu'Akis aille le libérer de l'esclavage et l'emmène avec

lui en Grèce pour toujours. Mais, tous les deux savaient qu'ils ne pouvaient pas tout recommencer depuis le début. Karim ne répondit plus au téléphone. Sa sœur et son frère répondaient à Akis qu'il rentrerait après quinze jours ou un mois. Ils lui répétaient, plusieurs fois, eux aussi, le nom de la ville. Ils ne le lui raccrochaient plus brusquement, ni ne l'appelaient «conard», comme deux mois auparavant et Mohamed, ce Mohamed plein de boutons, n'osa pas lui répéter sa déclaration d'amour ignoble. Il commença à téléphoner à nouveau dix fois par jour et à ne pas parler. Et il les mettait à écouter Oum Kalsoum qui chantait en arabe «je t'aime». Et parfois, il croyait que la respiration haletante qui s'entendait de l'autre bout du monde, était de Karim. Il restait chez lui les soirs, en attendant son coup de téléphone. Et quand quelqu'un ne lui laissait pas de message au répondeur, il voulait croire que c'était Karim.

Il avait acheté un nouveau cabinet. Le travail allait très bien. Il buvait beaucoup et ne pouvait pas dormir. Il passait des nuits blanches en faisant de la bicyclette de gymnastique et en regardant des films pornographiques à la vidéo; le «Thé au Sahara» ou l' «Au-delà de l'Afrique» ou le «Casablanca». Et il écrivait comme un damné. Il dormait une heure. Et il se réveillait frais, parce que, chaque soir, dans ses rêves il rencontrait son amant. Et soit, ils faisaient l'amour, soit l'Arabe lui jetait des épées romaines qu'il plantait dans la poitrine du Grec Saint-Sébastien, soit, le Grec Othèlo coupait la tête de l'amant et de son rival anonyme avec un coutelas. Et les deux têtes tombaient sur les boues de Zamaa-el-Fna et la vieille mendicante -le destin marchait sur elles. Le temps passait. Le travail allait très bien. Son roman avançait presque tout seul. Et sa mine toute fraîche ne trahissait pas l'Enfer où il se trouvait. Seulement, sa voix était devenue basse. Celle de l'insouciance enfantine avait disparu. Et les clients pensaient: «Enfin! Il a atteint l'âge d'homme».

Chapitre 30

Le soir, il rêva de Karim. Sa main s'allongeait et sortait du cadre où il se trouvait devant son lit et lui donnait la bague dont il lui avait fait cadeau en janvier, le jour du grand amour, juste après qu'ils soient revenus en calèche des palmiers. Et il lui disait «adieu» et il n'avait pas d'yeux.

Le matin, il décida d'annuler son billet pour le Maroc et d'acheter un billet pour la Jordanie. Par la suite, il téléphona à l'agence, où il avait fait la réservation pour Aman et on l'informa que la réservation était faite. Dans un vol direct. Il devait, seulement, aller à l'Ambassade de Jordanie à Psychiko avec une photo, le passeport et six mille drachmes pour prendre le visa. À ce moment-là, il eut la flemme. Il n'avait aucune envie d'aller à Psychiko. Cela lui parut si loin. Pourtant ce n'était qu'à un quart d'heure de son cabinet. Comme s'il n'avait nulle part pour poser son âme. Comme si le seul endroit au monde était le corps de Karim allongé indolemment au milieu du désert sur un lit en bronze avec des draps en soie sous le ciel brillant.

Il alla à une autre agence de voyages ayant déjà décidé d'annuler le billet pour la Jordanie.

«-Je vous ai trouvé la solution», lui dit l'employée. Vous rentrerez via Madrid. Et vous resterez un jour là-bas.

-Bien. «Je visiterai le musée du Prado pour voir le tableau de Goya avec le jeune homme devant le peloton d'exécution –je ne me rappelle pas le nom du tableau- qui rassemble dans son regard toute sa vie, qui court pour sortir, pour la mener encore une fois, avant d'apercevoir le champs de la mort».

-Mais, c'est plus cher de soixante mille drachmes.

-Ça ne fait rien.»

Et il paya, prit le billet et sortit en sautant de joie. En sortant, il se rendit compte des «dragueurs» de la place de Syntagma, comme s'il les voyait pour la première fois. Ils étaient bien vêtus et discrets et au premier abord il on ne les distinguait pas des passants.

«Karim se trouve-t-il vraiment dans une petite ville provinciale ou continue-t-il son très ancien métier à Marrakech? Je ne sais pas. Je voudrais lui rendre visite, comme un client d'une autre nationalité avec un autre nom».

L'après-midi, son ami, Henri, le gynécologue italien, lui téléphona et lui dit qu'il avait payé un détective privé d'Italie et l'avait envoyé à Marrakech pour espionner Halid pour un mois! Les résultats étaient écrasants. Il allait au café de la «Renaissance», une ou deux fois par jour. Et quand il n'emmenait pas ses conquêtes chez René qui ne parlait pas pour ne pas perdre ses clients, ils allaient dans les hôtels et quand le client était pressé, ils se perdaient à travers les arbres du parc soit à la lumière du jour soit après, quand il avait fait noir. Sur une photo, à six heures de l'après-midi, Halid baisait sans préservatif avec un Espagnol. A la

photo suivante, terrorisés par le flash, ils se mettent à courir. Halid nia tout au téléphone, quand Henri lui dit qu'ils allaient se séparer.

Akis rencontrera son ami chez René le vingt-huit du mois en cours.

Les jours passèrent dans la fièvre. Il s'enfonçait dans la joie et dans la douleur, comme le fer qui va du feu à l'eau pour devenir acier.

Chapitre 31

Vingt-sept décembre mille neuf cent quatre-vingt-quinze. Fête anniversaire de leur rencontre. Il se promena, toute la journée, aux souks. Et un Arabe très grand au visage féroce et aux yeux noirs devint son ombre. Il rentra à l'hôtel, prit une douche, mit le même survêtement noir et le béret français qu'il portait ce soir-là. En sortant, il acheta au kiosque un litre de coca-cola. Il rencontra le même garçon, le boucher. Ils dirent les mêmes choses, il lui offrit le coca-cola, ils firent l'amour dans le parc et l'Arabe partit en courant, après lui avoir volé son porte-feuille. Il marcha, lentement, vers Zamaa-el-Fna et donna ses derniers dirhams à la même vieille mendicante, qu'il rencontra ce soir-là. Parmi les fumées des rôtisseries, le très grand Arabe au visage féroce et aux yeux noirs le suivait.

Il monta à la terrasse du café qui domine la place.

La Koutoubia brillait sous la lumière du crépuscule. Zamaa-el-Fna continuait sa vie, comme auparavant. Des touristes allaient et venaient. Et le berbère allait là où le menait le pompon de son bonnet. Soudain, le soleil disparut et deux yeux noirs enfonçèrent leurs prunelles brûlantes dans les prunelles de ses yeux.

«Karim», eut-il juste le temps de crier. Et le grand Arabe au visage féroce le souleva dans ses bras forts.

Il passa le reste de sa vie aveugle dans un bordel. Des hommes allaient et venaient de toutes les tribus d'Israël et l'or remplissait les coffres et les chambres où on enfermait les trésors augmentaient. Mais, il ne s'y intéressait pas et il ne comptait pas. Ils avaient embauché, pour cela, un gros comptable pacifique.

Il vivait toute la journée pour cette heure de la nuit où Karim lui donnait à manger comme un poulet du pollen et du miel qu'il modelait avec sa salive dans sa bouche.

Et quand, une nuit, sa nourrice ne vint pas, parce qu'il dormait mort à côté de lui sur les oreillers en soie sur le grand lit en bronze installé dans le désert sous le ciel brillant, le blanc revit la lumière.

Il rentra dans son pays où ses clients l'attendaient et les meubles du cabinet d'avocat étaient couverts d'une poussière de deux semaines, seulement.

Il avait trente-quatre ans et le «mal de l'Afrique» était guéri.

Mais il s'en rappellerait tout au long de sa vie, comme d'un puits profond qu'il a dû passer deux fois. L'une, en tombant de réjouissance dans un vide blanc et l'autre en montant péniblement jusqu'au rossignol qui chantait sur le sommet ensoleillé d'un peuplier à minuit.

«Nous écrivons pour voir ce qu'on a vécu. Pour s'approcher de l'Inconnu qui ensorcelle nos âmes et assombrit notre logique» était-il écrit sur le paquet de Gauloises qu'il allait jeter avec indifférence à la poubelle en sortant de son cabinet.

Peu après, il part pour l'aéroport. Le vol «Royal Air Maroc» pour Cassablanca-Marrakech, d'habitude, n'a pas de retard. Il met le manuscrit dans une enveloppe au nom de l'éditeur. Il le postera dès qu'il sortira. Il écrit le même texte sur deux bouts de papier. Pour sa femme et pour Agis. Il les postera dès qu'il sortira. À cause des fêtes, ils les recevront, après son retour.

«L'avion vole vers Casablanca. Six heures d'attente à l'aéroport et, ensuite, une demie heure de vol pour Marrakech. Fut-ce une relation de pure clientélisme? Je ne sais pas si je reviendrai. Akis».

Konstantinos BOURAS

Le chant de la Mandragore

Traduction:Natacha FLOROU-BIRGALIAS

Revision du texte: Jacqueline CHRISTIEN (Professeur au département d'Histoire Ancienne à l'Université de Nanterre)